

Six mois d'Exil

au

Pays du Cid

Librairie H. OUDIN

Six mois d'Exil

au

Pays du Cid

Imprimatur :

Pictavii, die 5 aprilis 1904.

† HENRICUS, *ep. Pictaviensis.*

AVEC APPROBATION

des Supérieurs de l'Ordre



Cathédrale de Burgos

Six mois d'Exil

au

Pays du Cid

Se vend au bénéfice des Religieux proscrits



PARIS

H. OUDIN, ÉDITEUR

9, RUE SOUFFLOT, 9

—

1904

Pourquoi l'Exil ?

Il me semble que ce sera la première question que se poseront les lecteurs, en voyant le titre de ce livre.

La presse catholique, l'opinion populaire, les voix autorisées des prélats n'ont-elles pas dit et redit aux religieux : « Ne cédez pas ; demeurez en face de l'ennemi ; ne vous exilez pas ? Tout plutôt que l'exil. »

N'est-ce pas faire le jeu de l'ennemi et accomplir soi-même la besogne qu'il s'est tracée, que de fuir à l'étranger ? N'est-ce point se montrer pusillanime et lâche que de déserter le poste du combat au moment où il devient difficile ? N'est-ce point une ingratitude à l'égard des amis et des défenseurs, que de les abandonner au milieu des ennuis et des périls, quand ils nous ont si généreusement aidés à lutter et qu'ils ont le droit de compter sur nous pour les conduire

à la victoire ? N'est-ce point une trahison à la patrie, qui a besoin, plus que jamais, du secours de ses meilleurs citoyens ? N'est-ce point une trahison à l'Église ?

Nous entendons ces reproches, et ils nous vont au cœur, ils nous pressent, ils nous brûlent. Eh ! oui, nous voudrions lutter, nous voudrions vivre dans cette atmosphère de vaillance et de générosité qu'a formée la persécution autour des catholiques de France ; nous voudrions être utiles, nous aussi, et nous envions le sort glorieux de nos frères, qui, *en grande majorité*, sont restés sur la brèche.

Mais nos lecteurs savent bien qu'une armée bien organisée doit avoir sa réserve. Les uns luttent aux premiers rangs, d'autres gardent les bagages ; les uns sont aux camps ; les autres, dans les casernes, continuent le recrutement, et forment de nouveaux soldats pour renforcer les cadres.

C'est notre rôle ici. Il a fallu mettre en sûreté les petits Séraphiques, qui se préparent au noviciat, les Novices, qui font leur apprentissage de la vie religieuse, les Étu-

diants ou scolastiques, qui fourbissent leurs armes pour aller prendre part à la mêlée. Que deviendrions-nous dans le présent, et quel serait notre espoir dans l'avenir, si nous ne songions pas à notre recrutement ? Ce serait l'interruption de notre vie religieuse, la mort de notre Province, si la lutte se prolonge, l'impossibilité du retour. Nous avons voulu, au contraire, sauvegarder notre existence, et nous tenir prêts à revenir nombreux, le front haut, le jour où le mot de liberté aura retrouvé, en France, quelque signification.

Cette œuvre réclamait, outre le jeune personnel à sauver, des maîtres pour leur formation religieuse et intellectuelle, des supérieurs pour l'administration des maisons de refuge, avec quelques prédicateurs pouvant rendre aux populations qui nous accueillent des services spirituels, justifiant ainsi notre présence parmi elles, et conquérant leurs sympathies.

Tous les autres, ou à peu près, sont restés en France et soutiennent le combat.

Notre rôle à nous était ingrat et pénible : nous avions la douleur de franchir la fron-

tière et de manger le pain de l'exil ; nous nous trouvions au milieu de difficultés matérielles de tout genre, dans la pénurie des choses les plus nécessaires ; à tout cela s'ajoutait le regret de ne pouvoir lutter et de paraître abandonner le champ de bataille ; mais notre Père saint François nous disait dans sa Règle : « Quand vous ne serez pas reçus dans un endroit, fuyez dans un autre pour y faire pénitence. » Les supérieurs commandaient : nous avons obéi, nous sommes partis !

J'ai parlé de nos sacrifices, des douleurs de l'exil.

Ceux de nos frères de France retenus sur la brèche par leur zèle ou la voix de l'obéissance ont bien les leurs aussi. Ils nous écrivent à tout instant : « Les vrais exilés, c'est nous. Hors de nos couvents et de notre vie ordinaire, nous sommes des expatriés. Nous avons à nous débattre, pour accomplir notre œuvre, dans des difficultés inextricables. On nous espionne et on nous frappe comme des criminels. Il n'y a plus pour nous, isolés, perdus dans le monde, ni fêtes, ni solennités, ni joies,

ni douceurs; et nous pleurons, comme Jérémie, sur les ruines qui s'entassent autour de nous, sur nos couvents fermés, sur les spoliations, les vols, les attentats qui se multiplient, et font ressembler de plus en plus la belle France à une caverne de brigands. »

En face de cette douleur morale, que sont nos souffrances et nos privations matérielles, à nous qui vivons dans l'exil, mais qui jouissons au moins de la liberté, qui arborons notre habit et qui pouvons vivre de la vie commune, suivre nos observances conventuelles, sonner nos cloches et prier en commun ?

Eh bien ! continuons de souffrir, et jetons nos larmes dans la balance de la justice divine pour l'Église et pour la France. Ne faut-il pas l'expiation à côté de l'action, et des victimes pour aider aux travaux des lutteurs ? Nous payons ainsi la rançon de la patrie coupable.

C'est la grande consolation de notre exil, comme la grande force des combattants de France, à qui nous préparons ici des recrues et des auxiliaires de choix.

Aidez-nous, chers lecteurs, dans cette œuvre nécessaire : ainsi vous contribuerez vous-mêmes au salut, qui est prochain. Car Dieu, n'en doutons pas, aura bientôt pitié de nos larmes, et nous fera rentrer en vainqueurs sur le terrain que nos frères nous auront vaillamment conservé, le disputant à l'ennemi, et refaisant, par leurs labeurs, une France libre, une France grande, une France chrétienne.

Six Mois d'Exil au Pays du Cid

CHAPITRE PREMIER

A LA RECHERCHE D'UN ASILE

L'exil, à brève échéance ; l'exil, avec toute son amertume et son cortège de privations et de peines : c'était la sombre perspective qu'avaient devant les yeux la plupart des communautés religieuses, au seuil même de l'année 1903. Depuis dix-huit mois, l'impiété haineuse et hypocrite avait fabriqué le terrible instrument, qui, pour ne pas être sanguinaire, n'en était que plus redoutable. A grandes charretées, un nouveau Julien, flanqué d'astucieux complices, allait jeter aux pieds de l'idole de la secte régnante les

nobles victimes que la force brutale, mais non le droit, se glorifiait déjà de tenir captives.

Une fois encore, la dernière, dans les églises des proscrits, l'Enfant de Bethléem avait apparu gracieux et souriant. Autour du berceau aimé, nous avions le bonheur de voir, à Carcassonne, toute une légion de jeunes adorateurs, de frères et d'amis, le 11 janvier, en la fête des Rois. On peut dire que toute la ville avait répondu à l'invitation du T. R. P. Laurent, gardien. Grand fut l'enthousiasme, émouvants les sermons des petits prédicateurs, ravissantes leurs mélodies, et non moins agréables leurs gazouillements. Les larmes coulèrent abondantes des yeux des parents et des bons Pères. Cette fête si simple, mais si touchante, restera pour la nouvelle génération comme la pierre commémorative de notre séjour dans l'antique cité au XIXe siècle.

Mais, à côté de l'enfance carcassonnaise, apparaissait, en majeure partie, notre jeunesse religieuse : treize néo-profès et une dizaine de novices. A quelles rives leur mère d'adoption, notre chère province de Toulouse, irait-elle confier son précieux fardeau, l'espérance des temps meilleurs ? Quel serait le lieu d'exil de ces autres Jésus, futurs sauveurs des âmes ?

Un instant, nous avions pensé à l'Algérie et à la Tunisie. Mais, avant même les déclarations explicites, il y avait lieu de craindre que le gouvernement sectaire ne poursuivît encore sur la

terre d'Afrique ceux qu'il avait hâte d'arracher aux bras de la mère patrie. Hélas ! les faits ultérieurs n'ont que trop justifié ces appréhensions.

Bientôt donc, nos regards se tournèrent vers le pays voisin, qui, lors des expulsions de 1880, nous avait reçus avec tant de sympathie et nous avait témoigné tant de respect et d'affection. Mais, là, première difficulté : nos maisons d'Orihuela, de Manrèse et d'Igualada étaient passées à d'autres communautés, et nous ne pouvions espérer de les avoir de nouveau pour asiles. Force nous était de chercher d'autres nids pour nos œuvres : l'École séraphique, le Noviciat, les Études. Avant de les trouver, nous devions, comme autrefois la sainte Famille à Bethléem, voir bien des portes se fermer devant nous, et entendre parfois des paroles bien dures. Le lecteur ne nous demandera pas de relater ces incidents pénibles, que la discrétion, la charité, d'autres motifs encore nous font un devoir de taire dans les détails. Puis, nous le dirons bientôt, la divine Providence n'a consulté que nos intérêts, même temporels, en permettant ces déceptions pénibles.

Elle parut ouvrir une voie du côté de l'Aragon, dès le jour où les clairvoyants comprirent bien que c'en était fait des congrégations religieuses en France. De l'autre côté des Pyrénées, non loin de la frontière et presque en face de Bagnères-de-Bigorre, se trouvait un ancien cou-

vent de Carmes. L'évêque de Jaca l'offrit gracieusement, avec les terres avoisinantes, à l'un de nos religieux (1), qui avait laissé les meilleurs souvenirs de son premier exil et séjour en Espagne. La maison était bien pauvre ; bien pauvres aussi les habitants de ces contrées. Mais la foi et la religion y sont en honneur, et l'on y a grande dévotion à Marie. Ces deux dernières considérations nous eussent fait accepter avec empressement, si le prélat n'avait posé une condition pour nous bien difficile à remplir, étant donné notre genre de vie uniquement apostolique : donner des leçons théoriques et pratiques d'agriculture, ouvrir une sorte de ferme-école. Les choses traînèrent en longueur, et, à notre place, ce furent les Pères Augustins qui occupèrent le poste.

Puis, soudain, notre tente sembla se dresser en perspective sur les bords de l'Océan, et assez près encore des côtes de France. Le gite nous était donné ; nous n'avions qu'à nous y transporter. Tout fut donc réglé, l'organisation intérieure prévue, les supérieurs nommés. Hélas ! ce fut un vrai château en Espagne. La parole donnée fut retirée. Que s'était-il

(1) Le R. P. Joseph-Marie, Gardien du couvent de Millau, qui, par ses démarches, ses lettres et des voyages entrepris dans des conditions bien pénibles pour lui, fut l'un des principaux ouvriers de notre établissement en Espagne.

passé derrière certaines coulisses ? nous l'ignorons. Ce qui perça à l'extérieur, c'est que notre qualité de Français n'était point une recommandation.

Quelle anomalie ! quelle contradiction ! Alors qu'on se pique en Espagne de copier l'esprit et le génie de la France dans ce qu'il faudrait bien plutôt négliger et mépriser, puisque la fortune et la paix publique n'y trouvent aucun avantage ; alors que le bon ton est de calquer le prétendu progrès de la France, la mode de France, la politique de la France, le langage de la France, au grand détriment du pur et harmonieux castillan ; dans une affaire toute pour le bien, notre nationalité devenait un obstacle et était un épouvantail, même pour des personnages intelligents. De la France on ne veut que le mal, et on se méfie, semble-t-il, de ce qu'elle peut apporter de bien.

Dira-t-on que pour ce même motif notre caractère de religieux, plus qu'aucune autre raison, empêcha la réalisation du projet arrêté ? Sans doute ; et malheureusement tel parti avancé trouve, en effet, que l'Espagne a grandement tort de ne pas pourchasser, elle aussi, moines et curés, comme la nation voisine. Mais l'Espagne reste catholique, elle entend le demeurer, et, dans le cas, l'opposition partit du côté de ceux-là mêmes qui ne devaient avoir qu'un désir : partager, par leurs obligeances, la hui-

tième et la plus solennelle des béatitudes, qui auréolait le front des religieux persécutés.

Cependant, nous devions connaître aussi l'obstacle provenant de notre consécration au service de Dieu et au salut des âmes. Après l'échec dans la province basque, les supérieurs députèrent le T. R. P. Laurent en Catalogne. Nous avions là des frères, des amis, un bienfaiteur surtout et un protecteur à toute épreuve, dans la personne de l'ancien Pénitencier du Chapitre d'Orihuela : l'Illustrissime Don Pedro Rocamora, devenu évêque de Tortose.

Le Père partit plein de courage et d'ardeur ; il affronta et endura les plus pénibles fatigues, qui ébranlèrent notablement sa santé. Et, cette fois encore, Dieu permit que les efforts les plus généreux ne fussent pas couronnés d'un succès satisfaisant. Ici, l'on voulait bien recueillir quelques épaves de la persécution ; mais nous aider efficacement à sauver notre Province dans son intégrité et son indépendance, on ne le pouvait. C'était le *rogo habe me excusatum* de l'Évangile. Là, le très digne et dévoué prélat se met tout à notre disposition ; mais son diocèse est pauvre, et il ne peut nous offrir qu'un ancien couvent de l'Ordre, perdu dans les montagnes qui séparent la Catalogne du royaume de Valence. On ne peut arriver à ce retiro, sanctifié par le bienheureux Salvator d'Horta, qu'à grandes journées et à

dos de mulet ou à pied. Le voyageur comprit tout de suite les difficultés insurmontables d'un établissement en ce lieu.

Le Père Laurent revient donc sur ses pas, et de Barcelone monte à Lérida, par la ligne de Saragosse. Le meilleur accueil lui est fait par l'évêque et par un vénérable ecclésiastique, et on lui offre un ancien petit séminaire. Ce n'est pas un vaste édifice, et il s'en faut qu'il soit aménagé pour recevoir une communauté nombreuse. Chose plus regrettable, il n'a pour tout enclos qu'une cour bien réduite, où l'on peut faire à peine quelques pas. La trouvaille, malgré tout, eût été bonne, si on n'avait demandé la présentation d'une pièce de recommandation qu'il n'était guère facile ou prudent de solliciter en haut lieu. Cette pièce n'était aucunement nécessaire; car les lois qui régissent l'Espagne permettent aux congrégations religieuses, autorisées par le Saint-Siège, de se développer librement, à la seule condition de remplir certaines formalités particulières. Ce fut cependant la dernière difficulté, le dernier nœud à résoudre. Mais, avant de voir comment la divine Providence leva cet obstacle, il nous reste aussi à enregistrer une dernière épreuve.

On connaît l'adage : « Tout ce qui brille n'est pas or ». De même, les plus belles avances des hommes peuvent n'aboutir qu'à une pénible déception. Oh ! que nous ferions donc bien tou-

jours de nous appuyer avant tout sur le bras de notre Dieu tout-puissant !

Au moment où le Père Laurent rentrait en France, une lettre et un mot autorisés, venus du fond de l'Espagne, ouvrirent à nos yeux tout un horizon d'avantages et de bonheur. Nous ne considérions pas que ce beau soleil nous venait de l'Andalousie ; et nous oubliions que, si la Bétique est le pays des fleurs et des parfums, elle est aussi le pays des équivoques, des jeux de paroles et des promesses fardées. Notre erreur s'explique et le lecteur comprendra notre méprise s'il songe que, au moment où un grave danger menace et où la tempête gronde, on accepte le premier secours qui se présente, on se réfugie dans l'abri le plus proche. Par bonheur pour nous, au moment où les plus belles espérances nous venaient des rives du Guadalquivir, un mot bien simple et presque irréfléchi coulait de la plume d'un saint religieux et allait contribuer pour beaucoup à nous ménager le refuge tant cherché.

Partis dès le vote de la loi, les Chartreux de Vauclaire (Dordogne) se réfugièrent au diocèse de Burgos, dans un très ancien monastère de Bénédictins. Mais la vie des fils de saint Bruno est fort différente de celle des fils de saint Benoît: l'une est cénobitique et l'autre est plutôt érémitique. Aussi les exilés de Vauclaire songèrent-ils à réparer, près de Saragosse, une ancienne

maison de leur Ordre, pour s'y transporter au premier moment. Ce moment était venu, et les longs corridors de San Pedro de Cardeña allaient redevenir déserts. Écrivant au supérieur de notre maison de Périgueux, le vénérable Dom Salvi disait, sans y attacher d'autre importance et uniquement pour ajouter à sa lettre une parole aimable : « La place va être libre : voudriez-vous venir l'occuper ? »

Deux religieux, l'un définiteur, c'est-à-dire conseiller, et l'autre secrétaire du T. R. P. Provincial, partirent aussitôt pour l'Andalousie et la Castille, avec l'obédience et la bénédiction du Révérendissime Père Général. C'était le 17 janvier. La commission des Congrégations, présidée par le trop fameux Rabier, venait de proposer le rejet en bloc de toutes les demandes d'autorisation ; et Combes le défroqué avait été chaleureusement approuvé pour avoir interdit dans les églises l'usage du breton.

Sur leur passage, les deux Religieux délégués visitent une maison que vient d'acheter, pour nous en céder l'usage, un excellent et distingué catholique de Saint-Sébastien : Don Manuel Sans y Ochoa. Quelle consolation ce leur est de voir qu'un premier gîte est assuré à la Province, non loin de la France, dans une grande commune où la foi s'est conservée et où nos Pères trouveront, comme premiers amis et

bienfaiteurs, à côté de Don Manuel Sans, M. le curé et M. le maire d'Oyarzun !

Deux jours après, le mardi 20, à cinq heures du soir, les Pères descendaient à la gare de Burgos et étaient accueillis, avec une bonté parfaite, par les dignes et charitables fils de saint Ignace et par quelques Messieurs très obligeants, entre lesquels D. Luis de San-Pedro, D. José Redondo et D. Eustasio de Lafuente.

Le temps était mauvais : à la neige avait succédé un froid rigoureux. Mais les événements se précipitaient en France, et il fallait aller vite. Aussi la halte fut-elle courte en ville ; et nonobstant la nuit venue, nous franchissions la distance de 10 à 12 kilomètres qui sépare San Pedro de Burgos. Nous voilà dans les bras des bons Pères Chartreux, qui nous pressent bien fort, heureux de revoir des compatriotes, mais attristés à la pensée que bientôt nous serons des exilés comme eux. Le lendemain les souhaits de bienvenue s'accrurent encore, avec l'arrivée des Révérends Pères Prieur et Procureur de Miraflores, accompagnés de D. Luis de San-Pedro Cette visite traduisait bien l'intérêt dont on voulait nous entourer, car le vénérable supérieur de Miraflores avait rompu avec son habitude de ne jamais quitter sa solitude. La charité la plus exquise prépara les agapes, qui firent oublier un instant les angoisses de la proscription. Puis, bien rapidement, nous visi-

tâmes le monastère, ses trois cloîtres, le tombeau du Cid ; nous promenâmes nos regards sur le vaste enclos qui mesure bien cinq kilomètres de pourtour, et nous redescendîmes à Burgos, saluant au passage la solitude de Miraflores.

Le jour suivant, nous avions, pendant la nuit, laissé derrière nous les plateaux de la Vieille Castille et les montagnes qui la séparent de la Nouvelle ; au lever du soleil, nous pouvions saluer la capitale de l'Espagne. Nous n'attendions pas peu des démarches que nous allions tenter en cette ville. Aussi, à la sainte messe et pendant l'action de grâces, priâmes-nous avec grande ferveur le Dieu de l'Eucharistie et la Vierge immaculée de les bénir et de nous assister.

A Madrid, nous ne doutions pas d'avoir pour nous la paternelle sympathie et la haute protection de Monseigneur Victoriano Guisasola y Menendez. Nous avions connu son bon cœur, alors qu'il était secrétaire de son très digne oncle, l'évêque d'Orihuela, promu dans la suite au siège de Compostelle ; et les nombreux témoignages de bienveillance que nous avait donnés l'oncle, nous permettaient de compter sur les services les plus obligeants du neveu. Notre attente ne fut pas trompée : Monseigneur revoit, avec une satisfaction marquée, *los Padres Capuchinos franceses*. C'est tout le passé de notre premier exil qui revit, passé honorable comme il reste consolant.

Que faut-il penser des affaires religieuses en Espagne ? Monseigneur de Madrid confesse que les temps ont bien changé, et que le mal a fait du chemin depuis 1880. « Mais, ajoute-t-il aussitôt avec bonne humeur, nous avons affaire ici à quelques criards qui enflent démesurément la voix ; de loin, on croit qu'il y a beaucoup, alors qu'il y a peu de chose. » Puis, avec toute la dignité et l'autorité de l'évêque, il dit : « Il faut agir, comme par le passé, et ne pas craindre d'affirmer ses droits. » Ces paroles étaient pour nous un précieux réconfort. Nous ne savions comment dire assez nos remerciements à Sa Grandeur, s'offrant d'une part à faire, s'il y avait lieu, une démarche qui nous vaudrait probablement la concession d'un couvent au nord de l'Espagne, et acceptant de l'autre de dire à notre endroit un mot à Son Excellence le Nonce apostolique.

En attendant la réponse, nous eûmes le loisir de visiter Madrid : la *Puerta del Sol*, plus renommée qu'elle n'est remarquable, le Palais royal avec ses dépendances et sa grille dorée, la nouvelle cathédrale que l'on construit en face, sur des proportions grandioses et avec un art parfait. Puis, nos Pères de la *Calle de Jesus* chez qui nous étions descendus et qui nous reçurent avec la meilleure cordialité, insistèrent tant que nous nous rendîmes au Prado, à une petite heure de Madrid.

Le Prado, ou parc royal, le Versailles de Madrid, est un enclos de 73 kilomètres de contour, où la famille royale va respirer librement et jouir de la solitude. Le jeune roi aime à s'y livrer à l'exercice de la chasse. Nos Pères, dont le couvent s'élève au centre même du Prado, avec sa clôture spéciale, ont ainsi l'occasion de voir Sa Majesté de fort près.

Ils nous donnèrent plusieurs détails intimes et intéressants sur le roi catholique. Alphonse XIII a tant de respect pour les religieux honorés du sacerdoce, qu'il se refuse à leur donner sa main à baiser. Il prend soin que les gens employés à la garde et à l'entretien du parc accomplissent leurs devoirs religieux, et ordonne de les congédier s'ils y manquent. Sa charité envers les communautés religieuses est fort délicate ; c'est à elles bien souvent qu'est envoyé le daim ou le cerf que Sa Majesté a eu le plaisir d'abattre. Nous vîmes aussi au Prado le palais royal d'Isabelle, très remarquable par les tapisseries qui couvrent le mur presque entier. C'est là que mourut Alphonse XII ; la chambre où il expira a été convertie en oratoire très simple et très grave, où, chaque jour, un Père du couvent vient offrir le saint sacrifice pour le repos de son âme. A quelques pas de là est un autre palais, appelé de l'Infante, et qui fixe l'attention par les chefs-d'œuvre de sculpture qu'il renferme. Les meilleures productions en peinture

sont au musée même de Madrid : l'école française s'y distingue par le réalisme des formes ; l'école flamande, par l'imitation des productions du sol ; l'école italienne, par le goût et le culte du religieux. On nous dit que ce musée est l'un des meilleurs d'Europe ; et, vraiment, il faut le dire, l'Espagne possède de grandes et belles choses qui rappellent toujours son antique grandeur. Pourquoi la décadence actuelle fait-elle une ombre bien triste au tableau ?

Ces richesses et les monuments encore bien plus beaux de l'Andalousie sont presque négligés; et le nombre des gardiens est si restreint que l'on ne compte plus les actes de vandalisme accomplis chaque jour.

Mais nous n'étions pas venus à Madrid en touristes. Aussi éprouvâmes-nous plus de plaisir à écouter des chants patriotiques de nos frères les étudiants *del Real Convento* et les poésies que notre arrivée leur avait inspirées.

Au jour et à l'heure indiqués, nous revenions au palais épiscopal. Certains dérangements avaient empêché l'entrevue avec le Nonce, et nous ne pouvions de quelques jours avoir la réponse attendue. Afin de hâter toutes nos démarches, nous nous résolvons à ne terminer qu'au retour nos diligences à Madrid, et nous partons pour Séville.

Le 26 janvier, au matin, après avoir traversé

la Sierra Morena, nous entrions dans les plaines immenses de l'Andalousie. Nous n'apercevions que champs d'oliviers et d'orangers, à tous les points de l'horizon et à perte de vue. Plus bas, des pâturages très étendus où sont parqués de nombreux troupeaux de taureaux et de chevaux, destinés aux corridas. Enfin, tout à fait au sud, comme en amphithéâtre, les coteaux qui produisent le jerez et le malaga.

Nous étions dans la province que l'on a appelée le pays classique de l'Ordre de saint François en Espagne. C'est que cet Ordre apostolique entreprit, dès sa naissance, d'évangéliser les Sarrasins, dont l'empire s'était étendu sur ces riches contrées de la péninsule ibérique ; et, maintes fois, avant de voler au martyre sur la côte africaine, nos aînés livrèrent là de glorieux combats qui réjouissaient les chrétiens vaincus et fortifiaient leur courage. Ce zèle des Frères Mineurs explique un fait que nous voulons signaler.

Au nord de l'Espagne, abondent les abbayes bénédictines. C'est que ce pays fut de bonne heure reconquis par les rois de Léon et de Castille, au temps précisément où florissait en Occident l'Ordre de saint Benoît. Un peu plus tard, les conquêtes s'étendent vers le midi : c'est l'heure où les Frères Mineurs paraissent sur la scène ; souvent même ils ont devancé l'armée des vainqueurs ; ils reçoivent d'eux en tout cas la récompense

de leur zèle, et les rois s'empressent de confirmer leurs possessions et de favoriser partout leur établissement.

L'Ordre de saint François conquiert ainsi une grande popularité : aussi voit-on en tout lieu, et dans les grandes cathédrales et dans les petites églises, des statues, des images de nos Saints, et des autels érigés en leur honneur. Aujourd'hui encore, pendant que les autres familles religieuses ne trouvent presque plus de recrues en ces contrées, l'Ordre séraphique s'y maintient et s'y développe aisément.

On devine si nous étions heureux de fouler un sol arrosé de tant de sueurs et d'où a surgi toute une pléiade de Saints pour notre Ordre. Nommons seulement les martyrs de Ceuta à Séville ; les Bienheureux Jean et Pierre, martyrs de Valence ; saint François Solano, le Xavier de l'Amérique du Sud, à Montilla ; saint Jean-Joseph de la Croix à Ubeda, le Bienheureux Diégo-Joseph à Cadix. Qu'étaient pour nous, devant tant et de si pieux souvenirs, les superbes monuments de Cordoue, de Séville et de Grenade, si souvent célébrés, et dont aucune description cependant ne peut donner l'idée : une cathédrale aux colonnes innombrables et variées, sorties des temples païens, purifiées dans les églises des chrétiens et de nouveau souillées par le culte musulman ; un palais, une sacristie, un *Sancta sanctorum* dont rien

ailleurs peut-être ne saurait approcher, tant sont remarquables la variété et le poli des marbres, l'achevé des sculptures, la richesse des décors, merveilles d'un art qui n'existe plus? Nous éprouvions une satisfaction autrement douce et forte à visiter la fameuse *Giralda* ou tour de Séville, qui fut la prison de saint Daniel et de ses compagnons, à nous incliner devant le sarcophage de l'illustre tertiaire Christophe Colomb, porté par quatre statues très hautes qui symbolisent les quatre anciens et principaux royaumes d'Espagne ; à nous prosterner dans la cellule que notre bienheureux Diégo habita à Séville et à côté de laquelle est tout un musée de ses reliques : de nombreux cahiers écrits de sa main, la pauvre couverture dont il se servait, un cilice effrayant à voir. Et quel bonheur de parcourir les villes qu'il avait évangélisées et les lieux où l'on croit encore retrouver les traces de ses pas : Ronda, Bobadillo ! Il nous semblait que le Bienheureux intercédait pour nous au ciel et que sa main allait nous protéger pendant les jours de l'orage. Mais les Saints ne font pas tout ; et Dieu ne veut pas empêcher que les hommes s'agitent en des sens parfois très opposés.

Oui, l'homme s'agite : il s'agite pour le bien ou pour le mal, parce que le Tout-Puissant n'entend point forcer sa volonté. Mais, comme le dit encore l'adage, Dieu le mène, parce que toujours

l'homme, cause seconde, doit agir sous une dépendance nécessaire de son Créateur et conservateur. Si l'homme s'agite pour le mal, Dieu lui maintient simplement ses dons, ses forces naturelles ; et, dans sa sagesse et sa puissance, il saura faire tourner le mal lui-même au bien ; c'est-à-dire que la gloire de Dieu sera toujours procurée et que le préjudice survenu à l'homme par la faute de l'un de ses semblables aura pour conséquence dernière un bien supérieur à celui qui a été ravi, à la condition que l'homme sache accepter cette conduite admirable de la divine Providence et adorer dans le silence ce qu'il ne comprend point d'abord. Mais, si l'homme s'agite pour le bien réel, la part de Dieu est d'éclairer et de diriger son intelligence et d'aider efficacement sa volonté. C'est là toute la théologie de l'action combinée de l'homme, créature de Dieu, et de Dieu son auteur. Comme elle est consolante, et comme, bien méditée et comprise, elle nous soutiendrait au milieu des revers de la vie !

Ainsi donc vont les choses de ce monde. Nous avions traversé l'Andalousie, du nord au sud, par Cordoue et Séville, et, de l'ouest à l'est, par San Lucar de Barrameda, Jerez, Antequera, Grenade, non pour le plaisir de voyager, mais par devoir et nécessité. Pour mener à bonne fin une organisation projetée, ne fallait-il pas, en effet, connaître d'abord les lieux? Nous avions cru aux

avances, nous avions vu toutes les portes s'ouvrir devant nous; et finalement, nous pensions n'avoir que l'embarras du choix. Mais, soudain, un vent contraire souffle : la parole donnée est retirée, et il ne nous reste qu'une dernière déception.

Je dis mal : nous avons emporté de l'Andalousie un doux parfum de piété et de charité ; car nous avions été parfaitement accueillis et traités avec des égards que nous ne méritions pas. Que le T. R. P. Pedro de Castro, Provincial de cette partie de l'Espagne, nous permette de lui redire ici nos meilleurs remerciements. Non seulement il nous fit tous les honneurs au chef-lieu de sa province, à Séville; mais il ne voulut pas nous donner d'autre compagnon que lui-même dans le cours de notre pérégrination, et il partagea largement la peine finale.

Il y avait quinze jours que nous avions quitté la France. Par toutes les démarches faites jusque-là, nous avions semé dans les larmes ; maintenant, nous allions recueillir dans la joie, à Madrid et à Burgos, les fruits de notre patience et de notre confiance.

A Madrid, d'abord, l'on nous parle d'un ancien couvent de Frères Mineurs, à Villarejo, dans la partie la plus riche du diocèse. Villarejo n'est pas loin de la capitale ; mais on n'y arrive que par une ligne d'intérêt local, qui s'allonge démesurément par les contours qu'elle fait. Le

R. P. Francisco de Mendoza, Président du Prado, nous accompagne. Le pays est riche en vignobles et en oliviers; il l'est moins en céréales. Quant au couvent, il est en très bon état, et pourrait contenir une cinquantaine de religieux. La chapelle est ce qu'il y a de plus remarquable : c'est, nous dit-on, pour tous les environs et même pour le diocèse, un sanctuaire aussi vénérable que le Pilar pour les Aragonais. Il y a bien, je crois, quelque exagération. Ce qui est vrai, c'est que de là partit l'un des principaux chefs de l'armée des Croisés à Lépante; c'est que l'étendard de Marie qui décida miraculeusement de la victoire fut rapporté à Villarejo, et que, par l'autorité du Souverain Pontife, l'église prit à ce moment le titre de Notre-Dame de la Victoire. Facilement couvent et sanctuaire nous seraient cédés, surtout si nous voulions donner quelques leçons d'enseignement secondaire aux jeunes gens.

Mais Madrid est bien loin de la France, et le climat ne serait pas des meilleurs pour nous. N'importe : nous n'hésitons pas à prier Mgr Guisasola, pour ce qui le concerne, de nous accorder ce refuge.

« Oh! s'écrie le digne et bienveillant prélat, j'aurai grande joie et vive satisfaction, si vous venez. »

C'était le samedi 7 février. Sa Grandeur nous répète à peu près ce qu'elle nous a dit à la pre-

mière audience, et nous donne la meilleure réponse. Enhardis par les encouragements qui tombent de ses lèvres, nous sollicitons encore une faveur : une lettre de présentation à Monseigneur Gregorio Aguirre, archevêque de Burgos, dont Monseigneur de Madrid a été le suffragant, à Osma.

« Bouche de moine », dit en riant Mgr Guisasola.

— Voudriez-vous dire, Monseigneur, que nous l'avons bien mauvaise ?

— Je veux dire que vous savez demander. »

Et aussitôt un mot est écrit qui porte à la connaissance de Mgr Aguirre la concession qui nous a été faite d'un couvent au diocèse de Madrid et demande humblement au vénérable archevêque de nous favoriser aussi dans son vaste diocèse. Tout allait donc pour le mieux.

Pleins de confiance, nous revenons à Burgos. Mgr Aguirre est absent : petit contre-temps, nous irons le trouver à Calahorra, ancien évêché dont il a l'administration, et qui réclame en ce moment ses soins.

Calahorra est à moitié chemin entre Burgos et Saragosse. Nous y étions le 9 février, date justement mémorable.

Le jour était à sa dernière heure ; nous allons quand même, après avoir demandé l'hospitalité aux Pères du Cœur de Marie, frapper à la porte du palais. Elle s'ouvre toute

grande ; mais combien plus grand est le cœur du saint prélat ! Son attitude noble et grave atteste le rang ; mais la bonté du regard et le sourire des lèvres annoncent le père disposé à écouter et à accorder. Nous ne sommes pas accueillis en humbles et modestes religieux, mais en frères. Monseigneur nous en veut presque d'être descendus ailleurs que chez lui ; il eût voulu nous donner le vivre et le couvert. Tout cela dit assez que Sa Grandeur se rendit volontiers à nos désirs : *Accordé aux Capucins français le monastère de San Pedro de Cardeña ; accordée une résidence à Burgos !* Le nid est enfin trouvé.

Oh ! que bénie soit la divine Providence ! Nous le disons maintenant en toute connaissance de cause. Elle a bien fait de permettre que nous ne réussissions point ailleurs qu'à Burgos. La Catalogne et les villes voisines de Bilbao sont soumises à de fréquentes agitations ; l'Aragon eût été d'un difficile accès ; l'Andalousie a un climat débilitant, elle est loin de la France, et nous eût obligés, par son éloignement même, à de plus fortes dépenses. Mais notre réussite à Burgos, en même temps qu'elle a relié le passé au présent, nous a valu de pouvoir nous réfugier dans le pays le plus paisible et le plus religieux de l'Espagne ; elle nous a, plus encore, valu la haute bienveillance d'un protecteur et d'un père comme Mgr Aguirre.

Bénis donc et remerciés soient nos insignes

bienfaiteurs: Leurs Excellences l'archevêque de Burgos et l'évêque de Madrid, le vénérable Dom Salvi Chaillol et tous les bons Pères Chartreux! Nous voudrions que leurs noms fussent écrits en lettres d'or. Ils le sont dans nos cœurs, et bien mieux au ciel.

CHAPITRE II

LE VOYAGE ET L'ARRIVÉE

C'est notre École séraphique qui a, la première, l'honneur de prendre le chemin de l'exil ; les plus jeunes doivent être avant les autres à l'abri.

Non, ce n'est pas par ignorance de ce qui les attend, les chers enfants, qu'ils partent de si candide gaieté de cœur : ils ont envisagé avec calme les angoisses du présent et les incertitudes de l'avenir; et, dans la liberté de leur jeune intelligence, ils ont choisi d'accompagner leurs maîtres pour suivre leur vocation.

Depuis un mois, le R . P. Directeur de l'École était en Espagne, où il s'occupait à aménager l'abbaye de San Pedro qui allait nous servir de refuge, lorsqu'il revint en France pour rendre compte de sa mission. Il repartit bientôt, non plus seul, cette fois.

Désormais, le chemin de l'Espagne, et en Espagne celui de Burgos, virent, pendant plus d'un mois, le long et douloureux exode de nos religieux, condamnés à l'exil pour la cause de la vérité, cause immortelle comme Dieu même.

D'autres diront comment les Capucins de

France ont revendiqué bien haut leurs droits à la vie religieuse, et fait valoir, par tous les moyens légaux, leurs prérogatives de citoyens français : *Gallus sum civis !* Ils diront encore les vivats enthousiastes des sympathiques populations, qui, auprès des persécutés, ont battu la charge des immortelles espérances.

La plume d'un Séraphique va nous raconter le voyage de Millau à San Pedro :

« Dans les premiers jours d'avril, le R. P. Directeur, de retour d'Espagne, était à Millau, pour une journée. Nous venions de passer les examens de Pâques, d'écrire à nos parents ; il put repartir avec un petit groupe de nos condisciples, tandis que ceux qui restaient faisaient leurs préparatifs pour nous suivre bientôt.

« La tranquillité dans laquelle nous avions cru passer les jours de la semaine sainte se changeait en émotions profondes pour nos jeunes cœurs. Cependant, le Jeudi Saint, nous pûmes suivre nos heures d'adoration avec calme, et faire, aux pieds de Jésus-Hostie, provision des forces dont nous avions besoin. Ce n'était point inutile: le soir du Vendredi Saint, à trois heures, juste au moment où nous nous rendions au Chemin de la Croix, le commissaire de police venait signifier à notre bon Père Gardien le refus d'autorisation et l'obligation pour la communauté de se dissoudre dans les quinze jours qui suivaient. L'heure était bien choisie : pour

accompagner le divin Maître, nous avions désormais, nous aussi, notre croix.

« Il fut vibrant, cependant, notre *Alleluia* du jour de Pâques : en célébrant la résurrection du Christ, nous pensions naturellement aux Ordres religieux, que l'arbitraire veut mettre au tombeau, et qui, comme Jésus, ressusciteront le troisième jour.

« Mais il fallait songer au départ. Une dernière cérémonie nous réunit dans notre chère petite chapelle, où nous avions si souvent prié, chanté, pleuré ; où tant de fois l'Enfant Jésus, sa divine Mère, notre séraphique Père saint François nous avaient caressés, bénis et comblés de grâces de toute sorte. Ce n'est pas sans émotion que nous lui disons adieu en baisant ses dalles.

« Dès le mardi, 14 avril, l'exode commença par groupes, sous la conduite de nos Pères professeurs, qui firent l'impossible pour revêtir de tous les charmes ce voyage attristant de fugitifs. Nous entreprenions, en effet, une longue et solennelle route, dont la raison même nous empêcha de goûter tous les agréments qu'elle aurait eus en d'autres circonstances.

« Nous égrenons le long chapelet des gares... Le Rouergue disparaît, et avec lui, les Causses de l'Aveyron ; voici le Languedoc et le Narbonnais, avec leurs vignes plantées en quinconces, qui étendent à perte de vue le vert de leurs premières feuilles. Mais soudain le paysage

change : c'est la Montagne noire, aperçue de loin, Carcassonne et la Cité ; puis encore des vignobles, qui bientôt se font plus rares ; nous arrivons à Toulouse. Là, plusieurs d'entre nous ont la joie de s'arrêter, et de pouvoir mettre leur séjour en Espagne sous la protection des Saints dont les nombreuses reliques sont la gloire de l'insigne basilique Saint-Sernin, puis de s'incliner sous la main paternelle et bénissante du T. R. Père Provincial.

« Nous avons eu tous le bonheur de nous arrêter à Lourdes, et, pour le plus grand nombre, c'était la première fois !

« Lourdes !... Quel nom pour notre âme ! La Grotte illuminée ; le Gave harmonieux ; au loin, toujours en prière, cette ceinture de monastères ; le triple sanctuaire ; la source miraculeuse ; Marie, enfin, les mains pleines de grâces accordées à la prière dont elle nous esquisse le geste... Heures si vite écoulées, vous resterez dans notre souvenir, et la vision que vous nous avez donnée sera comme un phare lumineux placé au tournant de notre jeune vie ; son feu, toujours fixe vers le ciel, mettra sur notre vocation le céleste rayonnement du sourire que Marie a eu pour nous, à la veille de quitter le pays pour lequel, près de la Grotte, nous avons dit la meilleure des prières de nos âmes et de nos cœurs français !

« Plus loin, encore plus loin, la vapeur nous

emporte ; longtemps, le Gave nous accompagne, encore plein du mystique gazouillement que Massabielle lui a donné. De la gare de Pau, nous apercevons le château de Henri IV. Quel monde de souvenirs cela éveille, et combien fertiles en rapprochements !

« Tous, nous nous sommes arrêtés à Bayonne, où les religieux du couvent nous ont reçus avec la plus cordiale amabilité ; un groupe a eu même l'avantage d'y séjourner vingt-quatre heures, et d'en profiter pour faire une délicieuse promenade, en compagnie des étudiants en théologie.

« Voici donc la dernière nuit en France !... Le lendemain, à quatre heures, nous quittons Bayonne. Nous sommes en pays basque : à gauche, les Pyrénées ; à droite, de belles prairies, qui, par de fréquentes échappées de vue, nous laissent apercevoir la mer ; nous arrivons à Hendaye, dernière gare française, que nous laissons pour traverser la Bidassoa, qui sert de frontière. Une profonde émotion nous gagne : nous quittons la France ; quand la reverrons-nous ? Et tandis que le flot gronde au-dessous de nous, nous disons une prière pour ceux dont nous nous éloignons, puis nous en ajoutons une autre pour l'Espagne où nous entrons. Voici Irun ; notre exil commence.

« Après avoir satisfait aux formalités de la douane, nous nous embarquons dans le train qui doit nous conduire à Burgos. Ce ne sont

plus les commodes voitures de nos Compagnies : les wagons sont bas et peu élégants. On parle une langue que nous ne comprenons pas ; on nous considère avec curiosité et bienveillance ; on devine qui nous sommes, et on nous plaint !

« Il est six heures quand nous quittons Irun. Nous n'arriverons à Burgos qu'à cinq heures du soir ; le train va donc assez lentement : aussi nous examinons tout à l'aise le pays que nous parcourons A mesure que nous nous éloignons des montagnes, le paysage devient triste, froid et saisissant : la campagne est nue, sans arbres ; au fond, deux chaînes de *sierras* âpres et noires découpant leurs arêtes sur un ciel nuageux. Ce premier aspect ne se dément pas, et nous en subissons une triste impression, qui, jointe à notre état d'âme, ne met rien de très joyeux dans ce trajet. Il est cinq heures et voici Burgos.

« L'immobilité forcée que nous avions subie trouva son remède dans la course de deux lieues qui nous restaient à faire à pied pour nous rendre au monastère de San Pedro de Cardeña. Nous jetons, de loin, un regard plus ou moins curieux sur les flèches de la magnifique cathédrale, et, en route ! Nous avons hâte d'arriver.

« A mi-chemin, nous avons l'aimable surprise de rencontrer tout un groupe de ceux qui nous avaient précédés. Quelle joie de se revoir ! On s'interroge, qui sur la France, qui sur l'Es-

pagne... On a tant de choses à se dire, même lorsque l'on n'est resté séparé que l'espace d'une journée !

« Il fait nuit quand nous arrivons au monastère, dont les vastes proportions sont quelque peu différentes de celles de nos couvents de France. Tout ce que nous pouvons en voir pour l'instant, c'est le réfectoire qui a trente-sept mètres de long, avec une largeur et une hauteur proportionnées. Quelques tableaux représentant d'illustres moines bénédictins sont appendus aux murs ; ils sont là pour attester, au milieu des vicissitudes subies par ce monastère, la pérennité du grand Ordre qui l'a illustré. »

*
* *

Voilà donc les benjamins de la Province de Toulouse à l'abri des persécuteurs, qui n'avaient pas précisément rêvé cela : s'ils se donnaient le luxe infâme de chasser les religieux, ils entendaient bien, par là, les anéantir à tout jamais. Aussi l'un de leurs émissaires eut-il l'inqualifiable audace, à la gare d'Hendaye, d'interpeller le directeur d'un des groupes de séraphiques, et de lui demander s'il avait le droit d'emmener ces enfants. C'était pousser trop loin la sollicitude ; il reçut la réponse qu'il méritait. Très probablement il vit les groupes suivants ; mais il se garda de venir s'immiscer dans des choses

qui, vous en conviendrez, ne le regardaient que d'une façon fort éloignée.

Cette station d'Hendaye fut, du reste, fertile en petits incidents. Nos religieux y furent souvent salués avec sympathie ; mais, mon Dieu ! que de questions banales leur furent adressées ! que de conversations curieuses furent ébauchées ! Le mieux était de se tenir sur la réserve : comme physionomie, un coquin ressemble parfois si bien à un honnête homme !

Quelques jours après, vinrent les jeunes religieux de Narbonne, étudiants en philosophie, sous la conduite de leur Père Gardien. Ils garderont longtemps le souvenir de leur arrivée : c'est par la pluie, le vent et la neige qu'ils firent le chemin de Burgos à San Pedro. Pour la commodité du voyage et pour dérouter les importuns, ils avaient revêtu des habits séculiers ; aussi que d'exclamations les accueillirent quand on vit tous ces visages sur lesquels la mémoire se refusait à mettre un nom ! Et puis, quelquefois, l'accoutrement était si bizarre, les gestes si maladroits, la démarche si peu naturelle ! En route, comme il fallait s'y attendre, ils avaient été maintes fois reconnus.

La veille de leur départ de Narbonne, dans la chapelle du couvent, avait eu lieu la cérémonie des adieux, rendue plus touchante par ce fait que l'un des exilés du lendemain prononçait les vœux solennels, qui le liaient pour tou-

jours à l'Ordre franciscain. Deux cents hommes accompagnèrent ensuite la communauté jusqu'au cimetière conventuel, où une dernière absoute fut donnée sur les tombes de deux religieux, désormais seuls gardiens immobiles et défenseurs impuissants d'un asile où il n'est plus permis de prier!

Puis, les bannis s'en vont, entourés des amis qui sont venus les saluer.

A Hendaye, un monsieur se présente à la portière de leur compartiment : c'est un rédacteur de journal, paraît-il ; il demande qui ils sont et où ils vont. Pour un journaliste, il avait le flair d'un limier de police. Il fut satisfait : « Écrivez dans votre journal, répondit l'un des religieux interpellés, que, ce matin, un groupe de Capucins chassés par M. Combes est passé à Hendaye pour se rendre en Espagne. » Le personnage ainsi renseigné esquissa un sourire, qui servit de matière à discussion psychologique : les uns prétendant que c'était bien le rire fin du reporter satisfait ; les autres, que ce sourire n'était que le rictus du policier attrapé.

A quelque temps de là, arrivent le Professoire et le Noviciat de Carcassonne, en trois groupes, le dernier sous la direction du T. R. P. Maître, qui, pour adoucir sa douleur augmentée de celle de tous ses enfants, avait eu la consolation d'une grandiose manifestation de sympathie organisée à son départ : un piquet de gendarmerie, une

foule immense, des vivats, des fleurs! Quelques apaches risquèrent, bien inutilement, par leurs cris, de se rompre les veines pour faire une contre-manifestation. La honte d'un gouvernement est d'avoir de tels défenseurs pour sonner l'hallali qui précède la curée des libertés ; par un contraste naturel, ils font penser à Roland sonnant pour la défense de ses preux écrasés ; aujourd'hui, l'olifant des Loges, c'est le sifflet à roulette!

Ce groupe a le bonheur de se rencontrer à Lourdes avec le pèlerinage d'hommes, et c'est aux pieds de la Vierge immaculée que sont déposées les fleurs que la population de Carcassonne avait offertes aux exilés.

Peu à peu, le vaste monastère se repeuple à mesure que se ferment nos couvents de France; presque chaque jour, un ou plusieurs arrivants viennent ajouter leurs unités à notre nombre déjà respectable : nous serons bientôt quatre-vingt-six.

Les événements n'ayant pas marché aussi rapidement pour le couvent de Bayonne, c'est l'étude de morale qui complète ce chiffre. Ce sont les aînés, parmi les étudiants ; ils arrivent calmes et graves, sous l'habit religieux que la proximité de la frontière ne les a pas mis dans la nécessité de quitter. Peut-être regrettent-ils que leur voyage ait été si court, et, par suite, si dépourvu de ces incidents, dont le sel adoucit la monotonie du chemin.

On a vite fait de leur tout raconter, car ils n'ont pas assisté, eux, aux scènes pénibles de la première installation, tandis que tout était à faire et à organiser. Alors on s'y mettait de bon cœur, on travaillait ferme, et, aux temps voulus, on se divertissait encore mieux. L'escalier monumental, les longs corridors, les vastes salles, le dédale de ce labyrinthe, qui a nom San Pedro, que de fois il a fallu le parcourir pour montrer à un nouveau venu ce qui sera désormais notre tente d'exil !

. Notre Père Supérieur s'étonnait parfois du temps que l'on mettait pour aller ou venir d'un lieu à un autre : « *Benedicite*, mon Père, je me suis perdu. » C'était l'excuse du retardataire. Et cela arrivait souvent.

Peu à peu, cependant, le brouhaha a cessé ; chacun ayant pourvu à sa modeste et primitive installation, le monastère est redevenu ce qu'il devait être : un lieu où le travail et la prière feront des hommes forts pour les luttes de demain.

*
* *

Est-il nécessaire de dire la joie que nous avons de vivre ensemble, et la beauté des offices que nous célébrons ? Notre église possède de grandes orgues ; quelques jeux, il est vrai, sont bien rachitiques ; nos voix cependant sont suf-

fisamment guidées, et, le 27 avril, nous avons débuté par le chant d'une grand'messe solennelle, en l'honneur de la *Divine Bergère*, dévotion toute franciscaine : nous mettions ainsi notre séjour sous la protection de la houlette de Marie, qui saura bien garder le troupeau confié à ses soins vigilants.

Quelques jours après, nous célébrions le mois de Marie. Chaque soir, à la tombée de la nuit, dans la demi-obscurité du jour qui s'en va et qui rend plus solennel le chant quotidiennement varié des litanies de la Vierge, nous nous réunissions à ses pieds, et, après une lecture, nous entonnions un cantique, un cantique de France, qui parlait à Marie de nos âmes, de notre exil et de notre patrie.

La prière n'est-elle pas la seule consolation qui puisse adoucir l'amertume de l'exil ?

Notre situation, en effet, est celle de citoyens qui se voient chassés de leur pays pour avoir soutenu de grandes causes et de grandes idées ; et quand cette cause est celle de Dieu, quand la raison de l'exil est la haine du nom chrétien, il se produit dans le cœur de ceux qui en sont les victimes des impressions d'angoissante tristesse, et c'est cela l'amertume de l'exil.

Ajoutez-y le sentiment du bien qui pouvait se faire et qui ne se fera pas ; les scandales donnés qui seront, pour beaucoup de faibles, des occasions de chutes : pour une âme de reli-

gieux ce n'est point une moindre peine. Puis, dans l'exil, ce n'est plus le même langage ; ce ne sont plus ni les mœurs ni les coutumes desquelles s'est imprégné, durant des siècles, le génie de la nation à laquelle on appartient ; l'exil, encore, c'est l'absence du sol natal, l'éloignement plus grand de ceux qui nous sont chers, d'autres cieux, d'autres visages, un drapeau étranger.

L'exil, c'est tout cela si nous en considérons le côté temporel ; il n'exclut pas l'espérance de temps meilleurs et du retour futur.

Mais regardons plus haut. Balmès, le grand philosophe espagnol contemporain, a dit : « La marche de l'humanité est un grand drame : les rôles y sont distribués entre des individus qui passent et disparaissent : l'homme reste petit ; Dieu seul est grand ! »

Laissons donc passer les hommes, même ceux qui ont tout pouvoir pour renverser et pour détruire ; il ne restera bientôt d'eux que le souvenir de leurs crimes et la juste réprobation que l'impartiale histoire attachera à leurs noms. L'Église leur survivra pour réparer les ruines, refaire les institutions, et prouver une fois de plus que Jésus-Christ sait toujours vaincre et qu'il règne à jamais.

Non, le religieux banni, appuyé sur les promesses du Christ, en quittant sa patrie, n'a point maudit le pays qui l'exilait ; il n'a point secoué

sur lui la poussière de ses chaussures. Fils de saint François, il a mis en pratique les paroles du séraphique Patriarche à ses enfants : « Quand vous ne serez pas reçus dans un endroit, fuyez dans un autre, avec la bénédiction de Dieu. »

Cette bénédiction céleste, qui nous est promise par notre Père, nous donne la force de regarder le présent et l'avenir avec courage et confiance. Le Crucifix, lui du moins, nous reste : *Ubi Crux, ibi Patria,* Là où est la Croix, là est la Patrie !

CHAPITRE III

SAN PEDRO DE CARDEÑA

San Pedro de Cardeña, par sa physionomie comme par ses souvenirs, appartient tout entier au passé de l'Espagne. C'est un de ces coins de la vieille et héroïque Castille, où le sentiment national et le sentiment religieux, profondément unis durant des siècles, ont laissé des marques ineffaçables.

Aujourd'hui San Pedro n'est guère plus qu'une nécropole ruineuse, où dort, dans la psalmodie des prières de quelques moines français, un passé de foi et de gloire. Mais qu'elle est encore poétique cette vieille nécropole, quand, des hauteurs déboisées qui la couronnent tout à l'extrémité d'un fertile vallon, on aperçoit les lignes régulières de ses murailles presque blanches, son église et ses pavillons émergeant de la claire verdure des peupliers, croisée du feuillage plus sérieux des ormeaux !

Jadis autour des puissants monastères, la pauvreté venait chercher protection. Ainsi se sont fondés bien des villages et des villes. Ici, comme un anachorète, le couvent est resté solitaire. Il

s'est caché dans ce vallon comme pour se dérober au regard des hommes. Il a choisi ces hauts plateaux pour être sans doute plus près de Dieu. De fait, rien ne vient distraire son recueillement, et tout lui parle avec simplicité du bon Dieu : et le ciel pur et le vent qui passe dans les grands arbres en leur arrachant de longs et plaintifs frissons, et aussi, de temps en temps, dans la montagne, les ritournelles répercutées de quelques pâtres gardant leurs troupeaux, ou encore le joyeux carillon des brebis balançant leurs clochettes.

En été, et même en automne, un joyeux soleil baigne le monastère de sa chaude lumière, et, dans le lointain, se joue aux flancs des montagnes qui ferment l'horizon, en peignant des clairs-obscurs d'un merveilleux effet.

Mais sortons du vallon. Tout prend un aspect d'indéfinissable monotonie, qui cependant a sa grandeur et son relief. A perte de vue, des plateaux, des collines déboisées, hachées çà et là par le fer de la charrue, qui a péniblement retourné cette terre où croissent les ajoncs et les bruyères, moins nombreux cependant que les petites roches brunes qui les entrecoupent.

Tout cela devait avoir pour les moines son symbolisme. Le vallon, humble comme une vierge, avec son ruisseau, son verger, sa verdure, ses prairies, ses champs de blé, figuraient bien la vie religieuse, son charme, sa simplicité, sa fécondité. Les collines déboisées et stériles

étaient l'image expressive de la vie du siècle.

Sur toute cette vaste étendue qui environne le monastère, aucun village ne dresse son irrégulière silhouette. A neuf cents mètres d'altitude, tous se sont frileusement blottis dans les vallons pour se préserver, durant l'hiver, des vents du nord. Le monastère lui-même s'est si bien dissimulé que, à un kilomètre, on n'aperçoit encore que le clocher et le fronton de son église regardant timidement l'horizon par-dessus les collines qui l'enserrent dans leur replis.

Une allée de marronniers et d'ormeaux s'ouvre directement sur le couvent. C'est un quadrilatère de soixante mètres de côté, dominé à l'Orient par l'église, elle-même dominée par un clocher carré, sans style bien notable et sans hardiesse dans son essor. La façade du monastère est régulière; un grand corps de bâtiment bien assis, flanqué de deux pavillons carrés, agrémentés et allégés dans leur partie supérieure d'une galerie en plein cintre, malheureusement aveuglée par des cloisons de brique. Au-dessus du portail d'entrée couronné d'un arc, la statue équestre du Cid, badigeonnée et mutilée, ainsi que les écussons de Castille avertissent que San Pedro est un lieu historique.

C'est vers la fin du VIe siècle que fut fondée la première abbaye. La légende qui, en Espagne plus que partout ailleurs, aspire à l'histoire, nous

a légué sur cette fondation des dates et des faits que la critique, une critique consciencieuse, ne permet pas d'accepter.

Doña Sancha, épouse de Théodoric, roi des Goths et d'Italie, aurait élevé ce monastère à l'endroit même où Théodoric, fils du précédent, serait mort à l'issue d'une chasse. Le jeune prince se serait endormi près d'une fontaine, qui a pris son nom. La fraîcheur du lieu, mais surtout de l'eau, dont il but en abondance étant encore dans la chaleur de la course, lui auraient occasionné de violentes douleurs d'intestins, « graves accidents », dit la version espagnole. Il fut transporté mourant et expira dans un ermitage alors dédié à saint Pierre et saint Paul. C'est ainsi qu'un tombeau royal serait le premier germe de cette puissante abbaye, où tant de tombeaux illustres devaient dans la suite venir implorer le secours de la prière.

Vers l'année 537, au retour d'un voyage en Italie, doña Sancha aurait établi là douze moines bénédictins, envoyés par saint Benoît lui-même. Saint Pierre de Cardeña serait ainsi, en Espagne, la première abbaye bénédictine. Toujours d'après la légende, doña Sancha voulut reposer après sa mort à côté de son fils. De fait, dans le sanctuaire de l'église actuelle, un tombeau, à moitié enchâssé dans le mur, porte cette inscription : *Regina catholica de Sancha Theodorici Italiæ conjux quæ monachos in Iberiam*

vocavit et hoc construxit cœnobium... Obiit era DLXXX.

En regard, un autre tombeau dont l'authenticité est moins contestable, garde les restes du comte Fernandez de Castille, fils du fameux Fernand Gonzalès.

Mabillon et quelques critiques espagnols ont entièrement dégagé de la légende les origines de San Pedro de Cardeña. Il faut bien reconnaître que les arguments de Mabillon sont inattaquables. Théodoric, roi d'Italie, et sa femme étaient ariens. Ils n'eurent pas de fils, ne vinrent jamais en Espagne et ne demandèrent point de religieux à saint Benoît, puisque la reine mourut avant le roi, et que l'histoire, très précise sur ce point, fixe à 526 la mort de Théodoric, laquelle précède ainsi de quelques années la fondation de l'Ordre bénédictin. Tout ce qu'il est très raisonnable d'admettre, c'est que le monastère fut en effet fondé par une noble dame du nom de Sancha. Mais celle-ci ne fut point reine d'Espagne. L'histoire n'a pas gardé son nom. Sancha éleva ce monastère sous l'inspiration de sa piété, et sans doute aussi pour avoir, après sa mort, une sépulture constamment entourée des prières de l'Église.

En quelle année les Bénédictins prirent-ils possession de l'abbaye ? Ce n'est certainement pas avant l'année 537, puisque les premiers Bénédictins partis du Mont Cassin pour étendre

l'Ordre au delà des frontières de l'Italie furent saint Placide et saint Maur, qui fondèrent dans les Gaules leur premier monastère précisément en cette année 537.

Quoi qu'il en soit, au commencement du IXe siècle, Saint Pierre de Cardeña passait en Espagne pour une des premières abbayes, tant pour son importance que pour ses origines. En 872, il fallait bien qu'elle fût florissante, puisque deux cents moines y attestaient par leur sang la vitalité de leur foi.

C'était le temps où l'Espagne défendait vaillamment son sol et son *Credo* contre le fanatisme musulman. La lutte se concentrait alors sur ces plateaux de la Castille, dernier et inexpugnable rempart de l'indépendance nationale espagnole. Le 6 août 872, les Arabes, sous la conduite de Zafa, nom générique qui dans leur langue signifie chef, pénétraient dans le monastère de Saint Pierre et écrivaient avec le cimeterre de Mahomet une des plus héroïques pages de l'Ordre bénédictin et de la foi chrétienne.

Au sujet de ce martyre, la tradition a transmis un détail qui mérite d'être rapporté. A l'arrivée des Sarrasins, l'abbé Étienne donna l'ordre d'ouvrir les portes du monastère. Dans le cloître, le saint prélat, agenouillé et entouré des compagnons de son martyre, priait. Ce dut être pour les Sarrasins un terrifiant spectacle que de voir ainsi, dans l'austère encadrement des cloîtres,

ces moines le front baigné de la lumière surnaturelle qu'ils allaient bientôt contempler, attendre avec sérénité la mort, que la fidélité de leur foi leur assurait infailliblement.

Des deux cents moines, pas un ne faillit à la pureté de sa croyance, pas un n'échappa au massacre. Du monastère à jamais sanctifié, le vandalisme musulman ne respecta que ce que Dieu voulait sauver pour la gloire et la mémoire des martyrs.

Aujourd'hui, quand on visite la chapelle qui leur est dédiée, on voit de chaque côté de l'autel une porte basse. Par là, en descendant, on prend accès dans un sombre corridor faiblement éclairé par quelques soupiraux. C'est le cloître des martyrs. L'archéologie garde là un des plus rares vestiges du roman byzantin, la piété catholique une inestimable relique. Aussi ce cloître a-t-il été comme enchâssé dans un épais mur de pierre, qui laisse à peine se dégager le relief d'ailleurs très simple de colonnettes lisses et de chapiteaux à bases capricieuses. Celui qui n'a jamais visité les Catacombes peut deviner ici le sentiment qu'on y éprouve. Car ce qui émane de ces murs sombres, où, dans le suintement de l'humidité, l'imagination se plaît à voir perler le sang des martyrs, c'est le sentiment intense de ce qui constituait, à n'en point douter, le fond de ces âmes de héros, une force toute divine et une douceur infinie.

De 872 à 899, il n'y eut plus de moines à San Pedro de Cardeña. Mais se pouvait-il que pour la première fois dans l'histoire le sang versé pour Dieu et en telle abondance fût infécond ? Le grain avait été jeté en terre et arrosé. Durant quelques années, il travailla de cette fermentation latente qui précède l'éclosion. L'abbaye qui en germa fut plus vaste, plus riche que la précédente. C'est probablement Alphonse III de Léon qui repeupla le monastère, l'année où groupant quelques villages de la Castille, il fondait Burgos, la patrie future du Cid, la rivale de Léon, la ville de Notre-Dame.

Déjà le miracle authentiquait la sainteté des martyrs. Chaque année, au jour anniversaire de leur mort, les dalles des cloîtres se glaçaient de pourpre vive : on eût dit qu'elles pleuraient le sang absorbé par elles. Sous Philippe II, ce miracle durait encore et fut le prétexte du roi catholique pour accorder au monastère de plus amples privilèges et solliciter de Rome la ratification du culte des saints martyrs.

L'enquête canonique conduite par l'évêque de Burgos constata la véracité et la persistance du prodige. L'approbation fut donnée par Clément VIII, le 11 janvier 1603. Le cardinal Baronius composa lui-même l'office et l'inscription du martyrologe.

Les palmes des héros chrétiens ne devaient pas être la seule gloire de Saint Pierre de Cardeña.

Outre le courage religieux, il y a encore le courage militaire. A côté de l'homme qui défend sa foi de toute l'indomptable énergie d'une volonté fortifiée par la grâce, il y a celui qui défend son pays avec l'irréductible persévérance d'une ardeur qui croit au devoir patriotique, et qui, dans certaines circonstances solennelles, peut l'identifier à sa foi religieuse. Pour tous les peuples, ces circonstances sont moins rares qu'on l'imagine. N'est-ce pas Joseph de Maistre qui a écrit que « toute guerre nationale n'était au fond qu'une guerre religieuse » ? Du VIIIe au XVIe siècle, l'Espagne eut le privilège de pouvoir se dire qu'en luttant pour son indépendance, elle luttait aussi pour sa foi. Et celle-ci fut vraiment l'âme de sa résistance. Foi et patriotisme sont bien les deux traits nobles et dominants de toutes les grandes incarnations du courage espagnol.

Mais, au nombre des fières figures qui rayonnent sur le passé de l'Espagne, la poésie et la légende en ont immortalisé une, qui n'a pas ajouté moins de gloire et d'attrait aux annales de San Pedro que les ossements sanctifiés des martyrs. C'est le Cid.

Dans le lointain des siècles, le rayonnement des deux cents Bénédictins s'est graduellement affaibli. L'étoile du Cid a peu baissé ; et si, de temps en temps, quelques pèlerins de l'histoire affrontent les sentiers ravinés qui conduisent à



Vue générale de San Pedro de Cardeña.

San Pedro, c'est moins pour vénérer un martyre que trop souvent ils ignorent, que pour voir et toucher le tombeau où reposèrent dans leur inséparable alliance le Cid et Chimène.

A l'extrémité gauche du transept de l'église actuelle, une chapelle renaissance contraste désagréablement avec le svelte gothique des nefs bien ordonnées, bien dessinées par de puissants faisceaux de nervures, qui montent, d'un jet hardi, jusqu'à la flore uniforme des chapiteaux, pour repartir de là plus fines, moins compactes, et venir, en obéissant à la courbe harmonieuse des voûtes, s'entrecroiser dans les écussons des clefs, comme de grands arcs-en-ciel jaunes sur un ciel blanc.

Cette chapelle s'ajouta à l'édifice en 1736, et fut dédiée à saint Sisebut. Les moines la convertirent en Panthéon. La place du Cid et de Chimène était tout indiquée. Ils occupèrent le centre. Un nouveau tombeau d'un goût artistique fort douteux remplaça l'ancien. Aujourd'hui encore, après plusieurs translations, le tombeau du Cid, veuf de ses restes, occupe dans la chapelle de saint Sisebut la place qui lui avait été primitivement assignée. Rodrigue, lacé dans son armure et dormant sur la pierre tumulaire son suprême sommeil, symbolise bien la rigidité de la mort. Chimène, plus douce dans son repos, dort auprès de son Cid, la tête couverte du voile religieux. Chacun des panneaux

du lit mortuaire est chargé de trophées. La gloire, qui avait infatigablement servi le guerrier durant sa vie, a voulu lui consacrer encore, après sa mort, l'expression et la pérennité de la pierre pour évoquer ses triomphes. Et, malgré son enveloppe latine, qu'elle est donc bien espagnole cette expression : « *Belliger invictus famosus Marte triumphis clauditur hoc tumulo Magnus Didaci Rodericus.* » Au chevet du tombeau sont gravées les armes du Cid : deux épées croisées, et, dans l'angle supérieur qu'elles dessinent, une simple croix ; le tout festonné d'une chaîne. Patriotisme et foi sont les deux forts enseignements qui s'affirment dans ce blason, comme dans la vie du Cid. Les armes de Chimène, également encadrées d'une chaîne, portent les tours de l'écusson de Castille (1).

A droite et à gauche du guerrier, dans les murs latéraux de la chapelle, vingt-six urnes sépulcrales, portant toutes écusson, gardent les cendres des chevaliers et des rois de Navarre, de Léon et de Castille, qui, jusque dans la tombe, semblent avoir cherché la protection du Cid. En réalité, la foi seule a conduit ici leurs

(1) N'oublions pas de mentionner ce détail charmant rapporté dans la *Chronique du Cid :* « Quand le bon cheval Babieca mourut aussi, l'écuyer qui en prenait soin, ne pouvant l'ensépulturer dans le monastère, l'enterra à la porte à main droite, « planta deux ormes, l'un au pied, l'autre à la tête, et ces arbres devinrent très grands. »

cendres. Ces rois, ces fiers chevaliers du moyen âge, dont la foi et la vie étaient si intenses, aimaient au déclin de l'âge à consacrer à Dieu dans le silence des cloîtres cette vie que bien souvent ils lui avaient vouée dans le tumulte des champs de bataille. Après une activité surhumaine, ils se couchaient paisiblement dans la tombe, la croix sur la poitrine, l'épée au côté, et ainsi, sous l'ogive élancée des cathédrales, sous les dalles des cloîtres, dans l'harmonie d'une prière incessante, ils attendaient la résurrection que leur promettaient leur foi et leur vie de dévouement. C'est ainsi que se peuplaient autrefois les nécropoles et les panthéons.

Souvent, me promenant dans la chapelle du Cid, j'ai rêvé d'un autre Panthéon plus vanté et moins pur. Celui qui, une fois dans sa vie, est descendu dans les cryptes de l'ancienne église Sainte-Geneviève, reverra toujours ces longs corridors sombres, que des soupiraux avares de lumière estompent d'un jour blême et mystérieux, comme pour permettre aux silhouettes humaines de se jouer, semblables à des ombres funèbres, sur les interminables murs blancs. Là, dans une gloire impie et surfaite, dorment les dieux de la nouvelle France, Voltaire, Rousseau, Hugo... Un vieil invalide, qui n'a guère de *credo* que pour les célébrités littéraires, montre machinalement ces tombeaux

que sa voix sonore, répercutée par trois ou quatre chutes d'écho, étiquette comme autant de curiosités, d'où se dégage un réel dégoût. On frappe ces pierres funéraires : l'incrédulité, l'indifférence seules répondent. Mais ici tous les tombeaux ont un autre langage. Dans le recueillement de l'église, le chrétien peut les interroger ; au fond de son âme, il en reçoit une réponse toute de foi, d'espérance et d'héroïsme.

A côté des guerriers, des évêques, des abbés, des moines, des moines surtout. Durant des siècles, ils vécurent là dans toutes les joies secrètes du renoncement. Eux aussi, après avoir laborieusement lutté sur tous les champs de bataille de l'âme, se couchaient dans la sérénité du cercueil. Aucune pierre ne prolongeait leur mémoire. Ils étaient inscrits au livre de vie. Quelques-uns cependant restèrent connus des hommes. C'est que, sur leur tombe, le langage posthume du miracle parlait pour eux aux générations successives.

Ainsi pendant longtemps saint Sisebut. Abbé du monastère vers la fin du XI[e] siècle, puisque Mabillon fixe sa mort à 1082, Frias à 1086, il y développa la ferveur au point que, en Espagne, nulle abbaye n'était alors plus en renom. Moines et laïques voulaient vivre sous l'obédience du Saint. Les uns apportaient un cœur docile, les autres leurs richesses. Aussi l'abbaye croissait-elle en ferveur et en étendue.

Après la mort du saint abbé, son corps, enfermé dans un coffre de bois sculpté, fut déposé dans l'arceau d'une chapelle alors dédiée à saint Jacques.

La España sagrada rapporte un miracle de saint Sisebut. Une pieuse femme paralytique, Maria Franca, étant venue prier au tombeau du Saint, en obtint la guérison qu'elle sollicitait. Elle voulut perpétuer le fait dans une peinture reproduite au XVIIe siècle dans la chapelle de saint Sisebut et aujourd'hui effacée.

Comme les cendres du Cid et des chevaliers, celles du saint abbé subirent plusieurs translations. Transportées d'abord de la chapelle Saint-Jacques au maître-autel, elles furent ensuite placées dans la chapelle des martyrs, au-dessus du retable de l'autel. La place était peu favorable à l'attention des fidèles. L'auréole des martyrs enveloppa et effaça dans son rayonnement celle de saint Sisebut. Au commencement du XVIIe siècle, le Saint était presque inconnu des fidèles. C'est alors qu'en 1610 les moines lui élevèrent la chapelle dont nous avons parlé où devaient être transférées à leur tour les cendres du Cid et de Chimène, qui occupaient, depuis plusieurs siècles, le centre de la nef principale, ainsi que les ossements des nombreux chevaliers ou rois, dont les tombeaux, mal distribués, embarrassaient les nefs latérales.

Aujourd'hui, le culte de saint Sisebut a dis-

paru avec ses reliques. La dévotion aux saints martyrs s'est elle-même bien atténuée dans l'âme, cependant si pieuse, des Castillans. C'est que, depuis plusieurs années, leur fête célébrée sans éclat dans les nefs froides et nues de la vieille église, ne répondait plus à la piété exubérante et enthousiaste de ces bons paysans, qui, comme nous, aux jours solennels, aiment à entendre le chant s'exhaler, avec la respiration si mobile des orgues, qui, dans les corps de nos cathédrales, sont vraiment comme les pulsations du cœur. Leurs sons savent si bien rendre, en effet, l'infinie variété des accents d'un cœur chrétien.

Et cependant, ces martyrs qu'on ne vient plus ou presque plus prier, durant treize siècles ont été vraiment l'âme de ce monastère et de ce pays. Quel charmant symbole de leur fécondité dans cette fontaine qui aujourd'hui encore murmure leur martyre ! Pour qui, en effet, ces bâtiments, ces cloîtres, où presque toutes les formes de l'architecture : ogive, roman, byzantin, gréco-romain, se sont exprimées? Pour les martyrs. Pour les martyrs aussi, cette église simple extérieurement comme l'âme d'un saint, mais comme elle aussi, intérieurement, vaste, claire, bien ordonnée, harmonieuse. C'est pour eux qu'elle fut reconstruite en 1447. Jean II gouvernait l'Espagne, Pierre de Burgos le monastère.

Ici comme partout, le vandalisme révolution-

naire a inscrit son passage. Hélas ! d'autres vandalismes aussi, et moins conscients, ont passé. Trop souvent, le clergé ignorant l'archéologie défigure l'art de nos églises. Sous prétexte de restauration, on farde de chaux et de peinture de merveilleuses antiquités, qui ainsi deviennent des anachronismes. Autant dans leur vétusté austère et presque noire des fumées de l'encens, elles éveillaient de souvenirs et d'attrait artistique, autant dans leur vêtement de chaux si peu fait pour traduire leur âge, elles inspirent de tristesse et de légitime indignation contre ceux qui méconnaissent ainsi les lois de l'art, surtout de l'art exprimé dans sa forme la plus haute : l'art religieux.

Ici la blancheur froide et nue du plâtre a fait disparaître des murs et des voûtes ce gris vénérable des vieilles pierres, qui adoucit la lumière des églises, et leur donne cet air de vraie piété, qui les fait préférer à toutes les constructions modernes.

Les gerbes de nervures, les arceaux, les voussures des portes ont été badigeonnés d'un jaune criard, relevé d'épaisses lignes noires pour simuler le ciment des pierres. Dans la chapelle de saint Sisebut, la sculpture des écussons a dû subir les colorations de la peinture. Le jaune, l'outremer et le rouge dominent.

A l'intérieur du monastère, même vandalisme. Les Pères des Écoles Pies, qui l'habitèrent durant

ces dernières années, ont, d'un côté au moins, abattu les voûtes du cloître central.

Un archevêque de Burgos a détruit les deux autres côtés, pour en employer les pierres à la construction d'un grand séminaire. Du troisième cloître, qui dut être construit vers la fin du XVe siècle, puisqu'on y relève des traces de renaissance, il ne reste plus que des ruines. Tout semble indiquer que ce devait être le plus finement sculpté et que la vie du monastère s'était alors concentrée là. Enfin dans la partie nord du couvent, subsistent encore les murs de la primitive église.

Tout près, dans un sous-sol converti en magasin à bois, on remarque une épaisse muraille. C'est, affirme-t-on, un vestige du palais du Cid, qui s'élevait encore là au XVIIe siècle. Le Cid y habitait-il ? La question est au moins douteuse. Chimène elle-même n'en aurait définitivement pris possession que lorsque, en 1137, les restes du Cid furent transportés de Valence à Cardeña. A l'intérieur du premier cloître, presque à hauteur du toit, une pierre en saillie porte cette inscription, que nous traduisons : « *Ici fut le palais du Cid jusqu'en l'année 1711.* »

Malgré toutes ces ruines, qui traduisent si mélancoliquement ce que Bossuet appelle « le néant des choses humaines », qu'ils sont encore profonds les échos que rend à l'âme ce vieux monastère ! L'église surtout, avec ses tombeaux,

son autel des martyrs, est plus expressive que tout le reste. Mais elle ne parle jamais plus intimement au cœur, que lorsque du sanctuaire sans ornement, où quelques bancs mal affermis remplacent les stalles, reprend dans les nefs et sous les voûtes la psalmodie lente et grave de ces pauvres moines français, qui gardent là un passé qui ne leur appartient pas, mais qu'ils aiment quand même, comme tout ce qui est marqué de grandeur et de foi.

Il est difficile d'analyser alors toutes les nuances que prend le sentiment. On songe aux moines qui se sont succédé là pour y chanter les mêmes prières : Bénédictins, Trappistes français, Pères des Écoles Pies, Chartreux, et enfin pauvres Capucins. On songe à la France, à la France chrétienne d'autrefois, à la France aveuglée d'aujourd'hui, à l'Espagne, qui se retrouve au xxe siècle ce qu'elle fut dans son passé : la terre de la foi simple et forte, le refuge des proscrits.

Il y a dans tous ces sentiments une alternative de joies et de tristesses, d'espérances et de déceptions. Il y a surtout l'impression si suave, si vraie de la bonté de Dieu. Penser que l'on a été comme le grain de blé impuissant que la tempête emporte, et que Dieu seul nous a arrêtés sur cette terre fécondée des Saints, pour y faire germer comme eux la vertu et la science, oh ! comme cela dit bien, dans l'intime de l'âme, la bonté de

Dieu, et y fait fortement résonner la parole du Maître : « N'ayez point souci du lendemain. » Et à côté de ce sentiment, plus doucement obsédante peut-être, s'impose la pensée des moines martyrs ! Dans la naïve inconscience du rêve, dans le timide désir de les imiter, on se compare à eux. Eh ! pourquoi ne serait-ce pas permis ? Le cruel martyre aussi de vivre loin de sa patrie, et la réconfortante espérance de se dire qu'en souffrant pour l'amour du bon Dieu, on rachète peut-être un pays qu'on aime !

CHAPITRE IV

LA CASA BLANCA

« Accourez vite, la *Casa Blanca* vous attend ! » nous écrivait-on, au mois de mai dernier.

Cette *Casa Blanca*, ou *Maison Blanche* (rien de la demeure du président Roosevelt à Washington), était une pauvre maison que nous prenions en location, pour avoir un pied-à-terre à Burgos. Depuis quelques jours, le T. R. Père Maître s'y était installé, avec deux de ses novices, et tous les trois, dépourvus des objets les plus nécessaires, vivant en vrais Robinsons, s'efforçaient de mettre quelque ordre dans ces appartements, qui, après avoir servi d'auberge, d'écuries, de forges, étaient, depuis plusieurs années, abandonnés.

Les rats et les souris en avaient fait leur demeure, et les toiles d'araignées, encore couvertes d'une noire poussière de charbon, interceptaient tous les passages, si bien qu'on ne pouvait avancer dans les escaliers, le corridor et les chambres, qu'un balai à la main. Les moineaux, pour leur part, avaient élu domicile au toit, plaçant un ou plusieurs nids sous chaque grosse tuile. Moineaux et pigeons du voisinage, entrant

comme chez eux dans la maison, y avaient déposé des montagnes de cette matière précieuse en agriculture, que l'on exploite au Pérou.

C'était une conquête à faire. Nous arrivâmes malheureusement en retard, quand la victoire était déjà presque gagnée, au moins sur les araignées, car nous n'avons encore réussi à expulser ni les souris ni les moineaux.

Nous nous souvenons de cette arrivée à Burgos, et de cette entrée à la Casa Blanca, dans la soirée du 1er juin. « Mon Dieu, disions-nous, faut-il venir ici trouver un peu de paix et de liberté ! » Nous avions, dans notre chemin, traversé des paysages si monotones, si désolés, que notre âme s'était mise en harmonie avec l'aspect du pays, où nous ne voyions que plaines pauvres et monticules réguliers, aux flancs terreux et au front décharné, sans un arbre et sans un ornement.

La joie de retrouver nos frères nous dérida un peu, et, les voyant si gais et si joyeux au milieu de leur dénuement, nous nous sentîmes, à notre tour, encouragé et affermi.

Après l'inspection rapide de la Casa Blanca, ainsi nommée sans doute parce qu'elle était aussi noire à l'intérieur qu'au dehors, nous prenions, sur un madrier soutenu par deux caisses, en manière de table, notre premier repas de l'exil.

La cuisinière qui l'avait préparé (oh ! ne vous

étonnez pas, il n'y avait pas encore de clôture) était une vieille connaissance, qui a d'ailleurs toujours ses entrées libres dans les maisons de l'Ordre, depuis que saint François en fit sa dame et sa maîtresse, c'était *la Pauvreté !* Nous la trouvions grandie, embellie, et il nous semblait qu'elle n'avait jamais été à pareille fête depuis la Portioncule et Rivo Torto. Nous lui fîmes naturellement bon visage : on est toujours heureux d'embrasser une mère.

Une salle assez vaste servait de cuisine, de réfectoire, de lieu de réunion, tandis que l'autel se cachait dans une alcôve de la chambre à côté.

Le lendemain, descendait de San Pedro de Cardeña la colonie des novices. Un char tiré par un âne venait avec eux, portant des toiles de paillasse, des vieilles couvertures et des paquets si disparates qu'on eût dit l'émigration d'une tribu de pauvres, fuyant quelque invasion. En quelques instants, les chambres sont nettoyées, les paillasses remplies, et les lits des Capucins s'amoncellent en un charmant désordre. Soyons encore heureux : il y a de la place pour tout le monde. On dormira bien sous le toit du nouveau Rivo Torto, et la froidure de la nuit n'aura pas d'accès dans des appartements si bien remplis, entre des lits si serrés.

Il en sera autrement dans la journée, car parmi les habitués de la Casa Blanca, il faut compter,

avec les souris et les araignées, les courants d'air nombreux, qui se glissent à travers les fissures des portes et des fenêtres mal fermées et circulent traîtreusement dans tous les corridors, semant parmi nous des blessés, quelques petites influenzas heureusement sans conséquence.

La Casa Blanca fut construite autrefois par un archevêque de Burgos, qui voulut en faire sa maison de campagne, et la céda ensuite à son secrétaire. Elle affecte, à cause de cela, une forme semi-religieuse, et est couronnée au toit par une grande croix de fer, au pied de laquelle nous avons disposé notre petite cloche.

Au centre de l'édifice, la cage de l'escalier, autour de laquelle court, aux deux étages, un petit corridor rectangulaire. Sur ce corridor ouvrent les appartements : au premier étage, la grande salle dont nous avons parlé, et, en face, de l'autre côté, une chambre ronde, dont nous allons faire provisoirement un réfectoire. Deux petits poêles, dans un mauvais appartement voisin, serviront à faire la cuisine.

Déjà en ville, on s'est ému de notre détresse. Les Frères Maristes et le Séminaire nous ont prêté des tables. Don Luis de San Pedro, notre bienfaiteur de la première heure, et Don Vicente Ortega, la providence des pauvres de Burgos, nous en donnent ensuite de plus grandes, tandis que les Pères Jésuites et les Clarisses nous envoient des lits, et qu'un bénéficier de la cathé-

drale, Don Bartolomé Cuesta, dévalise sa propre maison pour nous donner des chaises et quelques autres meubles.

En attendant que nous puissions préparer une chapelle, nous dressons un autel de planches, dans la grande salle, un peu appropriée, dont une toile blanche voile la cheminée du fond. Les Dames de Saint-Maur, religieuses françaises qui n'ont cessé de nous témoigner un admirable dévouement, dénichent l'ancien autel de leur chapelle, encore très convenable, et nous en font cadeau. Nous avons ainsi un tabernacle, et nous pourrons désormais posséder avec nous le Très Saint Sacrement. Souffrant de cette absence plus que de toutes les autres privations, nous avions, quelques jours auparavant, à la Fête-Dieu, dans un tabernacle d'emprunt, le grand tombeau du Jeudi Saint des Pères Carmes, commencé à garder la sainte réserve.

Sous les fenêtres de cette chapelle improvisée, séparé de nous uniquement par un petit canal, passe le grand chemin de las Huelgas. C'est un sujet d'étonnement pour ceux qui le parcourent, et pour les promeneurs du soir toujours nombreux en ce site ombragé, d'entendre la psalmodie, et d'apercevoir par la fenêtre un autel très simple orné de fleurs des champs.

Les hommes saluent, les femmes se signent pieusement, quelques-unes vont même jusqu'à faire dans le chemin une vraie génuflexion. Et

la compassion devient toujours plus grande pour les pauvres exilés.

Des visiteurs de marque viennent nous témoigner leur sympathie ; des prêtres de la ville, les Pères Chartreux, les Pères Carmes, les Pères Jésuites, M. le Doyen du chapitre de Valladolid, et Monseigneur l'Archevêque lui-même. Nous avons aussi l'honneur de recevoir un de nos plus insignes protecteurs sur la terre d'exil, Dom Guépin, Abbé de Silos, disciple et émule de Dom Guéranger, qui veut bien accepter de s'asseoir à la salle ronde pour partager notre modeste repas.

Puis ce sont d'autres visiteurs français : le Très Cher Frère Surance, Visiteur des Frères des Écoles chrétiennes, de Béziers, qui nous apporte des nouvelles de Carcassonne, de Narbonne et de Perpignan ; puis le T. H. F. Assistant général et le frère Provincial des Petits Frères de Marie.

D'ailleurs, parmi les visiteurs français qui passent à Burgos, beaucoup, apprenant notre présence, tiennent à venir nous saluer, et retrouvent près de nous, dans l'humble Casa Blanca, un petit coin de la France. Nommons le frère de Mgr Batiffol, recteur de l'Université catholique de Toulouse, un curé de Bayeux, le supérieur du Petit Séminaire de Pamiers, et quelques aimables vicaires, dont la visite nous a apporté un peu de réconfort.



La Casa Blanca.

D'autres, qui ne sont pas venus jusqu'à nous, et nous ont rencontrés sur le chemin, n'ont pas laissé de nous offrir leurs sympathies, et, parmi eux, un député, anticlérical cependant, qui a arrêté devant nous son automobile pour se faire connaître et nous dire : « Je n'ai pas voté la loi ! »

Mais nous avons failli avoir la visite de M. Combes lui-même ! Au dernier moment, il s'est ravisé et a passé à la gare incognito, sans tambour ni trompette, comme un malfaiteur qui craint la correction et les tomates. Les Espagnols auraient pu ajouter un peu de piment piquant.

Il n'est donc pas venu, et c'est dommage, car en voyant de tout jeunes enfants qu'il a exilés, et en pensant que leurs mères pleurent en France, son âme d'apostat eût peut-être éprouvé quelque joie!

Revenons à la Casa Blanca. Nous lisons au réfectoire la vie de sainte Thérèse, et nous nous prenons à sourire parfois, en voyant qu'elle eut bien souvent elle-même, au principe de ses fondations, des Casas Blancas, avec des inconvénients exactement semblables à ceux que nous rencontrons. Elle entendait la messe dans un escalier ; nous dans une cuisine. Elle logeait dans un grenier et n'avait pour clôture que quelques planches vermoulues ; nous sommes dans la même gêne, et nos chambres sont en-

combrées de lits. Elle manquait de meubles et d'ustensiles de cuisine ; notre cuisinier doit bien souvent s'industrier pour cuire la maigre soupe, et donner à chacun sa pitance.

Les Pères Jésuites nous ont envoyé un sac de haricots ; les Pères Carmes, des pommes de terre ; les Pères Bénédictins de Silos, un sac de garbanzos, ou pois chiches, le légume aristocratique du pays. Toutes les Communautés de la ville, sachant que nous n'avons pas de jardin, nous envoient à l'envi choux et salades, légumes et fruits. Nos ouvriers eux-mêmes s'apitoyent sur notre sort en nous voyant si pauvres, si mal logés, si gênés, et ils se font nos bienfaiteurs. Vraiment nous sommes bien dans un pays de chevaliers, et l'hospitalité que nous recevons nous touche profondément.

Un jour, un groupe de nos jeunes religieux passe sur le quai de l'Arlançon. Une pauvre femme du peuple, lavant son linge, quitte le bord de la rivière, et, sans dire un mot (le pauvre novice ne l'eût pas comprise), elle lui met en mains quelques sous, probablement le prix de sa journée.

Un autre jour, c'est la municipalité elle-même qui nous envoie dix-sept pains, saisis par elle dans une boulangerie, comme n'ayant pas le poids réglementaire.

La loi nous impose quelques formalités à remplir, et il faut du papier timbré : le gouver-

neur civil (préfet) en fait lui-même aimablement les frais, en nous offrant de bon cœur sa haute protection. Il vient, hélas ! de donner sa démission, et si les regrets de cette perte sont grands dans la ville, ils le sont bien plus chez nous, qui trouvions en lui quelque chose de si différent de nos préfets de France. N'a-t-il pas eu l'amabilité de nous envoyer un petit mot pour prendre congé de nous au moment de son départ?

De mille manières délicates, on cherche à nous assister.

C'est ainsi qu'un jour, se croyant seule à la chapelle, une personne s'avance doucement vers l'autel, et remplace par de beaux vases, des flacons informes ou même des boîtes de conserves dissimulées sous des cache-pots, où nous mettions les fleurs.

Elle se retire contente de son coup, croyant n'avoir pas été vue ; mais le Dieu du Tabernacle à qui elle a fait son cadeau l'a inscrit dans son cœur, et un religieux caché dans un coin a aperçu lui aussi la manœuvre, ce qui nous permet de diriger notre reconnaissance vers la donatrice anonyme.

Ces vases bizarres, au commencement, ont vu de singulières fleurs ; coquelicots, marguerites, boutons d'or, épilobes, menthe sauvage, bourrache même, et mille autres plantes des buissons, peu habituées à cet honneur, sont venues

rendre hommage au Dieu de l'Eucharistie dans notre humble chapelle, et c'était un spectacle peu banal que de voir retournant des champs, chargé d'immenses gerbes, notre bon Antoine, vieux serviteur digne des temps antiques, qui a voulu s'exiler avec nous pour faire nos commissions et orner des autels, ce qui fut toujours le grand bonheur de sa vie.

Depuis quelque temps, un autre bienfaiteur, un magistrat célèbre à Burgos par sa campagne contre le blasphème, a remplacé par des fleurs artificielles très belles les fleurs sauvages d'autrefois, en même temps qu'il nous faisait cadeau d'un grand tapis pour le sanctuaire.

Les ouvriers cependant travaillent toujours, et la Casa Blanca continue sa toilette intérieure pour se transformer en couvent. Au bout de peu de jours, nous avons eu une clôture au bas de l'escalier, avec, à droite, une chapelle bien petite et bien basse, mais proprette, blanche, pieuse, où quelques bonnes personnes aiment déjà à unir leurs prières aux nôtres.

Nous avons le Saint Sacrement, et Marie notre bonne Mère, à qui le maître-autel est consacré. Saint Antoine de Padoue s'empresse d'arriver à son tour, et nous sommes agréablement surpris, au moment où nous songeons à dresser un second autel, de le recevoir tout prêt de Sainte-Claire, avec une belle statue de bois du grand thaumaturge, que nos chères sœurs nous en-

voient pour qu'il soit, disent-elles, notre quêteur et notre aide à Burgos.

Voyez encore ce magnifique cadre de la Sainte Face, qui vient de France, et, vos dévotions terminées, revenez à la porterie et demandez au bon Frère la permission de faire un tour dans la clôture. Ce sera presque aussi court qu'un voyage autour d'une chambre.

Voici d'abord, du côté opposé à la chapelle et au chœur des religieux, le réfectoire et la cuisine. De la rue, en face, on aperçoit par la fenêtre, sur une étagère, quelques marmites et casseroles qui font dire aux passants : « *Pobres Frayles !* Pauvres religieux ! »

Montons au premier étage. La grande salle, qui fut d'abord cuisine, puis chapelle, est devenue une succession de cellules. Cellules aussi et dortoirs communs toutes les autres pièces du même palier, sauf la chambre ronde, ancien réfectoire, devenue notre salle de travail et notre chauffoir.

De la fenêtre vous dominerez la petite cour qui est, pour le moment, notre seul lieu de récréation, et vous admirerez, en face, le parti que nous avons su tirer d'un misérable hangar au toit défoncé, qui s'est transformé en cloître bien ensoleillé, sur lequel débouchent des officines et des cellules.

Au second étage, les corridors sont fermés : c'est le noviciat. Chacune des chambres est un

dortoir de trois ou quatre lits, et c'est miracle que le Père Maître ait réussi encore, dans une espèce de vestibule, à ménager un oratoire et même une petite salle de conférences.

Le mobilier est tout entier fabriqué par les moines.

Que d'autres travaux nous avons dû faire nous-mêmes! Les habitants de Burgos ont pu voir tout cet été un de nos bons vieux Frères, presque septuagénaire, charrier du matin au soir les décombres de la maison, pour faire devant notre porte une longue et commode allée. D'autres Frères, au canal voisin, font sans respect humain la lessive hebdomadaire de la communauté, preuve que le linge des moines peut sans inconvénient se laver en public.

Nous ne vous offrons pas de grimper jusqu'au grenier: vous constateriez que pour ne pas déloger les moineaux et laisser s'écrouler le toit sur nos têtes, nous avons dû enlever toutes les tuiles et remplacer une grande partie des poutres. Il a fallu encore, pour éviter l'humidité du canal, qui coule au niveau du sol de la maison, enduire le mur d'une quantité de chaux hydraulique, et placer le parquet sur des poutres de chêne. Dépenses, hélas! considérables, qui sont toutes demeurées à notre charge, et que nous ne pouvions pas ne pas faire.

Nous sommes encore sans jardin, et c'est là pour nous une privation très grande. L'enclos

de la Casa Blanca était déjà loué, et il faut attendre la fin du bail pour entrer nous-mêmes en possession de ce terrain.

Le jardinier qui y faisait ses choux gras (c'est le cas de le dire), nous a dès le premier jour considérés comme l'ennemi qui vient le déloger. Il aurait pourtant consenti à une transaction, en nous cédant dès le mois de juin l'usage du jardin, qu'il loue 300 fr., moyennant 3000 fr.! N'ayant pas réussi dans sa tentative, il n'a perdu aucune occasion de nous causer des ennuis. Ce fut notre grande croix à Burgos.

D'abord, il se clôtura et se barricada fortement, nous accusant d'aller lui voler des salades. Il refusa obstinément de laisser creuser un canal, qui aurait donné aux eaux sales une issue à l'égout. Quand les ouvriers eurent à ouvrir une fenêtre donnant sur le jardin, il imagina de pleurer et de feindre une grande indignation, parce que, disait-il, dans la partie de la muraille que nous venions d'enlever, il avait caché dix mille francs, qu'il ne retrouvait plus. Nous nous contentâmes de lui dire combien il avait été imprudent de cacher de l'argent dans une muraille qui ne lui appartient pas, l'assurant bien que si nous avions trouvé quelque chose, c'est au propriétaire que nous l'aurions rapporté et non pas à lui. Il se calma sur ces paroles et ne réclama plus rien.

Un autre jour, son fils, à propos d'une pierre lancée au chien de garde, se prend de dispute

avec un de nos ouvriers, et cette dispute allait se dénouer dans un drame sanglant, si un autre ouvrier accouru à la hâte n'avait séparé les deux champions, arrachant des mains du jeune jardinier le couteau qu'il tenait déjà ouvert pour frapper.

Nous passons sous silence les amabilités dont nous gratifie ce cher voisin, qui répète, comme refrain, qu'on a bien fait de nous chasser de France. Mais de quoi se plaint-il alors, si notre exil lui vaut la perte de son jardin?

C'est un roman tragi-comique que nous pourrions écrire à ce sujet, et il n'est pas encore fini, car le bonhomme plante toujours, pour nous obliger, sans doute, à lui payer ses plantations, quand nous entrerons en jouissance du jardin.

Sainte Thérèse eut beaucoup à lutter contre les démons de Burgos ; il faut bien que nous nous apercevions nous-mêmes que nous ne les avons pas tous laissés en France.

Privés de jardin, nous en sommes réduits à humer l'air par les fenêtres. Il est vrai qu'elles sont grandes, et nous font jouir d'un spectacle vraiment beau, féerique.

Sur le bord de l'Arlançon, une petite rivière presque à sec, toute fleurie au printemps de renoncules blanches, enfermée entre une digue monumentale, qui court tout auprès de la Casa Blanca, et une rive de verdure, la grande route

de Valladolid aligne ses interminables files de peupliers et d'ormeaux ; par-dessus ce vert rideau, qui nous cache en partie la ville riante et gracieuse, les tours de la cathédrale, dentelles aériennes. qui semblent dressées par des mains surhumaines, tout entourées de délicats clochetons, fleurs de pierre qui couronnent le majestueux édifice ; tout cela, à deux pas de nous, et autour de la Casa Blanca, la solitude et le silence, comme en pleine campagne.

De l'autre côté de l'Arlançon cependant, il y a la promenade, ou jardin public de *la Isla*, où nous voyons parfois tourner les chevaux de bois et passer les chars enguirlandés des batailles de fleurs.

Nous aussi, nous sommes dans une sorte d'île, car tandis que l'Arlançon coule à gauche, séparé de nous par la route, nous avons à droite un petit canal, qui baigne, un peu trop hélas ! les murailles mêmes de notre maison.

Sur le bord opposé du canal, une agréable promenade, plantée d'ormeaux, un grand champ, et la gare toute solitaire, dans son nouveau vêtement de pierres blanches, au pied d'une colline chauve. Sur la grande route de Valladolid, nous pouvons admirer, spectacle toujours nouveau, non pas la vulgaire pédale ou l'aristocratique teuf-teuf, qui encombrent aujourd'hui toutes nos routes françaises, mais les énormes diligences du temps passé habi-

tuellement chargées de voyageurs jusqu'aux bords de l'impériale ; des bataillons de soldats, artilleurs, lanciers ou fantassins, passant au pas de promenade, dans un nuage de poussière, au son perçant d'un clairon qui répète, longue et traînante, une unique note semblant sonner l'alarme ; d'élégants cavaliers, défilant au galop sur des chevaux andalous de la plus belle allure ; ou encore de gros chariots traînés dans la poussière par les fiers mulets de Castille, tout ornés de grelots et de pompons multicolores ; et, le vendredi surtout, jour de marché, les paysans philosophes, pittoresquement assis sans selle sur l'arrière-train de leur âne, et procédant en cavalcades avec une imposante dignité.

D'une autre façade de la maison, nous apercevons, émergeant, du lac de verdure qui entoure de tout côté la ville, le clocher du fameux monastère de las Huelgas ; et, au-dessus, volant vers l'Arlançon, à la recherche d'une grenouille ou de quelque reptile, la légendaire cigogne, qui fait ici d'immenses nids presque sur tous les clochers de la campagne. Les habitants respectent et le nid et l'oiseau, qui leur est fort utile puisqu'il fait le singulier office d'avaler des couleuvres, rôle que nos ministres réservent en France à certain grand personnage intangible. Aussi ce curieux animal (je parle de la cigogne) vit-il près de l'homme sans rien craindre de

lui. On réussit même quelquefois à l'apprivoiser complètement. Ce n'est pas le cas, avouons-le, pour nos chers étudiants de Cardeña, qui, peu familiarisés avec ce volatile, installé sur une tour de leur église, n'ont point su vivre avec lui en complète intelligence. Cependant un Père du couvent, favorisé des muses, l'ayant chantée en de beaux vers, il est à croire qu'au retour de sa migration annuelle, qui dure du mois d'août au mois de février, la cigogne au long bec ne gardera de rancune à personne.

Nous voilà donc dans l'exotique, le nouveau, l'inédit, ce qui donne à l'exil son côté pittoresque, mais en accentue aussi le caractère, pour nous rendre dépaysés.

Nous nous acclimatons peu à peu cependant, et la terre de Castille ne nous a pas encore fait sentir la rigueur de sa température, bien que nous soyons ici à 870 mètres d'altitude, San Pedro de Cardeña à peu près a 120 mètres de plus.

Le printemps fut long et pluvieux. Certaines nuées de moustiques voltigeant sur les bords de l'Arlançon nous faisaient craindre, pour l'été, de terribles piqûres : nous en avons été quittes pour la peur. Ces moustiques ne piquent pas, ils disparaissent pendant l'été et reviennent à l'automne, toujours inoffensifs. La chaude saison a été délicieuse, comme dans les pays de montagnes. Ciel pur, beau soleil, nuits fraîches

et calmes, et, à certains jours, un aquilon presque froid, qui, paraît-il, nous en réserve de dures pour l'hiver.

Mais quand viendra-t-il cet hiver ? Nous voilà déjà à la mi-novembre. et il n'a point paru. L'automne se prolonge toujours, les journées sont superbes, et, sans une petite nuée qui couvre le sol le matin et rafraîchit un peu l'atmosphère, nous croirions être toujours en été.

Les feuilles des peupliers, l'arbre classique de Burgos, commencent cependant à joncher le sol, et bientôt, devant la ville et ses monuments, nous aurons, au lieu du voile épais de la verdure, les petites branches de ces arbres, qui semblent autour du tronc géant les innombrables cordages attachés aux mâts d'un navire.

Nous aimons cette ville de Burgos, chantée par Ozanam, comme la cité des rois, des chevaliers et de Notre-Dame.

Les rois dorment leur dernier sommeil, tout près de nous, à las Huelgas, dans des sépulcres splendides, entourés des prières des pieuses filles de saint Bernard, héritières des grandes dames d'autrefois. Le Cid vit toujours, comme Fernand Gonzalez, Nuño Rasura, Laïn Calvo, dans les monuments publics, aussi bien que dans le souvenir du peuple.

Mais la gloire de Burgos qui est d'hier et d'aujourd'hui et ne connaît pas de déclin, ce

qui la rend célèbre dans le monde entier, c'est son incomparable église, dédiée à Notre-Dame. A quelque point de la ville que vous vous trouviez, vous la voyez toujours se dresser fièrement au-dessus de tous les toits, et les flèches de sa façade et les ciselures de son dôme et les sveltes clochetons de la chapelle du Connétable semblent écrire le nom de Marie dans le fond bleu du ciel. La façade du somptueux édifice s'orne de lettres gothiques gigantesques, sculptées dans la pierre, formant la balustrade des galeries supérieures, et la louange qu'exprime cette monumentale inscription n'est pas tant pour le temple lui-même que pour la Reine à qui il est dédié : « *Pulchra es et decora.* Vous êtes belle et précieuse, ô Marie ! Vous êtes la bien-aimée du Tout-Puissant ! »

Tout parle d'Elle à Burgos, et son image resplendit au sommet des portes de la ville, dans les précieux retables, au-dessus des tombeaux, aux coins des rues, aux façades des maisons. Nous sommes donc vraiment dans la ville de Marie ; la Casa Blanca, dédiée à la Mère des Douleurs, est devenue, elle aussi, maison de Marie.

A l'ombre de ses ailes, l'exil sera moins dur et l'espérance plus vive : Notre-Dame de Burgos nous rendra à Notre-Dame de France.

CHAPITRE V

JOIES ET CONSOLATIONS

C'est une grande tristesse que l'exil et une source de tristesses. Un ciel qui n'est plus le nôtre, une langue que beaucoup d'entre nous ne comprennent pas encore, des visages nouveaux, qui, tout en exprimant la compassion, nous disent : « Vous êtes étrangers, » tout cela met au fond de l'âme une petite teinte noire. Et au souvenir de ce que nous avons laissé de l'autre côté des Pyrénées, de nos familles bien-aimées, de nos amis et de nos bienfaiteurs, il serait si facile de se laisser gagner par la nostalgie, et de dire dans un sanglot : « O ma doulce France ! »

Cause de tristesse aussi les nouvelles que nous recevons chaque jour de la chère patrie. Les sangliers ont envahi le beau parterre de saint Louis et le ravagent ; ils en arrachent les fleurs pour les trépigner, et, bientôt, ils l'auront transformé en un champ dévasté qu'envahissent les ronces. Après la liberté d'association, voici l'enseignement chrétien qu'on se prépare à supprimer, puis ce sera le tour du culte lui-même, les églises après les couvents,

les curés après les moines, enfin les fidèles eux-mêmes, à moins qu'avant la fin de la journée Dieu ne vienne entraver par de terribles catastrophes la marche de la destruction satanique. Provoquée depuis si longtemps et avec tant d'audace, la Providence divine pourrait bien d'ici peu se montrer, et donner une réponse au défi que lui ont porté les sectaires. « Enveloppons l'Église catholique, ont-ils dit, dans un filet si habilement ourdi qu'elle n'en puisse échapper. Montrons à tous qu'elle n'est pas divine, puisque nous avons le pouvoir de la détruire. » Ils ne la détruiront pas ; mais ils pourraient bien tuer la France, et c'est là surtout ce qui cause nos anxiétés et nos alarmes.

Enfin pourrions-nous n'être pas tristes, pourrions-nous ne pas rougir quand on nous jette à la face les crimes commis dans notre patrie contre la religion, contre le droit, contre la liberté, et qu'on semble nous dire : « Vous venez d'un pays que nous croyions civilisé, et qui est si sauvage ! » Que répondre quand notre présence même sur le sol étranger semble confirmer ce jugement ?

Nous répondons cependant : « Non, la France n'est pas ce que vous dites. La France est victime d'un guet-apens. Une bande de brigands l'ont saisie au coin d'un bois, l'ont garrottée et faite prisonnière. Elle est persécutée comme nous. Elle agonise sous les coups de ses misé-

rables ravisseurs. Mais elle est noble toujours, elle est grande, elle est généreuse : elle l'a montré en défendant ses enfants, les religieux, les frères, les sœurs indignement traqués ; elle le montre encore en soutenant des multitudes d'œuvres, en envoyant sous tous les cieux des missionnaires et des martyrs. Elle est toujours catholique, toujours la Fille aînée de l'Église. Les prières, les sacrifices, les larmes des persécutés lui obtiendront miséricorde. » Et nous sommes, malgré tout, fiers de la France et heureux d'être Français.

Ainsi les jours de notre exil s'écoulent dans la tristesse et l'espérance.

Par conséquent, nous avons aussi quelques joies. Et pourquoi suspendrions-nous, comme les anciens Juifs, nos lyres muettes aux branches désolées des saules ? Nous ne sommes pas captifs, nous jouissons ici au contraire de la liberté, qu'on nous refuse en France ; surtout, nous ne sommes pas à Babylone, mais bien en pays catholique, entourés d'estime et de sympathie ; nous ne sommes pas enfin sans autels et sans temples, nous avons pu au contraire relever ici les asiles de prière que nous avons vu renverser en France. Nous pouvons donc chanter, même sur la terre étrangère, les cantiques de la patrie, et éprouver quelques joies.

N'est-ce point une première et bien grande joie que de trouver ici la liberté et la paix, de

pouvoir conserver notre habit religieux, vivre dans nos couvents et suivre nos observances, être religieux, en un mot, comme nous avons voulu l'être au jour de notre consécration au Seigneur, garder l'idéal qui avait séduit notre jeunesse et qui console notre âge mûr ? Oh ! oui, pour cela, nous étions prêts à tout sacrifier et à fuir au delà des monts et des océans, jusqu'aux extrémités du monde.

N'est-ce point encore un bonheur que celui de se voir, et de vivre en une intime union avec tant de religieux, jeunes et vieux, venus de tous les couvents de la Province, et rassemblés ici sous le souffle de la persécution, comme par un miracle de la divine Providence ? Mais c'est la fraternité religieuse, avec ses douceurs, la seule véritable fraternité, qui fait ressembler au paradis nos communautés monastiques ! Mais c'est le bonheur chanté par le Psalmiste : « *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Oh ! qu'il est bon et doux pour des frères de vivre dans l'union ! » Comme cette vie intime manque à nos frères de France demeurés dans la lutte ! Et quels sacrifices ils doivent faire au devoir et à l'obéissance ! Heureusement que l'union matérielle n'est point nécessaire, et qu'à son défaut il règne, malgré les Pyrénées, malgré l'Atlantique, la Méditerranée et les déserts, une union intime des cœurs entre les tronçons de la Province dispersés aujourd'hui en

France, en Espagne, au Canada, aux Galla.

La sainte joie séraphique a donc droit de cité dans nos communautés d'Espagne, comme dans toutes les maisons de saint François, et ceux qui assisteraient à nos récréations dans les longs corridors, sous les frais ombrages de Cardeña, ou dans la cour minuscule de la pauvre Casa Blanca en seraient vite convaincus. Mais les inconvénients mêmes de notre situation deviennent sujets de joie et matière à bons mots; et aux études surtout, et au noviciat même, ont abondé des poètes à bonne humeur et d'habiles chansonniers pour égayer leurs frères en célébrant les vacances sous un soleil d'Afrique, les courants d'air de la Casa Blanca, et même les incidents comiques — car il y en eut — de nos expulsions de France

Mais c'est surtout aux jours de fêtes, quand novices et étudiants se trouvent réunis sous le même toit, que la joie déborde. Et les occasions de ces visites sont fréquentes : on les désire, et on les fait naître.

C'est pour la fête d'un Père, pour une cérémonie de vêture et de profession, pour une ordination. Qui sera désigné pour descendre à Burgos? La Casa Blanca est pourtant si petite! Qu'importe? elle se dilatera, et le parc voisin de l'Hôpital du Roi, habituellement désert, nous prêtera ses pelouses, ses ombrages, ses belles allées bordées de bancs de pierre. On s'entassera

dans le petit réfectoire, puis, à l'humble chapelle, les voix nombreuses exécuteront de beaux cantiques, et la joie de se voir compensera tout.

C'est ainsi que la Casa Blanca a pu successivement recevoir les Étudiants des divers cours, les Pères, les chers Frères convers, et surtout les petits Séraphiques, benjamins de la famille, qui ont séjourné à Burgos, choyés de toutes les Communautés religieuses, pendant huit jours de leurs vacances.

Un autre jour, c'est San Pedro qui se met en fête et appelle toute la colonie de la Casa Blanca. Là, par exemple, l'espace ne manque pas, et c'est plaisir de voir l'animation de ces récréations en plein air et de ces promenades sur les coteaux voisins, les Séraphiques jouant au ballon dans leur cour, les Étudiants devisant gaiement par groupes, tandis que les Pères graves se promènent sous les cloîtres, et que le Père Gardien de la Casa Blanca, suivi de quelques fervents de la botanique, s'en va cueillir sous le soleil la *digitalis obscura* ou je ne sais quels *ophrys*.

On peut causer tout à l'aise et même élever la voix ; car, de tout côté, le désert nous entoure, et nous ne risquons d'être entendus que des pigeons de Don Casiano et des lapins de ses garennes.

Puis, ce sont les fraternelles agapes dans ce grand réfectoire, que nous ne réussissons

jamais à remplir, même quand les petits élèves du Juniorat des Frères Maristes, qui sont au nombre de plus de trente, viennent aimablement se joindre à nous avec leurs maîtres.

Je ne parle pas de la pompe des cérémonies, ni de la beauté du chant, sous les belles voûtes de l'ancienne abbatiale : une plume juvénile, remplie de poésie, nous dira ces splendeurs et les joies pieuses de l'âme aux jours de ces solennités.

Disons cependant que les jours de fête ne sont pas seulement ceux qu'indique le calendrier; il y a fête pour nous, à Cardeña comme à la Casa Blanca, chaque fois que la Providence nous amène une aimable visite.

Trois fois déjà, Monseigneur l'Archevêque est venu nous surprendre, nous encourager et nous bénir. Avec quelle joie nous avons chanté le *Benedictus !* Le vieil orgue lui-même, pourtant bien démonté, partageant l'enthousiasme de notre reconnaissance, retrouvait toute sa jeune voix pour chanter avec nous un Père et un bienfaiteur aussi délicat que généreux. Une de ces visites, pour laquelle Son Excellence était escortée d'un prêtre de ses amis, ange visible de charité, a laissé dans notre cœur un spécial souvenir et un sentiment d'impérissable gratitude.

Sans compter nos hôtes habituels, Don Louis de San Pedro, Don Eustasio de Lafuente, Don Agapito, son beau-frère, les chanoines de nos

amis, Don Jesus Corton, Don Miguel del Castillo, Don Philippe Pereda, Don Bartolomé Cuevas bénéficier, Don Félix, l'obligeant sacristain de la cathédrale, et tous les curés des environs, nous avons reçu Doña Petronila Casada, l'âme des œuvres de Burgos; M. le comte de Liniers, ancien gouverneur de Madrid, qui, par son origine française, se rattache à plusieurs familles vendéennes que nous connaissons bien; les deux gouverneurs civils qui se sont succédé à Burgos; des officiers de toutes armes et de tous grades, parmi lesquels le gouverneur de la place de Burgos, le général, avec tout son état-major, etc...

Faut-il compter aussi le doyen du Chapitre métropolitain de Burgos, avec les Dames Noires, les Pères Carmes, les Pères Jésuites, et les curés de quelques paroisses pourtant éloignées de Cardeña, qui ont tenu, dès notre arrivée, à nous faire une visite de sympathie.

N'oublions pas de mentionner quelques-unes de ces visites particulièrement agréables: celle des Frères Maristes français, avec leurs junioristes, dont quelques-uns venus de Castelnaudary, sont des expulsés comme nous; celle de quelques Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus; avec plusieurs élèves de leur collège de Miranda, celle de nombreux Pères Bénédictins nous rendant, très brièvement hélas! la visite que nous leur avions faite à Silos; celle des novices

Chartreux de Miraflores, avec leur Père Maître, venant en précurseurs, et annonçant, sans le savoir, à peu de jours d'intervalle, la venue de leur nouveau prieur, Don Salvi, l'ancien prieur de Vauclaire et de Cardeña, qui fut l'instrument de la Providence pour notre établissement ici. Avec quel bonheur le digne prélat a dirigé ses pas vers son ancienne maison devenue la nôtre, et de quelles délicates attentions il n'a cessé de nous combler !

Le Père Suau nous fit une belle surprise le soir où il s'avisa de venir, près des lieux où avaient reposé les cendres de Rodrigo Diaz, chercher la belle inspiration qui lui a fait produire l'élégant article qu'ont publié les *Études*, dans leur numéro du 5 juillet. En fait de surprise, pour le bon Père, c'en fut une, et pas moindre, de nous trouver là : des Capucins et un Jésuite de la Province de Toulouse, vous devinez si la connaissance fut bientôt faite... ou renouvelée. Plusieurs avaient connu le bon Père à Toulouse, l'un d'entre nous avait été son élève ; un grand nombre avaient lu ses quelques ouvrages, qui lui ont déjà valu le renom de fin lettré.

Nous eûmes plaisir à lui montrer tout ce que San Pedro pouvait avoir d'intéressant pour lui : les souvenirs des martyrs et ceux que le Cid avait laissés.

Je ne puis mieux exprimer l'impression du

R. P. Suau qu'en me servant des quelques lignes qu'il a bien voulu nous consacrer à la fin de son article :

J'avais beaucoup désiré voir Saint-Pierre-de-Cardeña, l'asile aimé du Cid.. Le Cid est accueillant aux proscrits. Dans son couvent spolié comme tant d'autres par Mendizabal, il offrit asile, en 1883. à des Trappistes français. Tout récemment, pendant quelques mois, il reçut des Chartreux exilés. Les Chartreux s'étant retirés, le Cid ouvrit les portes de Cardeña aux Capucins de France, si glorieusement chassés de Carcassonne, de Millau. de Narbonne et de Bayonne. Quatre-vingt-douze proscrits (prêtres, scolastiques ou novices) habitent aujourd'hui l'abbaye.

Quelques bancs, disposés en carré, forment, dans l'église, leur chœur conventuel ; une table, surmontée d'un méchant pupitre, leur tient lieu de lutrin. Ils ne sont point découragés ; ils ne savent pas maudire. Ils vont apprendre la langue sonore de leurs hôtes ; et, aux villageois leurs voisins, ils feront le bien dont la France ne veut plus. Leur pauvreté est dans son cadre. au milieu de ces grands murs dépouillés.

Ils rentraient à Cardeña, une vingtaine, quand je m'en éloignais. Deux d'entre eux arrivaient de Burgos et de France. Le doux son de la langue natale arrêta leur marche. La barbe des uns était grise, celle des autres était jeune ; une douce figure d'adolescent blond souriait. Ils se groupèrent. J'entendis avec émotion l'expression de leurs calmes regrets et de leur courage. Quand nous fûmes séparés, je me retournai encore et saluai ces exilés. Ils me crièrent et je leur répondis : VIVE LA FRANCE !

Nous ne comptons pas parmi nos visiteurs notre excellent ami Don Casiano Lopez de Hé-

rédia, parce qu'il est comme de la maison.

Avec son frère Don Miguel, il formait tout le voisinage de San Pedro, et était le propriétaire de l'enclos et du jardin du monastère. Avec quelle charité ils nous accueillirent tous les deux sur leurs terres! Avec quel dévouement ils s'industrièrent pour nous rendre moins pénibles les premiers jours de notre exil ! Hélas ! nous ne devions connaître Don Miguel que pour le regretter davantage. Il a été la première victime de la mort dans notre communauté, pourrions-nous dire. Assisté par nos Pères, il se fit recevoir au Tiers-Ordre à son lit de mort, et c'est revêtu de la bure franciscaine qu'il dort son dernier sommeil, au petit champ des morts du monastère.

Don Casiano le remplace auprès de nous, ainsi que son aimable neveu, Don Joseph de la Puente, tous les deux mettant à nous servir, à nous renseigner et à nous guider dans nos démarches, une complaisance inlassable.

Dans sa petitesse et son humilité, la Casa Blanca a aussi ses fêtes.

La première fut celle de la venue de Notre-Seigneur dans la maison, au matin de la Fête-Dieu. Nous sentîmes dès ce jour que nous ne serions plus seuls sur la terre étrangère, et que nous pourrions, sous le toit du bon Maître, porter allègrement le poids de notre exil.

Le premier travail de nos ouvriers fut de lui

aménager une chapelle convenable, et la pensée nous vint de la dédier à la très sainte Vierge, puisque c'est par Elle que Jésus nous est toujours donné.

Mais quel mystère ou quel titre choisir? Nous aurions bien désiré la « Divine Bergère »; mais Oyarzun nous avait devancés. Nous avions remarqué ici, sur tous les monuments du moyen âge, au fronton des églises, au sommet des retables, aux pierres des tombeaux l'image de Marie, Mère des Douleurs, tenant son divin Fils, victime du péché, étendu mort sur ses genoux. Nous en conclûmes que Burgos, ville de Notre-Dame, avait été surtout ville de la Mère très affligée, et nous conçûmes le projet de donner ce titre à notre humble oratoire. Jésus déchiré et sanglant, Marie toute en larmes, n'était-ce pas le spectacle qu'il fallait sous nos yeux pour consoler les douleurs de notre exil et nous exciter à prier pour la France, notre chère patrie, où se renouvelle, hélas! la cruelle Passion? Ce fut donc une autre fête, tout intime et toute pieuse, mais pleine de saintes joies, que nous célébrâmes pour la bénédiction et l'érection d'une belle statue de la *Dolorosa*, qu'un artiste de Barcelone a sculptée en bois pour surmonter notre autel.

Au 2 août, nous inaugurions dans cet oratoire franciscain l'Indulgence de la Portioncule. Un Père et deux convers allaient prononcer leurs vœux : c'était les premières fleurs séraphiques

écloses dans l'exil. Un dignitaire du diocèse d'Aire, M. le chanoine Dasquet, ancien professeur et ami du nouveau prêtre profès, était venu lui apporter le témoignage de sa sympathie et faire entendre à la cérémonie son ardente parole. Laissons-le raconter lui-même, dans la *Semaine religieuse* qu'il dirige, les impressions de ce jour.

A Burgos, le dimanche 2 août, fête de la Portioncule, dans une salle très humble et très basse, qui naguère était une écurie, et qui aujourd'hui est une pauvre chapelle de Capucins, se déroulait une scène d'apparence bien simple et bien modeste, mais, au fond, très belle et très consolante, et, de plus, riche de radieuses espérances.

C'était la Profession de trois jeunes Capucins français, chassés de leur patrie, et accueillis par l'Espagne hospitalière.

Voyez d'ici le tableau :

La *Casa Blanca* est une maison carrée, à l'ouest de Burgos ; c'est la fin de la ville et le commencement de la campagne. Cette maison n'était pas habitée, elle servait de remise et d'écurie. Bref, c'était pauvre et délaissé comme la grotte de Bethléem.

La première messe a été célébrée sur un autel formé de caisses empilées. Puis une alcôve a servi de sanctuaire ; enfin, grâce à l'intrépidité d'un ouvrier vaillant, l'écurie très sale et une pièce voisine sont devenues une chapelle. Le jour où la première messe y a été célébrée, l'ouvrier était si fier de sa cathédrale que, l'âme rayonnante, il y a assisté avec sa femme et tous ses enfants.

Voilà ce qui a été fait en deux mois.

Deux mois d'exil, deux mois d'épreuves bien dou-

loureuses ! Il faut y avoir passé pour comprendre combien est vraie la parole devenue classique :

Oh ! n'exilons personne !
Oh ! l'exil est cruel !

Mais l'épreuve a eu aussi ses consolations.

Quand les pauvres exilés arrivèrent de Carcassonne, un mouvement général de compassion les accueillit à Burgos. Les communautés religieuses furent les premières à leur envoyer les objets de première nécessité.

Surtout Mgr l'archevêque accorda, avec sa haute bienveillance, une aumône abondante. Une fois de plus s'est réalisée la parole de saint François : « Tant que vous serez vraiment pauvres et dénués de tout, le monde ne vous laissera pas manquer de pain. »

Mais la France, toujours bonne et généreuse, n'oublie pas ses enfants. Et combien c'est nécessaire ! Voilà deux mois que les ouvriers travaillent à aménager la vieille maison ; et, à la fin de la semaine, quand arrive l'heure de la solde, il est bien élevé le prix des journées faites et des travaux exécutés.

Bref, le plus nécessaire est accompli, selon le mot de sainte Thérèse ; une chapelle abrite et garde l'Hôte principal, Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

Et le dimanche 2 août, trois Religieux ont fait les vœux, et un novice a pris l'habit.

Le T. R. P. Provincial de Toulouse présidait la cérémonie. C'est lui qui a reçu les engagements des trois profès.

Le jour de la Portioncule est la fête principale des enfants de saint François, la fête de leur première église, Notre-Dame des Anges, le berceau de l'Ordre, et soit l'indulgence de la fête, soit la cérémonie de la Profession, avait attiré bien du monde. La petite Portioncule de Burgos était pleine d'Espagnols.

Le R. P. Ernest, dans une allocution en langue espagnole, langue qu'il parle bien couramment, expliqua à l'auditoire le sens de la fête et présenta le Français qui allait parler après lui.

Si vous aviez vu agenouillés près de l'autel, devant le R. P. Provincial, ces trois Profès et ce novice qui demandaient le saint habit, entourés de leurs frères venus de Cardeña, oh ! sûrement vous n'auriez pas reconnu dans ces figures séraphiques des malfaiteurs dangereux qu'une nation doit jeter hors de ses frontières.

Ces Religieux qui, par les trois vœux, se dépouillent des trois chaînes qui nous captivent, ces enfants de saint François, qui, par le vœu d'une pauvreté toute spéciale, ne touchent plus à la terre que par la plante de leurs pieds, non certes, ils n'avaient pas l'air de citoyens qui sont un péril pour leur patrie.

Ah ! la patrie, surtout quand cette patrie s'appelle la France ! Elle était, après Dieu, ce jour-là, l'objet de leurs pensées, de leurs prières, de leur affection.

Non, ils ne ressemblaient en rien au vieux Romain exilé, qui, en partant, s'écriait : Ingrate patrie, tu ne posséderas pas mes os !

Ils ne se prévalaient pas davantage de la parole de leur Maître, pour s'armer de leurs sandales et secouer contre leur patrie la poussière de leurs pieds.

Pas même la parole de Ruth à Noémi ne venait à leurs lèvres. La jeune Moabite, pour ne pas se séparer de sa belle-mère, lui disait : Votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu mon Dieu. La terre qui vous recevra après votre mort, sera aussi le lieu de ma sépulture.

Assurément, l'Espagne leur a été accueillante et hospitalière, et grande sera la reconnaissance de

nos religieux. Mais rien ne leur fera oublier le sol de la mère patrie, le ciel de la France.

Comme Roland à Roncevaux, le cri de leur âme sera toujours : *Doulce France !* pour toi, je veux combattre, prier et souffrir ; pour toi je veux vivre et mourir !

Même l'auditoire espagnol, sans rien comprendre, partageait les sentiments des religieux français ; tous se sentaient les enfants d'une même mère, l'Église catholique, et tous n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.

La France, du reste, avait tenu à être représentée ce jour à la *Casa Blanca.*

Une caisse était arrivée, portant la belle gravure de saint François bénissant la ville d'Assise ; et le R. P. Ernest avait ajouté : Cette bénédiction, je demande à saint François de la diriger vers la France, afin qu'elle nous rouvre les portes de la patrie.

A midi, la table de nos chers Franciscains réunit quelques invités, leurs protecteurs.

Le soir, la nouvelle Portioncule d'Espagne eut une cérémonie charmante, ce fut le bouquet de la journée.

Les complies furent chantées d'une manière solennelle par tous les religieux ; toute la famille franciscaine était hors de la chapelle, derrière l'autel, dans une salle contiguë qui sert de sacristie. La chapelle entière était remplie jusqu'auprès de l'autel par une assemblée absolument espagnole. Hommes, femmes, enfants, confondus dans un pêle-mêle charmant, laissaient à peine une place au prêtre qui exposait le Saint Sacrement.

La *Schola* de l'École séraphique de Cardeña, qui était venue dès le matin, exécuta avec beaucoup de goût et de piété les meilleurs morceaux de son répertoire.

Les chants se succédaient avec variété ; les voix par moments en paraissaient fatiguées ; mais la piété espagnole ne se lassait pas ; la Bénédiction du Saint-Sacrement ayant été donnée, la chapelle continua à être visitée jusqu'au soir.

Cette journée consolante a prouvé à nos chers exilés que le ciel les bénit, et que saint François va rendre saintes et fécondes les tribulations de leur exil. *Fiat ! fiat !*

La veille de l'Assomption, le T. R. P. Provincial, que nous eûmes la joie de garder plusieurs semaines, érigea le Chemin de la Croix dans la petite chapelle.

Puis vint la fête de notre Père saint François.

Dieu nous ménageait pour ce jour-là une heureuse surprise. L'Abbé de Silos, revenant de France, devait séjourner quelques jours à Burgos. Nous le retînmes pour nos offices, ce qui nous valut l'honneur d'avoir des cérémonies presque pontificales, et, le soir, une charmante allocution du Prélat bénédictin, pour exalter notre séraphique Père et nous encourager à marcher sur ses traces.

Une autre de nos consolations consiste dans le ministère que nous faisons ici. Quand les chaires de France nous sont interdites, quand le bien dans notre patrie devient si difficile à faire, il est heureux que nous puissions continuer à l'étranger à instruire et convertir les âmes. La Providence, il y a vingt-trois ans, permettait, lors de l'exécution des décrets, un premier exil

sur la terre d'Espagne, afin de nous former d'avance au maniement de la langue castillane et à la prédication en ce pays.

Nous avons par là du premier coup gagné les sympathies du public, qui a cessé de nous considérer comme des étrangers. L'habit capucin était à peine connu à Burgos. Seul, un de nos Pères espagnols y avait prêché, il y a de nombreuses années. Nous avons bénéficié aussitôt du bon souvenir qu'il y avait laissé, et à peu près toutes les communautés de la ville ont voulu voir dans leur chaire notre austère bure et le grand crucifix qui couvre notre poitrine.

C'est saint Antoine de Padoue qui, le premier, nous a choisis pour prédicateurs de son triduum. Voici de quelle délicate manière se fit l'invitation.

Le Père François-Joseph, procureur du couvent de San Pedro, se trouvait en visite au palais archiépiscopal, quand l'archevêque, faisant appeler son secrétaire : « N'êtes-vous pas chargé, lui demanda-t-il, de quelque œuvre dans la ville en l'honneur de saint Antoine ?

— Mais oui, Excellence, de l'Œuvre du Pain des Pauvres, à Santa Agueda.

— Et vous faites prêcher tous les ans ?

— Un triduum préparatoire à la fête.

— Eh bien ! je vous présente votre prédicateur de cette année. »

Le Père se confondit en remerciements et dut

s'exécuter. L'auditoire fut très nombreux les trois soirs, et les ecclésiastiques venus pour l'entendre demeurèrent étonnés de voir un Français s'exprimer si aisément et si purement en leur langue. C'est d'ailleurs le compliment que l'on fait jusqu'ici le plus volontiers à tous nos prédicateurs. Peut-être pour certains y met-on quelque complaisance.

Les Religieuses de la Visitation, les Dames de las Huelgas, les Bernardines, les Augustines, les Conceptionnistes, les Clarisses, les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul nous ont fait célébrer tour à tour les louanges de leurs saints fondateurs, et nous ont rappelés encore pour d'autres cérémonies. A certaines époques, nous avons prêché presque chaque jour, et, au mois d'octobre, nous n'avons pas dû refuser moins de huit sermons.

Oui, nous sommes vraiment consolés et par les attentions dont nous sommes l'objet de la part du clergé et des communautés, et par la sympathie et la bienveillance des auditeurs qui accourent à nos sermons en ville.

Mais la campagne, elle aussi, recourt aux Capucins, et il y a peu de fêtes locales dans les environs de Burgos auxquelles nous ne soyons conviés. Car les fêtes locales ici sont encore plus religieuses que civiles ; les cérémonies de l'Église y tiennent la place principale, et, en particulier, le sermon, commandé par le maire et l'*ayunta-*

miento (conseil municipal), est indispensable.

Conduisons le lecteur à une de ces curieuses fêtes.

Nous n'avons pas aujourd'hui, comme dans la plupart des cas, de longue course à faire à pied, ou une séance interminable d'horrible patache sous un soleil de plomb et dans une atmosphère de poussière. Le train vient de nous déposer dans une petite gare tout ombragée de grands peupliers, l'arbre à la mode sous ce climat. Avec nous descendent de nombreux invités qui vont s'installer pour deux jours dans des familles amies, et qui feront en notre compagnie le reste de leur petit voyage. Nous sommes déjà connus, et nous entendons une femme s'écrier à notre vue : « *Deo gratias !* Nous allons avoir pour prédicateur un Père de la Casa Blanca. » C'est le nom sous lequel on nous désigne déjà dans toute la contrée.

Il n'y a qu'une heure de marche à travers une petite colline gazonnée, boisée au sommet, que l'on redescend bientôt pour suivre dans la plaine un chemin poussiéreux. Le soleil va s'éteindre et l'on jouit de ses derniers rayons dans une délicieuse température d'automne.

L'accueil au presbytère est charmant et cordial, comme chez nos meilleurs amis de France. Une jolie chambre très proprette nous est destinée. Nous nous y reposons volontiers en attendant l'heure du souper, toujours tardive en

Espagne. Le chant des vêpres, à l'entrée de la nuit, a inauguré la fête.

De grand matin, nous sommes réveillés au son du tambour et de la *dulzaina*, sorte de flûte très douce, un peu criarde, donnant à peu près les sons du biniou des Bretons. Ce sont les aubades qui commencent.

En vrais Castillans, qui se piquent d'être toujours chevaliers, les jeunes gens qui donnent ces concerts commencent toujours par les dames. Il y a un petit air devant les maisons pour chacune d'elles, et, quand il est terminé, un vivat ainsi exprimé, avec le nom de la personne : « *A la salud de X...! Que viva y que viva! — Viva !* (1) » répète en chœur toute la troupe, en prolongeant l'acclamation.

On fait ainsi le tour du village. Une ou deux heures après, on recommence pour les messieurs, en venant d'abord au presbytère acclamer successivement dans la même forme le curé, le prédicateur, les parents et les autres personnages présents dans la maison : *Que viva y que viva !*

Le lendemain matin, se renouvelleront encore ces aubades, car la fête dure deux jours, et nous remarquerons fort bien que l'enthousiasme ira grandissant, bien que les voix parais-

(1) « Pour la santé de X... Qu'elle vive et qu'elle vive ! — Vivat ! »

sent plus fatiguées. Quoi d'étonnant après une journée et une nuit de danses et de réjouissances !

Vers le milieu de la matinée, les cloches sonnent à toute volée, et dans les petites rues se presse la population endimanchée. Dans l'atmosphère baignée de soleil flottent de nombreux flocons d'un fin duvet, tandis que les relents de l'huile frite se répandent partout : signe non équivoque que les cuisines sont en révolution pacifique, meurtrières pourtant pour de nombreux volatiles, spécialement pour les cailles et les perdrix, qu'on trouve à chaque pas sur cette terre giboyeuse.

Devant la place de l'église, qui était encore, ces jours derniers, une aire à battre le blé, sont déjà réunis les habitants du village, les jeunes gens et les joueurs de *dulzaina*. Nous nous avançons avec le clergé, quand, à notre grande surprise, quatre jeunes gens, fièrement campés dans leurs habits neufs et leur chemise blanche, s'avancent vers nous, et, après nous avoir salués avec une grâce qui n'a rien de villageois, se mettent, au son de la musique, à exécuter devant nous une danse très simple, nous précédant ainsi jusqu'au porche de l'église, et se retirant au dehors, après nous avoir adressé encore une profonde salutation.

Les prêtres, le maire, les conseillers municipaux sont introduits au temple de cette solen-

nelle manière ; et quand tout le monde est rentré, la procession commence.

Les saints protecteurs sont portés sur un brancard, précédé du grand étendard paroissial de damas rouge, et de la croix d'argent. Sur deux rangs marchent les conseillers municipaux, portant des torches à la main, et le clergé ferme la marche. C'est une marche, en effet, mais c'est plus que cela encore, car sur tout le parcours, les jeunes gens aux pieds déliés, accompagnés du tambour et des *dulzainas*, forment des quadrilles devant l'étendard, devant la croix, devant le brancard, et dansent sans désemparer. Ancien usage, très simple et très populaire, que les curés ne souhaitent pas de voir disparaître, bien qu'il soit un peu singulier, car on ne l'a supprimé dans certains villages que pour faire des concessions à un esprit moderne, prétendu de progrès, qui est loin de valoir l'esprit ancien de nos pères. Et l'on a remarqué de fait que la disparition des danses religieuses a coïncidé toujours avec l'introduction de jeux nouveaux très périlleux pour les mœurs.

De fait, nous avons été, au premier abord, quelque peu surpris de voir, au milieu d'une procession,des sauts et des entrechats ; mais la physionomie des jeunes gens qui les exécutaient était si sérieuse, et nous dirons même si religieuse, que nous en avons été immédia-

tement édifiés, et nous avons compris qu'au milieu d'une population simple et bien conservée, ardente d'ailleurs, impressionnable et amie des choses extérieures, des danses et des jeux profanes pussent devenir des actes du culte.

Les jeunes danseurs, malgré leur fatigue, se contentent d'essuyer leur front humide de sueur et escaladent, au retour, les degrés de la tribune, où ils vont d'une voix pleine et retentissante, avec un ensemble qui vaut mieux que tous les raffinements de l'art, exécuter le chant de la grand'messe.

A l'évangile, nous montons en chaire pour prononcer le panégyrique des saints Patrons Emétère et Célidonius, deux frères soldats, nés à Léon et martyrisés à Calahorra. Peu à peu, on le voit, nous aurons dans notre répertoire le panégyrique de tous les saints du calendrier. Le conseil municipal est là au premier rang, et l'usage veut qu'après avoir salué le clergé, on adresse aussi aux édiles la pompeuse épithète, d'ailleurs pleinement méritée, de *Dignisimo Ayuntamiento.*

La messe finie, conseil municipal et clergé, toujours précédés de la musique et des danseurs, se dirigent vers le presbytère, où le prédicateur reçoit les compliments, toujours traduits dans cette invariable formule, qui a du moins le mérite de ménager la modestie de l'orateur : « *Usted descanse !* Reposez-vous ! »

Nous nous reposons, en effet, tandis que le joyeux cortège ramène maintenant à la mairie les personnages officiels.

Bientôt commencent à la table du curé les fraternelles agapes, auxquelles sont conviés les confrères des environs. Il y règne de la courtoisie, de la bonhomie et une gaîté charmante. C'est la première fois que nous nous trouvons dans une nombreuse réunion de prêtres, et nous en sommes vraiment ravis et édifiés. Sauf que le sel des conversations est castillan au lieu d'être gaulois, simple nuance de son et diversité d'idiome, nous ne remarquons aucune différence entre ce repas de fête et le repas de nos adorations et de nos conférences de France, et nous nous convainquons une fois de plus que, soit à la campagne, soit à la ville, le clergé de ce diocèse est vraiment pour la dignité de la vie, pour l'instruction, pour la vertu et pour le zèle, à la hauteur du clergé de nos meilleurs diocèses.

Si, après cela, nous voyons ces messieurs fumer volontiers une cigarette ou un cigare, ce qui ici n'est pas un défaut, jouer après dîner une partie de cartes, et, à certains jours, aller tirer dans les broussailles sur une couple de perdrix, combien de nos excellents curés français oseront leur jeter la pierre ?

N'appelons pas défaut non plus l'habitude de faire une légère sieste ; elle est ici de tradition, c'est une indispensable rubrique.

Elle est courte d'ailleurs, car voici que les cloches, le tambour, les *dulzainas* nous appellent aux vêpres. A l'entrée, à la sortie, se renouvellent les cérémonies des danses, et quand les danseurs ont reconduit, comme le matin, les deux autorités du village, ils demandent humblement une permission que le curé ne peut guère refuser, celle de commencer les danses publiques et profanes. Elles seront d'ailleurs honnêtes et innocentes, et l'usage n'est-il pas vraiment salutaire qui veut que les jeux extérieurs ne commencent qu'avec cette permission, plus ou moins extorquée, et après que sont terminées toutes les cérémonies religieuses ? Et n'est-ce pas un chef-d'œuvre aussi d'obtenir que, même dans des fêtes profanes, toute la population assiste aux offices de l'église, et que les jeunes gens, plus exposés à les manquer, y soient attirés et retenus par le rôle même de danseurs qu'ils y doivent jouer ?

On a réussi au moins par là à réduire et à diminuer le mal que l'on ne peut empêcher. Le peuple espagnol, comme tous les peuples méridionaux, est né danseur. Il a la cadence dans le sang, et il ne peut, sans tressaillir et sursauter, entendre une joyeuse musique ou bien un son quelconque plus ou moins accéléré, comme celui des castagnettes ou du bruyant tambourin. Que de fois nous avons vu, dans la rue, quand passait une musique militaire, de petits enfants de trois

ans se groupant aussitôt, petits garçons d'un côté, petites filles de l'autre, et commençant à sauter et à tournoyer, imitant d'ailleurs des enfants plus âgés qui allaient un peu plus loin engager leur quadrille !

La soirée est libre, et nous en profitons pour gravir la colline voisine, et admirer le beau panorama qui se déroule à nos pieds : une gracieuse vallée, aux villages cachés dans la verdure, où coule un affluent de l'Arlançon, la rivière principale de cette contrée. On en suit le cours là-bas vers Valladolid jusqu'à une très grande distance.

Après la fête locale, il y a toujours, c'est la tradition, une seconde fête le lendemain, qu'on appelle la fête des âmes, pour laquelle il faut aussi un sermon approprié à la circonstance. N'allez pas croire que le souvenir des défunts attriste outre mesure cette seconde journée, qui s'ouvre, comme la précédente, par les joyeuses aubades. Les danseurs en cadence vous introduisent encore dans l'église où est célébré, vers le milieu de la matinée, un long service solennel, suivi d'une procession au cimetière et d'interminables absoutes. C'est que, suivant un usage du pays, la place de chaque famille est marquée à l'église par un petit chevalet noir représentant les défunts et portant leurs noms. On allume, aux messes et aux offices, des cierges sur ces chevalets et des paquets de cire jaune appelés

cerillas. Aux jours des services solennels, chacun se fait un devoir, en donnant une petite offrande au prêtre, de faire chanter un *répons* ou absoute devant ces représentations.

Le souvenir des morts n'empêchera pas les danses publiques, mais, comme la veille, elles ne commenceront qu'après les vêpres.

Nous sommes déjà sur le chemin de la gare. On nous prévient que le train que nous devons prendre a une heure de retard : il en est ainsi depuis plusieurs jours. Nous nous résignons à attendre, et, trois heures plus tard, le train n'a pas encore paru. Nous avons le temps de contempler, à une certaine distance, la montagne en pyramide dite de Muñó, célèbre par le château fortifié et la tour de ce nom, une des trois qui formaient l'écusson primitif de Castille (1). L'édifice a disparu, mais on voit encore à mi-côte, isolée des maisons et des villages, l'ancienne église aux proportions imposantes dédiée à Notre Dame.

Elle nous fait songer à nos pèlerinages et à nos sanctuaires de France, vers lesquels, tout en récitant le rosaire, s'envole notre cœur.

Le train est enfin arrivé, la nuit aussi, et la vapeur, sans se presser, nous emporte vers Bur-

(1) Les deux autres étaient celles de Pancorvo et de Lara.

gos et la Casa Blanca. Distance 20 kilomètres, durée du parcours trois quarts d'heure. Qu'aurait-ce été si le train ne se fût pas hâté pour regagner son retard ?

CHAPITRE VI

LES FÊTES A SAN PEDRO DE CARDEÑA

Nous avons déjà célébré plusieurs fêtes à San Pedro de Cardeña. Après les amertumes et les privations des premiers mois de notre exil, elles ont puissamment contribué à calmer les appréhensions inquiètes, à dissiper les pensées de trouble et de découragement ; elles ont été pour nos âmes le gage certain de la paix promise à ceux qui souffrent persécution pour la justice, et l'indice des grâces qui nous seront accordées au jour et à l'heure marqués dans les décrets du Seigneur. Aussi, leur souvenir nous restera toujours « semblable à une composition de parfums et doux comme un rayon de miel ».

Quelques lignes consacrées au récit des plus solennelles, de celles qui ont le plus remué notre âme, seront assurément, pour nos bienfaiteurs et nos amis, un joyeux dédommagement, une agréable consolation.

*
* *

13 juin. — Fuyant devant l'invasion des barbares, les moines d'autrefois traînaient à leur suite les reliques des Saints. C'était là leur seul trésor, leur unique sauvegarde.

Jetés loin de la patrie par de lâches apostats, nous avons emporté avec nous, non les précieux restes de nos Saints, nos églises ne possédant pas des richesses de ce genre, mais leurs images bénies, et une entière confiance en leur puissante intercession. Combien nous avons besoin, en effet, de compter sur des grâces extraordinaires, sur des secours imprévus et multiples de la grâce divine !

En ce jour, c'est aux pieds de saint Antoine que nous sommes prosternés. Sa statue occupe, dans le sanctuaire, une place d'honneur. Entourée de lumières et de fleurs, elle parle sans cesse à notre cœur ; elle nous invite à la confiance et à l'abandon, et nous redit avec une éloquence persuasive : « *Esse cum Jesu dulcis paradisus.* Être avec Jésus, quel doux paradis ! » Le corps peut souffrir, mais qu'importe ? Quand l'âme est au ciel, plus de peines. Elle est alors vraiment riche : riche de paix, de bonheur, de force, d'indicibles espérances ; rien ne lui manque. Elle est invulnérable, recouverte d'une cuirasse enchantée, où les flèches les plus aiguës, les plus

dures et les plus adroitement lancées viennent s'émousser comme si elles étaient faites d'un fragile cristal. Elle croît « comme les lis des champs qui ne travaillent ni ne filent, et sont cependant plus beaux que Salomon dans toute sa gloire ».

Instinctivement, notre pensée se porte à l'une des circonstances les plus mémorables de la vie du grand thaumaturge. Ezzelino, le féroce lieutenant de l'empereur Frédéric, jette la terreur dans la ville de Padoue. Tous les jours, il se rend coupable d'injustices et de cruautés ; il va jusqu'à tremper son épée dans le sang des citoyens. Les larmes, les prières, voire les menaces, ne le peuvent toucher ; il résiste à tout. L'humble moine franciscain va droit au tyran ; il lui parle avec calme et hardiesse. Les yeux du despote s'ouvrent enfin à la lumière de la vérité ; son cœur fléchit, sa colère tombe.

En France, un nouveau tyran, instrument aveugle des loges maçonniques, ne craint pas de s'attaquer à des êtres faibles et inoffensifs. Il ne songe pas aux lugubres lendemains de ses cruels attentats, à l'angoisse du gîte et du pain à trouver, aux affres de la misère et de l'exil. Ah ! la tristesse, l'inquiétude sont bien les plantes folles de la terre étrangère. Cependant, elles ne germeront pas dans notre cœur ; leur parfum vénéneux n'endormira point notre courage, n'altérera point notre vie religieuse, car saint Antoine

est avec nous, nous aidant à remporter des victoires.

Déjà nos annales auraient à enregistrer plusieurs témoignages de la protection du Saint aux miracles. Notre reconnaissance voudrait énumérer tout ce qu'elle a reçu. Mais est-il besoin de compter des bienfaits épars, quand une œuvre tout antonienne prend naissance, en France, pour procurer du pain aux exilés, pour subvenir à leurs besoins les plus pressants ? Il nous suffit de prier pour tous ceux qui pensent à nous ; nous le faisons de tout cœur, et nous remercions les *Voix franciscaines* de leur charitable initiative.

D'ailleurs, ce n'est pas un hasard indifférent qui a fixé notre demeure dans cette solitude, qui a pour elle un passé et une histoire. Combien d'âmes généreuses se sont arrachées au tumulte du monde pour y venir prier et méditer sur les grandes vérités de la religion ! L'éloignement des créatures féconde les esprits, développe leurs pensées naissantes et les germes secrets de leurs résolutions ; elle en fait épanouir tous les trésors. Des traits inattendus de lumière, d'heureuses conceptions qui convertiront les peuples plus tard, naîtront ici dans nos âmes.

Nous l'avons bien constaté pendant une joute littéraire donnée, en l'honneur de saint Antoine, dans la salle des réunions, transformée, pour la circonstance, en véritable tournoi académique.

Les jeunes héros rivalisent d'éloquence et de poésie. La sève et la vie sont là. Nous ne pouvons juger de leur force définitive, mais tout fait présager un brillant avenir. On dirait de vigoureux rejetons sortis de la terre que viennent d'arroser les premières ondées du printemps ; ils grandiront peu à peu et deviendront, par le travail et la prière, de grands arbres que les plus violentes tempêtes ne parviendront pas à ébranler.

En somme, bonne et belle journée, toute consacrée à la science et à la piété. La science, dit-on, fait de la piété une force, et la piété fait de la science une vertu.

*
* *

14 juin. — Les chapelles de nos couvents de France sont maintenant plongées dans le deuil le plus profond. Elles sont veuves de leur Dieu, veuves des nombreux fidèles qui venaient fréquemment s'y prosterner. Deux planches sacrilèges ferment l'entrée de ces pieux asiles où l'on allait chercher la paix, la lumière et le pardon. Sous leurs voûtes modestes ne s'élèvent plus des cantiques d'adoration et d'amour...

Ces tristes réalités font naître le désir d'affirmer plus que jamais la divinité de Notre-Seigneur, son droit à être honoré, aimé, obéi, et la pensée de préparer à son Eucharistie un

cortège triomphal. Le dimanche dans l'octave du très Saint Sacrement est choisi pour cette pompe extérieure, qui, sans rien perdre de son charme, devra revêtir un caractère d'expiation.

Les reposoirs sont dressés avec le goût et la magnificence que permet notre pauvre condition de Frères Mineurs exilés. Nous n'avons point l'or et la soie que la coutume demande pour cette sorte de monuments. Les fleurs champêtres, aubépines, digitales et orchis exhaleront sur les degrés leur parfum balsamique, et les feuilles des grands arbres en joncheront les avenues.

Bien avant l'heure fixée, les enfants jouent, crient, sautent, devisent entre eux dans le vaste préau de l'église. La solitude fait place à une foule compacte et enthousiaste. L'affluence dépasse cent fois celle que nous pouvions espérer. Un village entier, celui de Carcedo, vient avec sa croix et son oriflamme, ce qui excite chez certains, venus d'autres paroisses, de véritables regrets. Le point d'honneur est louable quand il a trait au culte divin.

Après le chant de l'office, deux longues files de prêtres en chapes et chasubles blanches commencent à se dérouler dans la nef de l'église. Les seize séraphiques en surplis jettent des fleurs et balancent les encensoirs devant le très Saint Sacrement, porté par M. le curé de Castrillo del Val. Ne dirait-on pas les



San Pedro de Cardeña. — Façade de l'église.

anges de nos églises venus ici pour sécher nos pleurs?

Le temps est à souhait; tout s'accorde, tout entre dans l'harmonie de cette belle procession. Le parcours dure deux heures et plus. C'est un spectacle bien attendrissant que celui de cette multitude recueillie, de tout âge et de toute condition, mêlant sa voix au chant des hymnes liturgiques, dont elle semble avoir l'intelligence. En ces temps où, de l'autre côté des Pyrénées, les hommes sont si profondément divisés, il est extrêmement doux de se trouver unis, de se rencontrer dans la profession d'une même foi et la pratique d'une même charité.

Nous sentons que parmi ces villageois passe un courant de sympathie et de compassion pour nous. Leur concours nous est désormais assuré ; nous trouverons parmi eux aide et appui dans toutes nos nécessités.

A l'issue de la cérémonie, le R. P. Ernest-Marie acquitte notre dette en payant à tous et à chacun le tribut de notre gratitude. Il leur assure notre affection et notre dévouement. Préparés à toutes sortes de ministères, nous serons tout à tous, aux pauvres, aux malades, aux vieillards et aux enfants, n'aspirant qu'après le jour où nous pourrons nous répandre dans les bourgs et les hameaux pour annoncer le royaume de Dieu.

* * *

29 juin.— Bien des siècles se sont écoulés depuis que la religion sanctifia pour la première fois la terre que nous foulons sous nos pieds. Primitivement, un pieux ermite, dit-on, y fixa sa demeure. Son petit oratoire était dédié à l'apôtre saint Pierre, et les chrétiens des environs y venaient adorer un crucifix miraculeux.

Quand on gravit encore aujourd'hui une des collines à peine boisées dont les flancs protègent l'abbaye, on trouve à l'extrémité les traces plusieurs fois séculaires de ce modeste édifice. S'il est un reste encore debout des antiques débris, c'est à le détruire complètement que se dirigent tous les efforts du temps.

Appelés dans ces lieux, dit-on, par la piété maternelle de doña Sancha, les enfants de saint Benoit subirent l'ascendant de la dévotion du saint ermite pour le prince des apôtres et mirent leur abbaye sous son vocable. Son nom s'ajoutera désormais à la désignation ordinaire de l'endroit : *San Pedro de Cardeña.*

Après la grande révolution espagnole, les Bénédictins n'ont plus repeuplé leur antique demeure. Elle accueille, tour à tour, des religieux proscrits et subit des transformations en rapport avec leurs coutumes. Mais le patrimoine de

saint Pierre est inaliénable. Il garde toujours son titre avec sa fête solennelle.

Le 28 au soir, une longue caravane de commerçants a fait sa halte traditionnelle aux abords du monastère. Elle se rend au marché extraordinaire de Burgos.

Les troupeaux courent dans les prés voisins et agitent leurs nombreuses clochettes. Notre sommeil est doucement bercé par ces mille carillons, dont l'obscurité et le silence de la nuit augmentent le charme tout poétique.

A la première aube, nos marchands affluent à l'église pour entendre la messe. Quoique livrés à la divine contemplation, nous ne pouvons détacher nos regards de ces villageois à l'allure fière, mais digne et modeste, aux vêtements à basques très courtes et bariolées, les chaussures découvertes, une couverture de laine négligemment jetée sur l'épaule gauche, la houlette à la main. Leur taille élancée, leurs yeux noirs, leur teint quelque peu olivâtre, rappellent le type des races orientales. Leur piété franche et ouverte nous séduit. Leurs signes de croix portent la marque de la foi et de la simplicité antique.

Ils s'éloignent bientôt, fortifiés contre les tentations du monde, chargés de ces dons que la miséricorde divine répand sur tout être qui l'invoque. Et pendant qu'ils se livrent aux opérations de leur commerce, nous méditons, au

milieu des nuées de l'encens et des splendeurs de la sainte liturgie, les paroles qui demeurent quand tout passe, les secrets de la vie de l'Église à travers les vicissitudes du temps. « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Cette réponse constitue l'humble pêcheur de Galilée « la suprême et très antique sommité des théologiens, comme l'appelle saint Denis dans son livre des *Noms divins ;* elle est le résumé, la synthèse de toutes nos croyances.

« Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église. » La Papauté et l'Église ont des promesses éternelles ; elles subsisteront jusqu'à la consommation des siècles, en dépit des révoltes humaines et des conjurations de l'enfer.

Que ces paroles sont dignes de nos réflexions ! Elles raniment notre courage, à la veille des grandes épreuves que tout le monde croit inévitables.

Le soir, après le chant des complies, le R. P. Ernest-Marie s'annonce dans la chaire comme le prédicateur enthousiaste des prérogatives et des gloires du prince des apôtres.

Il montre le Christ donnant à son apôtre de choix son royaume qui est le monde, son étendard qui est la parole divine, son sceptre qui est la croix.

La péroraison est tout entière pour Léon XIII, prisonnier au Vatican ; elle porte vers l'auguste vieillard, sur le point de disparaître de la scène

de ce monde, tous nos religieux sentiments de respect, d'obéissance et d'amour.

Le pape est en face de difficultés inouïes. Nous avons prié pour lui ; on ne prie jamais mieux pour l'Église qu'en priant pour celui qui la gouverne. Et la prière, ainsi entendue, c'est d'après Bossuet, un signe de prédestination.

*
* *

6 août. — Les palmes des deux cents martyrs de Cardeña et le sang qu'ils versèrent pour la foi jettent un vif éclat sur le sol de la vieille Castille.

Nous serions heureux de connaître les origines terrestres de ces héros. Hélas ! elles ressemblent trop pour nos pieuses curiosités à celles de certains grands fleuves, d'autant plus jaloux de les cacher sous les mystérieuses profondeurs du sol, qu'ils devront marcher avec plus de majesté vers l'océan où ils se perdent. Point de détails sur leur vie ; la tradition ne nous a transmis que l'acte de leur martyre.

L'abbé saint Étienne et ses compagnons voient revenir aujourd'hui l'anniversaire de leur triomphe, c'est-à-dire de leur martyre. Martyre et triomphe, pour l'Église, c'est le même mot.

Pour les bénir et les prier tout ensemble, de pieux pèlerins accourent, de Burgos, à leur tombeau sacré. On a suspendu, dans les villages voisins, tout travail pressant, on a revêtu les

habits de fête. on vient en foule, sous la conduite des pasteurs, au monastère de San Pedro.

Des tentures rouges parsemées d'étoiles d'or, des bannières multiples avec palmes et fleurs de lis, ornent le retable du maître-autel. Les armoiries bénédictines reluisent au milieu de ces merveilles d'un goût vraiment artistique : *Pax* ! Le sentiment de la paix remplit tous les cœurs ; aucune pensée amère ne saurait effleurer l'âme, sous ces voûtes d'où semble descendre une lumière du ciel.

Célébrée par *Don Miguel del Castillo Rosales*, chanoine de l'église métropolitaine, la grand'-messe revêt la splendeur des plus grandes solennités. Nos voix, mêlées aux sons harmonieux de l'orgue, s'élèvent vers Dieu par cette prière sublime qu'est le chant liturgique bien interprété.

Après l'Évangile, le R. P. *José-Maria Ladron de Guévaro*, de la Compagnie de Jésus, fait l'éloge des héros de la fête ; il nous parle, dans un langage plein de feu, de leur sainteté, de leur martyre et de leur triomphe. Après avoir entendu l'histoire d'un si grand combat, on se sent plus attaché à la religion, à la vérité, plus pénétré de respect pour le courage qu'elles inspirent, plus dévoué à ces biens, à ces dons émanés de la miséricorde divine, sans lesquels la vie ne serait qu'un ignominieux fardeau, et pour lesquels il faut savoir mourir.

Mais les exilés sont aussi des martyrs. La pauvreté les accompagne, ils ne savent pas maudire ; les hommes ignorent leurs vertus, méconnaissent leurs bienfaits ; eux s'enivrent d'un bonheur que l'ingratitude ne pourra jamais leur ravir : le bonheur d'aimer la patrie et de souffrir pour elle. Ces pieuses pensées, exprimées avec une délicatesse rare, émeuvent profondément l'assistance.

Durant la journée, tous les fidèles indistinctement pénètrent, par un privilège spécial, dans le cloître intérieur ; ils vont boire, au gré de leur dévotion, à la fontaine dite *des Martyrs* ; son eau fraîche et limpide coule à l'endroit même où nos saints versèrent leur sang pour Jésus-Christ.

Une précieuse relique, dans une châsse en bois recouverte de cuivre doré, est exposée à la vénération des pieux pèlerins. Elle fut cédée par le monastère de las Huelgas aux Pères des Écoles Pies (1).

Que dire du chant des complies et de la bénédiction du très Saint Sacrement ? Les cérémonies du soir égalent celles du matin en harmonie et en saintes inspirations. Dieu, qui fait

(1) Ce reliquaire porte l'inscription : « Femur ex ossibus 200 S. S. Martyrum Caradignensium. Ex repositorio Reliquiarum Monasterii Burgensis *Huelgas* nuncupati. Authenticum testimonium servatur in Archivo Schol. Piar. Sancti Petri Caradignæ. »

germer la graine emportée au hasard par le vent qui passe, ne se montrera pas moins généreux pour les élans enthousiastes de notre cœur. Ils germeront et porteront des fruits.

*
* *

4 octobre. — San Pedro de Cardeña est uni par des liens séculaires à la célèbre Chartreuse de Miraflores. Lors du relèvement des ossements des martyrs et de la distribution de ces précieux restes aux différentes églises d'Espagne, les enfants de saint Benoît donnent un crâne à leurs voisins, *por especial hermandad que tienen con este monasterio.*

Comme le Cid, Jean II est accueillant aux proscrits. A l'ombre de son tombeau royal, et sous la houlette paternelle de Dom Salvi, vivent présentement beaucoup de religieux français.

Les exilés ne désavoueront pas le passé. Les souvenirs sont pour eux toute une religion à conserver et à embellir. Désormais aucun sujet de joie ne leur sera parfaitement acquis, s'ils ne le partagent ensemble.

La coïncidence de la solennité du Rosaire empêchera les Chartreux de Miraflores d'assister à la fête de notre saint fondateur. Mais leur R. P. Prieur ne peut s'empêcher de venir nous apporter, la veille, les vœux et souhaits de toute sa communauté. Austérité et bonté forment le

double cachet de cette vénérable figure. Elle conserve la douceur et la clarté de la contemplation, comme le sanctuaire garde le parfum de l'encens, après que l'encensoir est éteint, et l'horizon, les lueurs du soleil disparu.

Toutes les fêtes, à San Pedro, se ressemblent beaucoup, puisque toutes sont consacrées aux mêmes exercices de piété. Celle de saint François, cependant, se distingue par une cérémonie spéciale : la profession solennelle d'un jeune religieux.

« Son heure est venue de passer de ce monde à son Père, *quia venit hora ejus ut transeat ex hoc mundo ad Patrem.* » Austère, sévère même, est l'exhortation du R. P. Gardien au nouvel élu du Seigneur. La vie tout entière lui est présentée remplie de souffrances et de sacrifices sans nombre. Il devra mourir à tout, et tous les jours ; partager tous les opprobres du divin Maître, guerroyer sans trêve contre ses terribles ennemis : le monde, l'enfer et lui-même. Point d'arrangements subtils ! C'est la vérité toute simple et toute pure.

Les trois vœux prononcés, le chœur chante cette belle parole de l'Écriture: *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* Pendant ce temps, les religieux vont donner au nouveau profès le baiser de paix, lui souhaiter longue carrière, nombreux mérites et belle couronne dans le ciel. Ils reçoivent de lui un

renouveau de joie et de bonheur dans leur sacrifice déjà consommé.

Puis, quelles heures charmantes et vite écoulées, dans la compagnie de nos hôtes habituels, mais surtout dans la méditation des vertus de notre séraphique Père, dans la prière humble et confiante !

Le R. P. François-Joseph trace la voie à nos réflexions, dans un panégyrique plein de doctrine, rendu dans une langue abondante et imagée. En des périodes dont l'agréable poésie berce doucement à la fois et l'oreille et le cœur, il commente le *Deus meus et omnia*, où se trouvent admirablement condensées les divines ardeurs du Séraphin d'Assise pour Dieu et les hommes, avec le secret de ses nombreux ravissements, de ses sacrés stigmates, et de sa sainte mort.

Au moment où Élie montait au ciel, emporté dans un char de feu, un de ses disciples avait crié vers lui : *Maître, obtenez que je sois deux fois rempli de votre esprit.*

Moins ambitieux qu'Élisée, nous n'osons souhaiter pour nous un amour séraphique deux fois plus grand que celui de saint François, mais tous, nous nous estimerons heureux s'il nous est donné de marcher, quoique de loin, sur ses traces, et de le suivre jusqu'au bout dans ce chemin, au terme duquel le Père de famille attend ses ouvriers, pour être lui-même leur

grande, leur très grande, leur infinie récompense.

*
* *

L'ombre du temple est douce; le cœur brisé s'y endort. En quel autre endroit de la terre avons-nous fait des haltes plus suaves et des séjours plus salutaires? Là, nous avons trouvé le remède à tous nos maux; là, nous avons rencontré Jésus, le confident, l'ami, le fort, le consolateur : *Melior est dies una in atriis tuis super millia!* Auprès de lui et sur son cœur, nous oublions l'exil.

CHAPITRE VII

AUTOUR DE SAN PEDRO ET DE LA CASA BLANCA.

Les mœurs de la Providence sont telles qu'en offrant le calice des amertumes, breuvage divin où se trempent les fortes âmes, elle en tempère les effets par la douceur des consolations. Aux persécutés d'aujourd'hui et de tous les siècles, elle a donné sa parole : *Beati qui persecutionem patiuntur.*

Nos supérieurs, comprenant qu'il s'agit pour eux de participer avec Dieu à ce rôle de frère et de consolateur, s'appliquent à nous faire oublier que nous sommes des exportés sur la terre étrangère, des persécutés, des proscrits. Aussi, plus souvent qu'en France, nous allons respirer, au pas de course, l'air pur des hauteurs, et dissiper aux brises de Castille les tristesses des regrets, nuages qu'on emporte avec certains souvenirs.

Comme les jours de l'homme, nos promenades se suivent et ne se ressemblent pas. Il en est qui brisent avec la coutume et s'inscrivent dans la mémoire presque sous le titre d'événements. Il nous en faut peu. Notre vie est si monotone ! Mais, en ce point, nous suivons l'exemple

des bienheureux, que ne lasse jamais la monotonie de leur ciel.

*
* *

Notre voyage d'expulsion à travers des terres incultes, des montagnes rocheuses ou des pics neigeux, avait son terme à Burgos. L'étranger, venant pour la première fois dans l'antique cité des rois, court tout d'abord à la cathédrale. Il nous fallut ce soir-là comprimer un désir. Il était cinq heures, et le religieux qui nous attendait à la gare nous mit tout de suite sur la route de San Pedro. Si nous voulions arriver en deux heures, il ne fallait pas lambiner.

Là, malgré les travaux d'une installation sommaire, l'image de la cathédrale hantait nos esprits. Plusieurs manifestaient ouvertement leur désir. Le R. P. Directeur, cédant enfin aux instances, désigne un premier groupe. Il faut, en quelques heures, fournir un trajet de vingt kilomètres, aller et retour. Aussi est-il facile de voir, aux premiers noms, que le choix du Père Directeur ne se porte point sur les mines languissantes, les tailles rachitiques ou les jarrets trop pliants. Alors on se carre, on se grandit, on imite le travail de la grenouille ; mais il est écrit que l'homme n'ajoutera pas un pouce à sa taille. Ainsi l'unique plaisir des uns était de partager, en restant, la joie de ceux qui allaient partir.

Après une heure de course folle sur les plateaux, la cathédrale nous apparaît soudain. Vue de loin, elle s'élève dans toute sa splendeur, dominant la ville et le pays. Un instant, nous faisons halte pour laisser nos regards courir dans cet amas de clochers à formes coniques, à flèches dentelées, parmi ces faisceaux de piliers grêles montant comme des roseaux le long des tourelles pyramidales, qui s'élancent des angles de la tour octogonale du dôme et de la chapelle du connétable. Le temps de nous communiquer les premières impressions, et nous voilà aux portes de la ville. Le monument dont Philippe II disait que c'était plutôt l'œuvre des anges que le travail des hommes, est là devant nous.

A la vue de cette riche architecture, où la grâce et la légèreté sont unies à la solidité, on ne peut s'empêcher d'éprouver un profond sentiment d'enthousiasme, de joie et d'ineffable plaisir : on est dans le ravissement. Puis, quand, après avoir franchi le seuil du portail gothique, on promène son regard, à l'intérieur, sur les statues, les colonnettes, les dentelles de pierre rayonnant dans la lumière multicolore des vitraux, on répète le : *Tota pulchra es*, que porte sur son front cette reine des cathédrales.

En contemplant ce grand œuvre, les pensées s'emparent de l'âme. Il est bien vrai que l'art eut aussi sa rédemption au Calvaire Gardant comme l'homme sa nature, il a reçu comme lui

une vie surnaturelle, ce quelque chose qui le divinise et l'auréole de grâce et de majesté. Il a fallu ici plus que l'effort du génie humain. Dans l'imagination et l'âme de l'artiste, il y avait la foi. La foi est passée sur ces pierres, et de cette empreinte elles ont reçu le divin.

En sortant, après trois heures de ravissement, les yeux fatigués de voir, nous n'osions nous communiquer nos impressions : il est des émotions que l'âme ne dit point. En effet, comment louer ce prodige de travail, de richesse, de génie et d'inspiration chrétienne ?

De la cathédrale, nous repassons sous l'arc de triomphe de Santa Maria. Après avoir suivi quelques cents mètres l'Arlanzon, on arrive à la Casa Blanca, bien connue du lecteur.

La Casa Blanca n'est que le prolongement de San Pedro. Mais lorsqu'on descend des hauteurs couronnées par le grand monastère, on jouit là des attentions qui président à la réception des voyageurs. Et il est à croire que la jeunesse capucine y trouve bien des attraits, car les visites ne sont pas rares. C'est que, avec le don précieux de poétiser toutes choses, nous revoyons gaîment cette clochette conventuelle fièrement posée sur deux barres de fer, au sommet du toit. Elle est initiée aux mœurs des cloches espagnoles et sonne par de vertigineux moulinets les exercices de la communauté. Et puis le chœur. Si vous entrez le dernier, debout sur la porte, jetez un

coup d'œil rapide pour découvrir quelques décimètres carrés qui reçoivent votre personne. Là, pas de mouvements brusques, vous êtes dans l'alternative de coudoyer un Père ancien ou un novice de la veille. Nous sommes bien chez nous, au milieu de cette charité séraphique et de cette joyeuse pauvreté. Il n'y a que cela de grand ici, le reste est plutôt étroit.

Dispose-t-on de quelques heures? Un religieux nous offre ses services, et, conduits par notre cicerone, nous montons à la citadelle pour jouir d'une vue d'ensemble de la cité. L'aspect n'est point grandiose : une ville dans presque un désert. On redescend la pente abrupte que couronne le château fort, et l'on continue par la visite des églises, des monastères et des autres monuments.

Sur tous ces murs blasonnés, le passé a mis sa double empreinte pour redire aux générations futures deux grands mots : Dieu et le roi. Aussi, fidèle aux traditions de sa longue et glorieuse histoire, Burgos est restée la ville catholique et royale.

Puis, traversant de nouveau la ville, on regagne les plateaux pour s'engager sur la route de Cardeña. C'est le retour, plus pénible, car à l'encontre de l'aller, le chemin est montant et par suite malaisé. On emporte, en général, de cette promenade la fleur du souvenir, je veux dire le désir et l'espoir du retour.

Après avoir contemplé la beauté dans un modèle achevé de l'art chrétien, il ne serait pas contraire à nos goûts de l'admirer dans ces œuvres de la nature qui ne doivent rien à la main des hommes. Si pour frayer les voies à l'admiration, vingt kilomètres sont de rigueur, l'entente est bientôt conclue. Un congé de vingt-quatre heures menace-t-il de faire obstacle en s'interposant comme condition *sine qua non*? Il y a longtemps que nous sommes familiarisés avec tous les genres de sacrifices, et un congé ne nous fait pas peur. Or, *juvenes fortuna juvat*. On nous avait signalés là-bas... Mais...

Les étoiles scintillent encore au fond du ciel quand l'horloge sonne quatre heures. Un étudiant, qui a passé toute l'après-minuit, l'oreille aux écoutes, s'en va, tenant en main une lanterne sourde, et à pas de loup, prévenir ses confrères que l'heure convenue a sonné. En quelques instants vingt quatre silhouettes se profilent dans l'indécise lumière d'une veilleuse. Le groupe silencieux, à l'air décidé, paraît attendre un signal. Mais pourquoi ce rassemblement à cette heure matinale? Tandis qu'on cherche la réponse, le groupe s'ébranle. Suivons-le... Il longe de grands corridors, descend l'escalier et s'engouffre dans l'église. Là on ne voit plus rien, car tout se cache dans l'ombre projetée des colonnes. A l'autel on allume deux cierges et un prêtre commence le Saint Sacrifice. La messe finie, le

groupe se reforme à la sacristie et se dirige vers le réfectoire. Ici, les physionomies se dessinent franchement dans une plus abondante lumière, et l'on reconnaît toute l'étude, élèves et corps professoral.

A cinq heures du matin, on prend la clef des champs. L'aurore allongeant ses doigts allait entr'ouvrir les portes de l'Orient à l infatigable voyageur. Il voulut ce jour-là se parer de ses plus beaux feux et nous honorer de tous ses rayons. Comme il faut payer de retour, en son honneur, de nombreuses gouttes de sueur perlaient sur les fronts. Mais n'empiétons pas. Des hauteurs proches du monastère, on voit là-bas, à dix kilomètres du côté nord, une montagne rocheuse bien connue pour ses grottes, où les Maures, possesseurs de l'Espagne, allaient déterrer les métaux précieux. Voilà pour aujourd hui notre rendez-vous.

Après trois heures de marche à travers l'aridité presque ininterrompue des plateaux, on se prépare à une descente sous terre. Le guide, en deux tours de clef, ouvre la porte en fer qui ferme l'entrée. Et nous nous engageons sur la pente boueuse et glissante qui conduit en terrain plat. Certains, assez imprudents pour laisser leurs pieds prendre trop d'avance sur leur personne, vont s'asseoir dans la boue. Mais on prend vite son parti de compter sur le soleil et la brosse pour réparer les dégâts ; car de faibles

lumières nous laissent entrevoir des immensités souterraines.

Nous sommes à la première station. Le guide allume son fil de magnésium, et, dans cet éblouissement de lumière, une exclamation retentit. Sur nos têtes brille un ciel profond, planté de fines aiguilles qui scintillent. L'eau s'infiltrant à travers la voûte supérieure s'est cristallisée pour former tout un monde de sculptures. Quelques minutes on jouit de cette lumière qui s'éteint bientôt. Le guide ne la rallumera que par intervalles.

A la station suivante, c'est le dôme, qu'on voudrait pouvoir emporter pour en couronner une basilique. Il s'élève, svelte et régulier, avec cette hardiesse dont la nature se fait un jeu Mais il faut poursuivre, car de telles merveilles s'échelonnent l'espace de trois kilomètres, et le temps presse.

Ce sont toujours les mêmes stalactites, dont les dispositions, suivant les sinuosités de la voûte, varient à l'infini. Sur le sol, il faut contourner des masses qu'on dirait être des blocs de granit d'un temple ruiné, des fûts de colonnes épars, droits ou renversés, des troncs d'arbres puissants et noueux debout sur un faisceau de racines. On nous signale encore le lieu où les parois, présentant une surface renflée, sculptée de tuyaux, ont été baptisées le grand orgue ; puis la cloche, immense roche aux formes et sonne-

ries d'un bourdon; la fontaine, gracieux monument de forme pyramidale. Du sommet, une eau abondante semble jaillir, puis retomber par bonds en écumant. Ces transformations de l'eau en figures ébauchées ou parfaites sont d'un effet magique à la vue, et défient toute description. C'est un musée, où la nature a sculpté ce qu'il y a de plus délicat et de plus sauvage, de plus grandiose et de plus raffiné.

Au fond de la grotte, une partie des étudiants s'attardaient à faire ample cueillette de souvenirs, tandis que d'autres avec nous revenaient sur leurs pas. Mais bientôt, groupés sur un monticule, nous voyons, là-bas dans le noir, comme une procession des catacombes.

Tout prête à l'illusion : des chants qu'on perçoit à peine et qu'on dirait venus des tombeaux ; ces lumières blafardes, si faibles qu'elles laissent presque dans la nuit ceux qui les portent pour s'éclairer ; ce sont les retardataires qui nous suivent. Tout à coup leur défilé s'arrête, et fait retentir la première strophe du *Magnificat*.

Nous sommes saisis. Dans ces immensités souterraines, les sons de la voix humaine semblent courir en grondant pour trouver une issue. Et ils prennent de ces lieux la majesté un peu effrayante et le mystérieux. Nous répondons avec tout le souffle de nos poitrines : *Et exultavit*... Le cantique de l'humilité et de la grandeur s'achève comme sous les voûtes d'un

temple grandiose mais caché : chant final qui a clôturé pieusement une partie où la curiosité avait eu la part du lion.

Un instant après, nous nous trouvons rétablis sur le monde extérieur avec des airs de rêveurs qui s'éveillent. Nous emporterons de cette excursion souterraine une plus grande ardeur pour... revenir.

*
* *

Mais nous sommes à même de calmer pour longtemps encore ce désir de retour. A l'est de Burgos, à mi-chemin de San Pedro, est assise une de ces forteresses que les générations chrétiennes d'un autre âge élevaient pour conjurer les colères du ciel : c'est la Chartreuse de Miraflores, sanctifiée par quatre siècles de pénitence, de prière et d'amour.

Dans la Castille, terre des basiliques et des castels, imposantes reliques, monuments d'un saint et glorieux passé, la Chartreuse de Miraflores ne le cède en rien à leur célébrité. Œuvre des rois et des maîtres de l'art, elle porte ce double caractère : les uns en firent l'œuvre de leur génie, les autres la choisirent pour leur tombeau. Voilà ce qu'on disait lors de notre arrivée à San Pedro

Il en fallait moins pour piquer la curiosité et nous inspirer le raisonnement suivant : la

beauté, rayonnant dans un monument chrétien, est faite pour être vue. Or, nous fiant à des témoignages non suspects, c'était bien une merveille que cette œuvre des générations passées. Le R. P. Directeur fut instamment prié d'examiner la valeur de ces deux prémisses. Il déclara les propositions orthodoxes et parfaitement conformes à la vérité. Alors nous tirerons la conclusion, une conclusion essentiellement pratique, ce soir.

Notre Père comprit, et pour être logique avec lui-même, il affirma la légitimité du raisonnement par un bon « oui ».

Je suppose que le lecteur ne s'attend plus à une description de paysage. A la suite d'Ozanam, nous avons dù renoncer à la Castille de nos rêves, à celle dont on se figure les jardins étincelants, les grenadiers empourprés, les citronniers pliant sous leurs fruits d'or. Et, puisque rien ne nous arrête en chemin, arrivons promptement.

Du milieu de constructions basses, l'église se dégage et laisse voir la finesse de ses proportions. Autour de la toiture, quarante aiguilles de pierre, clochetons d'une élégance infinie, la revêtent à l'extérieur de grâce et d'originalité. Dès l'entrée, le regard embrasse l'ensemble et se fixe au sanctuaire, ébloui par un fond de sculptures tout scintillant d'or : c'est le retable.

La multitude des détails, les figures de toutes dimensions éparses dans cette œuvre étonnent d'abord. Bientôt le cœur et l'esprit en saisissent la piété et l'unité des idées : ces êtres nous parlent et ils prient.

Œuvre de plusieurs architectes espagnols, le retable est en bois, couvert d'or et d'azur. Isabelle la Catholique venait de recevoir dans Burgos Christophe Colomb, revenu du Nouveau-Monde. Le grand homme lui offrit de précieux joyaux et des lingots de l'or le plus pur. La reine consacra ces richesses au culte divin et voulut que le retable de Miraflores fût doré des prémices de l'Amérique.

La forme est celle d'un carré divisé horizontalement en deux corps. A la partie supérieure, un cercle grandiose, formé par une infinité d'anges, dans l'attitude d'un recueillement extatique, rayonne autour d'un Christ plus que de grandeur naturelle. L'image du divin supplicié est une imposante sculpture qui révèle l'Homme des douleurs et de l'amour. C'est bien l'*Ecce homo* sauvant le monde en ses mains clouées. Deux personnages soutiennent les bras de la croix : le Père à droite, revêtu de la chape et couronné de la tiare ; à gauche, l'Esprit-Saint.

Mais, si le Christ est amour, l'amour le fait s'immoler. L'artiste, au souvenir de cet acte, ne pouvait oublier d'en exprimer l'immense ten-

dresse par la traditionnelle allégorie du pélican.

Auprès de la croix sont développées quatre scènes du drame qui s'acheva par la suprême immolation : l'agonie, le couronnement d'épines, une chute sur le chemin du Calvaire, la déposition dans les bras de Marie. Au pied de la croix, la Mère des douleurs et saint Jean écoutent les dernières paroles de Jésus.

En dehors du grand cercle, toujours dans le corps supérieur, aux quatre angles, les évangélistes, sous l'inspiration divine, semblent écrire l'histoire de l'Homme-Dieu. Et comme pour défendre leurs dires, les fortifier aux yeux des hommes de toute la force du génie et de la sainteté, les quatre Docteurs de l'Église latine sont là. Puis à gauche et à droite, le pasteur des pasteurs, le chef des chrétiens, Pierre, et Paul, l'apôtre des gentils.

Le tabernacle occupe le centre du corps inférieur. Au-dessus, à l'intérieur d'une niche est représenté, en haut relief, un fait, miracle ou mystère du Nouveau Testament. Le tableau varie suivant les fêtes par un système de tour rotatoire. On voit passer successivement la naissance de l'Enfant-Dieu, le Baptême du Sauveur, la Résurrection, l'Ascension, la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres et l'Assomption de la Vierge. Une place d'honneur, à côté du tabernacle, est réservée à deux saints préférés : sainte

Marie-Madeleine et saint Jean-Baptiste, patrons de l'Ordre des Chartreux.

Aux extrémités de cette même ligne sont l'illustre martyre sainte Catherine et saint Jacques, patron de l'Espagne, et, ajoute un écrivain, conducteur de ses rois.

Dans les espaces restés vides entre les statues, des bas-reliefs montrent l'Annonciation et l'Adoration des Mages ; puis, aux côtés du Tabernacle, comme pour représenter toute la vie eucharistique de Jésus, la dernière Cène et la prison chez Caïphe.

Dans cette œuvre, la critique pourra formuler ses réserves. Mais si, laissant de côté les exigences de l'esthétique, on juge l'œuvre à un point de vue supérieur, il faudra bien convenir que l'art y remplit son rôle, qu'il y prêche une sublime théologie.

L'artiste a laissé aux moines qui veulent se sanctifier en gardant ces lieux, un grand livre ouvert, un résumé pieux et fidèle des vérités qui sont la nourriture de leurs âmes.

Au centre, l'auguste Trinité. Deux personnes s'effacent, comme pour laisser tous les regards se reposer sur la troisième, le Verbe Incarné. En effet, la Rédemption est éloquemment exprimée par le Christ monumental et les scènes de la Passion. Puis viennent la Révélation, consignée dans les Évangiles, défendue et confirmée par les Docteurs ; l'apôtre saint Pierre ou la pri-

mauté de l'Église romaine ; enfin la multitude des Saints, ces fruits de l'arbre de la croix, preuves éloquentes des énergies de la grâce venant secourir et diviniser l'effort humain.

Voilà bien la multitude et la variété. Mais tout ce mélange de naturel et de surnaturel se condense dans une idée, l'idée maîtresse de cette œuvre : l'innocente victime, dont l'expression résignée domine les affres de l'agonie, et qui se montre sur la croix homme et Dieu. L'immense tableau, un comme la personne du Rédempteur, emprunte à la pluralité de ses natures cette variété, où l'infini et le créé, les gloires du ciel et les plus effrayantes humiliations de la terre se reconnaissent dans leur synthèse : le Christ.

Mais la sculpture gothique, peut-on dire, a donné son suprême effort en créant les monuments : deux tombeaux, qui sont devant l'autel.

L'un s'élève au milieu du chœur. Les statues de Jean II et d'Isabelle de Portugal y sont couchées sur un soubassement octogone. L'autre, adossé à la muraille, est le tombeau de l'Infant Don Alonso. Pour décrire ces choses, il faudrait que le génie poétique, prenant la plume, ne fût pas inférieur à celui qui tint le ciseau. Disons seulement que l'artiste a fait appel à la création tout entière pour rendre un perpétuel hommage à ces Rois.

La religion et la nature s'unissent dans une

apothéose funéraire sur leurs tombeaux. Les pampres s'entrelacent avec les feuilles de laurier. Depuis les oiseaux du ciel jusqu'aux bêtes de la terre; depuis les monstres fabuleux et chimériques jusqu'aux plus attrayantes réalités, tout est là avec la grâce et la légèreté des contours gothiques. C'est un monde de figurines, de statuettes ou de statues. Les vertus du ciel ont leur emblème ; des moines prient dans leur niche ; des anges étendent leurs ailes pour s'envoler; des guerriers castillans, bardés de fer et la lance au poing, montent la garde auprès de ces corps.

Les personnages, les couronnes, les ornements royaux sont magnifiques. A la vue de tant de fini, qui fait un chef-d'œuvre du moindre détail, on se demande si le marbre ne fut pas de la cire molle entre les mains de l'ouvrier. L'œil ne peut pénétrer jusqu'aux profondeurs fouillées par le ciseau. Et le visiteur, en quittant ces lieux, médite sur les temps où l'artiste ornait ainsi les tombeaux.

Une inscription au seuil de l'église affirme d'ailleurs fièrement que les tombeaux de Miraflores sont les plus beaux du monde.

Mais en voilà bien assez pour qu'il me soit permis de nommer, sans les décrire, les stalles, chefs-d'œuvre du genre, les chapelles latérales, et surtout le saint Bruno, de Pereira.

Toutefois ces dernières pages seraient in-

complètes si je n'ajoutais un mot. Les Capucins de San Pedro ne visitent pas Miraflores avec la seule curiosité du touriste qui s'en va demander à une antiquité romaine, à un monument des siècles passés, quelques instants de jouissance, et puis s'en revient. Nous savons qu'il y a ici plus que les merveilles du marbre, plus que les productions du génie. Des hommes y vivent, presque ensevelis dans ces murs, comme pour ravir au monde tout ce qu'ils peuvent de leur être et l'immoler à Dieu par un sacrifice plus beau. C'est ce qu'expriment les traits de la figure ascétique du religieux qui nous conduit. Nous aimons ce contact, d'où sont nés entre les fils des deux patriarches des liens de sympathie et d'amitié. Nous en remercions Dieu comme d'une consolation apportée à notre exil.

*
* *

Après les précédents récits, peut-être, cher lecteur, allez-vous conclure que nous avons rompu avec la société des hommes et que notre vie s'écoule en compagnie des solitudes, des cathédrales et des grottes.

En ce cas, bien pardon de vous avoir induit en erreur. Et puisqu'il en est temps encore, réparons la faute. C'est par une après-midi de mai que nous allons pousser notre première visite au village le plus voisin.

Si votre imagination manifeste quelque velléité de nous suivre, libre à vous. Et si vous désirez une idée de votre compagnie, voici.

Nous sommes une trentaine, faisant la chaîne par une série d'âges, également éloignés des extrêmes, et contenus dans les limites fleuries de dix-huit et vingt-cinq ans : c'est la jeunesse scolaire. Puis quelques professeurs. Chez eux, les pérégrinations incessantes par les chemins transcendants qui mènent à la découverte de la vérité ont brisé les juvéniles ardeurs d'autrefois. Elles ont fait place à une gravité semi-religieuse, semi-scolastique, que la bonté tempère d'un sourire habituel.

En partant on prie ; la prière est utile à tout. Comme acte premier d'une promenade, elle sanctifie une soirée où la présence de Dieu court bien des risques de remplir tout, sauf notre mémoire. Ensuite viennent les gais propos et les jeux d'esprit.

Des groupes se forment. En voilà que la leçon philosophique de ce matin a presque hypnotisés. Ils sont enfoncés dans les élubrations d'outre-Rhin. Quel mauvais quart d'heure pour Kant, Hégel et compagnie ! Et de la conviction ! il y en a partout, dans les gestes, dans la physionomie, dans la voix.

Ceux-ci dont une étoile plus brillante illumina le berceau dissertent poétiquement sur les œuvres des Mozart, Haydn, Palestrina. Ils ne

savent comment exprimer les joies intenses qu'on éprouve à l'intelligence et à l'audition de leurs harmonies. Heureux mortels !

Avec ces autres, il serait imprudent de venir mêler conversation, si la nature nous avait refusé le don d'une parole vive et prompte. Ici on a de l'esprit et on le prouve. Ce sont les nourrissons de la littérature constitués en tribunal pour discuter les mérites ou les défauts d'un écrivain, et plaider la cause d'un auteur préféré.

D'autres enfin, que leur tempérament lymphatique rend plus accommodants, prêtent l'oreille à tout propos et répondent quand bon leur semble. Il en est donc pour les capacités intellectuelles les plus vastes et pour les goûts les plus délicats.

Mais voilà qu'après avoir assez longtemps disserté philosophie, causé musique, catalogué les écrivains, nous faisons notre entrée au village, non pas en cachette, par un chemin de réduit, mais en suivant la *Calle Mayor* ou la Grand'Rue.

A ce mot *Calle Mayor*, n'allez pas vous méprendre. Nos Castillans, héritiers fidèles de cette fierté de leurs ancêtres, les chevaliers d'autrefois, voudraient tout grand et beau, à l'image de leurs aînés. Mais lorsque la réalité s'offre à eux très vulgaire, ils excellent à la parer brillamment, en lui donnant pour étiquette un mot à effet ; exemple : notre *Calle Mayor*, et ailleurs la *Calle Real*. C'est Grand'Rue ou Rue

Royale, à peu près au même titre que, dans les hameaux français, ces manières de route, dont les passants les plus assidus sont l'âne et le bœuf du paysan.

Les enfants, du plus loin qu'ils nous voient, accourent mine souriante, baiser la croix de nos chapelets, en demandant tous en chœur : *una estampa*, *una medallita*, *un rosario*. C'est charmant de simplicité chrétienne, et il est permis de croire qu'en fait de civilisation, ce n'est pas inférieur à cette haine sauvage qu'on sème au cœur des petits Français.

Nous allons droit à l'église. Après avoir satisfait à la piété, premier sentiment de l'âme dans le saint lieu, on se groupe. Notre maëstro fait résonner son diapason, ajuste son gosier et entonne le plus bel air de son répertoire. Puis, formant un concert, toutes les voix s'unissent à la sienne pour exécuter un morceau dont nous attendions quelque effet. Les voûtes étaient vierges encore de tels échos.

Reste à examiner ce qu'il peut y avoir dans l'édifice d'ancien, de rare ou de beau. Mais déjà toute la gent scolaire avait pris place derrière nous, et l'instituteur du village, loin de se croire, comme ses pairs de France, l'un des premiers citoyens de la nation, s'offre à nous expliquer les tableaux appendus aux murailles.

Au sortir de l'église, pour témoigner du plaisir causé par notre visite, il donne la liberté à

son monde, qui prend aussitôt le chemin de l'école buissonnière. Imaginez-vous sans effort, ami lecteur, un instituteur de la République regardant comme un sujet de fête scolaire le passage de quelques moines ? Au lieu d'un congé, ces jeunes recrues de la laïque auraient goûté les suites d'une humeur sombre, excitée chez le maître par ces tenants de l'obscurantisme d'autrefois. Autre pays, autres mœurs !

Sauf le congé, de sa nature fort rare en tout lieu, voilà qui donne l'idée à peu près exacte de nos visites aux hameaux des alentours.

*
* *

Mais d'ordinaire nos goûts sont pour la solitude complète, la liberté absolue et le gazon rabougri des plateaux. Seulement, maintes fois, une aventure vient ajouter sa note particulière et donner son nom à la soirée. Ainsi, qui de nous a perdu le souvenir de la « promenade de l'âne » ?

C'était vers les commencements, par un vent glacial et pluvieux, au cours d'une exploration dans les environs du monastère. Tout à coup, dans la brume, nous distinguons des formes multiples se mouvant autour d'une masse inerte. On part en reconnaissance, au signal de : qui arrivera le premier ? Mais, à notre approche, les formes prennent des ailes et

vont se réfugier bien haut dans les airs. A terre gisait, dans une mare de sang, le semblable de l'intelligent animal dont la mâchoire gagnait les batailles jadis. Une bande d'oiseaux de proie en avaient fait leur dînette et finissaient de racler ses os. Nous eûmes peur, et d'aucuns, s'inspirant des conseils de la prudence, opinaient que pour fréquenter seul de tels parages, il fallait s'armer comme sur les neiges glacées des Alpes ou les plus hautes montagnes des Pyrénées. Pareille aventure ne s'étant jamais plus renouvelée sous nos yeux, on laissa le conseil tomber dans l'oubli.

*
* *

Nos sorties reçoivent encore un intérêt spécial du temps ou des saisons. Aux jours d'août et de septembre, par un soleil d'été, un ciel nettoyé et magnifique, le paysan de ces contrées abat, du tranchant de la faucille, les belles tiges de ses blés.

La besogne est longue parce que primitifs sont les moyens. Mais ici le travail quotidien n'inspire pas à l'ouvrier le blasphème. Il peut bien ignorer les machines inventées pour travailler à la place de l'homme, mais il sait encore porter ses regards plus haut que la terre et puiser là cette joie de l'âme qui lui permet de regagner le soir son logis en envoyant aux

échos des ritournelles castillanes, si curieuses pour l'étranger. Il en est déjà parmi nous qui ont naturalisé leurs cordes vocales et notent, pour nous les répéter aux heures de trêve avec le silence, ces accords de nos moissonneurs.

Que nous réserve l'hiver ? Si l'on en juge sur les premiers jours, du froid, à coup sûr. Mais nous saurons bien lui ravir tout ce qu'il amène à sa suite en fait d'agréments. Nous parer contre la pointe aiguë de ses armes, neige, glace et frimas, voilà, sans doute, l'essentiel de notre plan. Mais nous ferons mieux que passer décembre et janvier sur la défensive. Plus d'une fois, quittant le champ clos, nous irons provoquer l'ennemi au grand air.

J'arrête là ces quelques récits, suffisants pour donner l'idée de nos promenades à San Pedro. Quand nous rentrons sous nos voûtes monastiques après ces heures de repos, l'esprit se trouve plus lucide, plus intense l'ardeur au travail ; surtout, dans un élan tout spontané, le cœur envoie son grand merci au bon Dieu. Il est si bon notre Maître ! Comme il réalise pleinement en nous ses promesses ! Tandis que le monde ne sait voir que le triste sort, les souffrances des persécutés, Lui, inonde leurs âmes des plus immatérielles joies ; puis, les prenant par la main, il les conduit sur des plateaux immenses, dans un asile, champ de bataille de l'héroïsme chrétien.

Là, il leur fait la liberté sans limites comme l'horizon. Nous l'exerçons à travers les landes, sur les hauteurs, au fond des vallées. Si nous traversons une bourgade, le paysan ne songe pas à nous signaler l'inconcevable distraction d'avoir oublié notre chapeau. Et au spectacle de nos pieds nus, il n'a pas le zèle narquois de nous enseigner un magasin de chaussures. Elle se trouve donc bien réalisée même en ce moment la parole divine : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam !*

Les novices de la Casa Blanca ont aussi leurs fêtes et leurs jours de congé. Ne faut-il pas qu'ils soient initiés tout de suite à la vie de leurs frères aînés, les étudiants, qu'ils doivent bientôt rejoindre ? Ne faut-il pas aussi qu'ils rendent aux chers habitants de San Pedro leurs aimables visites ? Et puis, vraiment, privés de jardin et d'air, l'existence ne serait-elle pas bien monotone pour eux et la prison de Burgos préjudiciable à leur santé ?

Le grand air des plateaux voisins, ou les gracieux paysages des bords de l'Arlançon sont un luxe que le Père Gardien et le Père Maître, malgré la pénurie des ressources, peuvent toujours leur procurer. Cela fait peut-être manger un

peu plus de pain, mais permet d'économiser des remèdes.

En avant donc, en promenade !

La route suit les sinuosités d'une petite vallée qu'elle remonte jusqu'à un plateau aride, d'où l'on voit au loin les montagnes de Valladolid et de Santander. Une autre vallée à creuser, une nouvelle ascension à faire, et maintenant nous descendons tout de bon pour atteindre los Arcos, que nous apercevons au fond. Cette ancienne petite ville semble, d'après les pans de murs qui restent encore debout, les arcs et les ruines de toute sorte, avoir eu autrefois une certaine importance. Peut-être était-ce la ville des plaisirs et des fêtes, au temps où Burgos était la résidence des rois. Nobles et chevaliers y avaient leurs palais d'été. Il ne reste plus debout que celui de l'Archevêque, dont les belles salles et les longs corridors vont tout à l'heure servir à nos ébats.

Mais aurons-nous bien le courage de nous réjouir, quand nous saurons le but exact de cette promenade ? Tandis que notre cher frère cuisinier se prépare à utiliser la grande cheminée depuis longtemps sans usage, et que M. le curé, avec une amabilité parfaite, met à notre disposition des chaises et des ustensiles, que charrient une troupe d'enfants, mis en fête eux aussi par l'arrivée des petits moines, nous apercevons le Père Gardien, aidé du

R. P. Gabriel, secrétaire provincial, en ce moment parmi nous, tendant un long cordeau, prenant des mesures, traçant des lignes sur un grand papier blanc.

Il s'agit de prendre le plan de ce vaste édifice et de toutes ses pièces, que Mgr l'Archevêque, avec une bonté que rien ne lasse, vient de mettre à la disposition d'une communauté de Clarisses françaises, menacées, elles aussi, de proscription. Il y a quelques jours, la Mère Abbesse et la Mère Maîtresse des novices, obligées, dans ces tristes circonstances, de rompre leur clôture, sont venues, conduites par le Prélat et un de nos Pères servant d'interprète, visiter leur immeuble.

Dès lors ce lieu nous devient sacré. Bientôt ces grandes murailles abriteront nos chères sœurs, exilées comme nous, venant expier ici les crimes de la France. Bientôt sous les arceaux vénérables de ce cloître, entrecoupés de hautes colonnes, les anges de la pauvreté répandront leurs prières. Bientôt cette grande salle, qui servait déjà de chapelle aux Pères Lazaristes espagnols, quelque temps réfugiés en ce lieu, recevra de nouveau l'hôte du Tabernacle. Bientôt le grand et solennel portail sous lequel nous venons de passer se fermera définitivement et deviendra une inviolable clôture.

Nous foulons ce sol avec respect, et la tristesse envahit nos âmes. « Mon Dieu ! ne suffit-il pas

que nous soyons exilés nous-mêmes ? Nous ne sommes pas sans doute des victimes assez pures. Voudrez-vous augmenter encore le nombre de ceux qui souffrent et expient loin de la terre de France ? Oh ! ne permettez pas que les méchants continuent leurs ravages ! Laissez à notre patrie les asiles sacrés de la prière et du sacrifice, où de saintes filles ont choisi de vivre et de mourir pour vous ! Évitez à nos chères sœurs l épreuve de l'exil ! Le palais archiépiscopal de los Arcos continuera alors de nous demeurer ouvert pour des promenades plus joyeuses que celle d'aujourd'hui, et quand nous y reviendrons, ces pierres imposantes ne nous rappelleront plus qu'une chose : la bonté paternelle et sans borne du prélat franciscain, qui se montre en tout le protecteur si dévoué et si généreux de ses frères et de ses sœurs ! »

*
* *

Aujourd'hui, c'est vers un vrai monastère que nous allons nous diriger, ou plutôt vers ce qui fut un monastère.

Nous devisons gaîment en montant, dans la poussière, sur la route de Santander, à peine préservés des rayons du soleil par les quelques maigres arbres qui bordent le fossé, les seuls que nous apercevions dans ce paysage désolé.

Voici Villatoro, avec son église sur un mon-

ticule arrondi, puis un chemin défoncé à droite de la route, qui monte insensiblement. Il nous rapproche d'un bosquet, aperçu depuis longtemps, au sommet d'un ravin qui s'évase et se confond presque aussitôt avec la plaine.

Là, au milieu des arbres, entouré de vertes pelouses, avec des eaux abondantes, s'élève un second San Pedro de Cardena. On s'y tromperait à voir les longues murailles de clôture qui précèdent l'édifice, la façade de l'église, le petit clocheton, les bâtiments du monastère, tant la ressemblance est frappante. C'est Fresdeval, ancienne résidence des religieux Hiéronymites, dont les monastères furent, au temps passé, les plus imposants et les plus riches de l'Espagne. Le fameux Escorial demeure encore comme le témoin de cette splendeur antique.

Fresdeval n'était qu'une résidence d'été des puissants religieux, recrutés à peu près uniquement dans la haute noblesse du pays. Ils étaient venus en ce lieu, dit-on, pour desservir un ermitage dédié à la très sainte Vierge, et leur ferveur était si grande que l'évêque Paul de Santa Maria avait pu, par eux, réformer et transformer en pépinière de saints l'ancien monastère des Chanoines Augustins de Saint-Jean de Ortega.

L'ermitage avait été, par leurs soins, transformé en belle église. Malheureusement, il n'en reste que la façade, et, si on franchit le seuil de la porte, on ne voit plus à l'intérieur que des

murailles nues, deux arcs de pierre ayant soutenu la voûte, et, au fond, une belle rosace gothique.

De l'église, on pénètre sous le cloître, où l'on admire les beaux arceaux de style gothique flamboyant, que viennent orner des berceaux de vigne vierge. Mme la Comtesse de Villanueva y Geltru, propriétaire actuelle de ces bâtiments, a eu la bonne pensée de réunir dans ce cloître toutes les sculptures trouvées au milieu des décombres, et elle a fait ainsi un vrai musée d'antiquités. Il est complété, dans le cloître supérieur, par un musée d'un autre genre : un amas de peintures, toutes vieilles assurément, mais qui n'ont guère, croyons-nous, d'autre mérite artistique.

Un énorme crocodile empaillé suspendu au mur de la cage de l'escalier sert de transition entre les deux collections de pierres et de toiles, et sa grande gueule étant tournée vers le haut, on se demande s'il ne va pas s'élancer dans la galerie pour dévorer toutes les croûtes.

Il n'y a donc là, hélas ! que des débris et des ruines, qu'il serait bien difficile de faire revivre. Mais ce qui est toujours nouveau à Fresdeval, ce sont ses grands ombrages, son beau gazon fleuri et l'eau fraiche de sa fontaine, à laquelle les bergers du voisinage n'osent pas venir boire aujourd'hui, de crainte de troubler le repas champêtre des Pères Capucins. Mais il n'est pas

difficile de les apprivoiser, ne serait-ce qu'en leur montrant de loin un peu de pain et un modeste dessert, qu'ils s'empressent de venir partager, pour l'arroser ensuite avec un peu d'eau recueilli sans scrupule au fond de leur casquette.

Décidément, c'est une agréable promenade, et nous la recommencerons.

*
* *

Mais il faut savoir varier les plaisirs. Pour fêter dignement les saints Chérubins et saint Ernest, patrons de notre bon Père Maître et du Père Gardien, nous avons reçu la clef des champs, et nous voilà lancés dans une direction tout opposée à celle de Fresdeval, sur l'ancienne route de Madrid. Nous arrivons au plateau, d'où l'on nous montre, en face, certaine montagne dentelée, dont la vue nous fait venir l'eau à la bouche : c'est la direction de Silos, le célèbre monastère bénédictin où les Pères de la Casa Blanca et les étudiants de Cardeña trouvent toujours si paternel accueil. Mais les pauvres novices, qui ne peuvent découcher, doivent se contenter de regarder de loin : comment faire en une journée quatre-vingts kilomètres pour l'aller et autant pour le retour ? Décidément, ce sera pour plus tard ; sachons borner nos ambitions, et pour aujourd'hui, occupons-nous de bien jouir de la solitude de cette forêt en taillis,

où les cistes vont nous faire un bon feu et parfumer notre cuisine. Hélas ! la solitude n'est pas de ce monde, et quand nous nous croyons seuls, voilà que les bergers accourent pour nous contempler, et les charbonniers pour nous offrir leur marchandise.

Prenons-en gaîment notre parti, et puisqu'il n'y a pas de ce côté de solitude possible, allons retrouver la grand'route, passons au milieu des troupeaux de petits ânes et de leurs cavaliers, qui reviennent du marché, et saluons ces braves travailleurs des champs, qui, pour mieux braver les ajoncs et les bruyères, se taillent de curieux tabliers de cuir, partagés par le milieu, et attachés derrière la jambe, à la manière de pantalons qui ne couvriraient que le devant.

Bientôt nous sommes à Sarracin, le premier village que l'on rencontre de ce côté. Il est coquettement assis au soleil, sur le bord du ruisseau, qui, un peu plus loin, arrosera les terres et les jardins de los Arcos.

Comme toujours, notre première visite est pour l'église et le Saint Sacrement. M. le curé, qui nous fait les honneurs de sa paroisse, veut encore nous accompagner à un petit couvent abandonné, que nous voyons au pied de la colline, entouré d'un immense jardin. Et chemin faisant, il nous en raconte l'origine.

Jeanne de Osorio, dont on voit partout les armes, en avait le patronage et y avait installé

une petite communauté de religieux Trinitaires. Les bâtiments sont bien humbles et un peu ruinés, aussi avons-nous hâte de visiter l'église. Elle est plus pauvre encore et plus délabrée, mais enrichie d'un grand trésor : une précieuse statue, ou buste de l'*Ecce Homo*, devant laquelle nous répandons une fervente prière. C'est une image miraculeuse, appelée le *Santo Cristo de los Buenos Temporales,* le saint Christ du beau temps. Un tableau, appendu au mur, représente l'événement qui lui fit donner ce nom, en même temps qu'il déterminait le changement du titulaire. Jusque-là, c'était la très sainte Trinité qu'on avait honorée au maître-autel; à partir de ce jour, on y vénéra ce saint Christ, tout en continuant de célébrer la fête principale en la fête de la Trinité.

Cet événement fut une procession, ordonnée par l'archevêque de Burgos pour faire cesser une sécheresse persistante, qui mettait le pays en péril de famine. Toutes les prières et les rogations faites à d'autres sanctuaires étaient demeurées sans effet ; la procession de Sarracin apaisa le courroux de Dieu et obtint la pluie désirée et une récolte abondante.

Le tableau représente les croix, les bannières de toutes les paroisses avoisinantes, accompagnées de leur clergé, tandis que les Trinitaires, l'archevêque, les autorités laïques viennent à la suite, escortant la pieuse image.

C'est donc un pèlerinage que nous accomplissons, et nous remercions Dieu de la pieuse surprise que sa bonté a bien voulu nous ménager en nous amenant, à notre insu, dans un de ses sanctuaires de choix autour de notre ville.

Du haut de la montagne, nous nous retournerons encore pour saluer le petit clocher, et faire monter vers le ciel les *Ave Maria* du chapelet succédant à des chants patriotiques, exécutés avec tout l'entrain que donne le grand air. Nous aimons bien certes à chanter la France, et les échos des collines de Castille répercutent volontiers nos accents; nous comprenons cependant qu'il est mieux encore de prier pour elle, pour que le Christ et la Vierge bénie la débarrassent enfin des ennemis qui la perdent.

Ce jour-là, nous ferons notre grande promenade en repassant les Pyrénées.

CHAPITRE VIII

UNE VILLE CATHOLIQUE.

Burgos a une population moyenne de 38.000 habitants, sans compter plus de cinq mille soldats, six cents hospitalisés de la province et deux mille prisonniers.

Pour cette population, il y a dix paroisses, dont trois, Saint-Nicolas, Sainte-Agathe et Saints-Pierre-et-Félice, supprimées comme telles par le gouvernement, continuent néanmoins d'être administrées par des curés indépendants.

On compte, en outre, dans la ville trois communautés d'hommes, Carmes, Jésuites, et maintenant Capucins. Il faut ajouter les Frères Maristes, français comme nous. Les communautés de femmes y sont aussi très nombreuses. Presque tous les anciens Ordres y sont représentés : Bénédictines, Bernardines de las Huelgas, Bernardines de Saint-Lesmes, Augustines de Sainte-Dorothée, Augustines de la Mère de Dieu, Clarisses ; Clarisses Conceptionnistes, Commanderesses de Calatrava, Carmélites, Trinitaires, Visitandines et Sœurs de Saint-Vincent de Paul. De

plus, en ces derniers temps, un grand nombre de congrégations récentes sont venues s'établir auprès des anciens couvents : Dames de Saint-Maur (françaises), Petites Sœurs des Pauvres, Adoratrices, Sœurs de l'Immaculée-Conception, Esclaves du Sacré-Cœur, Religieuses de Marie Immaculée, Sœurs garde-malades, et ces derniers jours, Franciscaines Missionnaires de Marie.

Si l'on ajoute aux chapelles de ces communautés et aux églises paroissiales, les chapelles des établissements hospitaliers et des collèges, deux ou trois chapelles ou oratoires de confréries et quelques ermitages dans les environs de la ville, on a un nombre de lieux de culte relativement considérable. Personne cependant ne songe à s'en plaindre ; tous ces lieux sont fréquentés, tous répondent à un besoin et tous concourent à rendre plus intense encore la vie religieuse de la cité.

Pour les desservir, la ville possède un clergé très nombreux. Il est difficile de déterminer le nombre des prêtres qui exercent ici leur ministère : le chiffre n'est certainement pas au-dessous de deux cent cinquante. Mais que font tous ces prêtres et tous ces religieux ? N'y a-t-il pas là une surabondance inutile, peut-être même nuisible ?

Et nuisible en quoi ? Le nombre des prêtres, quand ces prêtres sont bons, peut-il jamais excéder ? Il en est des prêtres comme des églises, plus il y en a, mieux cela vaut. Ce grand nombre montre le grand esprit chrétien d'une popula

tion, et il sert en même temps à le maintenir et à l'accroître.

Nous avouons cependant que pour qu'il en soit ainsi, il faut que ces prêtres trouvent de l'ouvrage et puissent vraiment exercer leur zèle. Sous ce rapport, le clergé de Burgos est vraiment édifiant. Qu'on nous permette de le montrer à l'œuvre.

Voici d'abord l'Excellentissime Chapitre de la sainte Église métropolitaine. C'est le sénat de l'Archevêque, non point à cause de l'âge de ses membres, beaucoup de ces chanoines sont aussi jeunes que nos vicaires français, mais à cause de leur mérite, de leur vertu et de leur science. C'est par le concours qu'ils ont conquis leur grade, un concours des plus sérieux, où, en public, pendant plusieurs jours, ils doivent les uns contre les autres soutenir une thèse tirée au sort la veille, répondre aux objections, etc. ; puis, après une heure de préparation, improviser un discours sur un texte qu'ils n'ont pu prévoir à l'avance. Les prêtres des diocèses étrangers sont admis à ce concours, ce qui fait que les Chapitres d'Espagne ne sont pas composés des prêtres d'élite du diocèse, mais bien des prêtres les plus instruits et les plus distingués du royaume. Aussi occupent-ils un haut rang, ils sont les dignitaires du clergé, et c'est parmi eux que sont presque exclusivement choisis les évêques. Ils assistent au chœur tous

les jours et à tous les offices canoniaux, et exercent en plus les charges diverses du Chapitre : Doyen, Archiprêtre, Lectoral, Doctoral, Chantre, etc... D'autres sont vicaires généraux, secrétaires de l'Archevêché, professeurs au séminaire et confesseurs de religieuses. Auprès du Chapitre, pour remplir les offices secondaires et pourvoir aux cérémonies du culte, si nombreuses dans une vaste église comme la métropole, il y a les bénéficiers.

Dans une ville où les pratiques religieuses sont très en honneur, avec la fréquence des sacrements, le service paroissial, ainsi que les aumôneries des couvents et des établissements de bienfaisance, absorbe un très nombreux personnel Il y a des jours où, pour un seul hôpital, six et sept confesseurs suffisent à peine. Deux chiffres indiqueront la somme de travail à laquelle doit s'astreindre, à certaines fêtes, le clergé de la ville : celui des communions données par les Pères Jésuites dans leur église, le jour du Sacré-Cœur : cinq mille ; et celui de l'église des Pères Carmes, au jour de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui s'éleva à près de six mille.

Une certaine aumônerie cependant semble laisser des loisirs à ses titulaires, c'est celle du monastère de las Huelgas, où le patronat royal a tenu à conserver une certaine splendeur de culte, souvenir du passé. Il y a donc là, pour

une trentaine de religieuses, onze aumôniers ; mais il faut les considérer bien plutôt comme une communauté de bénéficiers, établie pour entourer de continuelles prières les trente-trois tombes royales que renferme l'église du couvent. C'est ce que l'on peut appeler un poste de repos, où l'on place de jeunes prêtres de mérite qui désirent étudier, ou des vieillards fatigués du service paroissial. Ajoutons encore que si les aumôniers du royal monastère ont des loisirs, ils savent facilement les sacrifier pour porter secours à leurs confrères et pour s'adonner au laborieux ministère des confessions.

Pour la formation de ce clergé et de celui de tout le diocèse, qui est très étendu, puisqu'il compte onze cents paroisses, la ville possède un séminaire superbe, où toutes choses marchent sur un très grand pied. C'est la gloire de Mgr Aguirre, l'Archevêque actuel, d'y avoir introduit de nombreuses réformes, qui y font régner maintenant un ordre et une discipline impeccables. La plus importante de ces réformes a été l'établissement de l'annexe au séminaire, ou séminaire de Saint-Joseph.

Comme partout en Espagne, il y avait ici, outre les séminaristes proprement dits, qui suivaient les cours comme pensionnaires, un certain nombre d'externes, élèves peu fortunés, qui, tout en demeurant dans leur famille ou en prenant chez des étrangers une modeste

pension, venaient aux heures des classes ...ndre aux séminaristes, et parvenaient ...me eux à la cléricature, sans avoir cepen...t reçu la formation de l'intérieur du sémi-

...e cet état de choses, un saint prêtre, ...Manuel-Domingo Sol, confiant en la Provi...dence, conçut un grand projet. Il ne s'agissait de rien moins que de fonder, à côté des grands séminaires proprement dits, des annexes, où les élèves ecclésiastiques à qui leurs ressources ...ne permettent pas de payer la pension, pussent trouver à des prix fort modiques la nourriture et le gite, et se former en même temps sous la direction de quelques prêtres dévoués.

La Providence s'est montrée généreuse, et il en est résulté la fondation d'une congrégation de prêtres, dits de Saint-Joseph, qui, depuis 1884, s'est tellement multipliée et a créé de si nombreux établissements, qu'il n'y a presque plus un diocèse en Espagne qui en soit dépourvu, sans compter les maisons de l'étranger, à Rome, en Portugal, en Amérique. N'y a-t-il pas là une création semblable à celle de saint Vincent de Paul et de M. Ollier, en France ? La fondation de la Société de Saint-Joseph, dite des Prêtres coopérateurs, fait le miracle de nourrir pour deux réaux par jour (cinquante centimes) des milliers et des milliers d'élèves, en augmentant sensiblement dans chaque

diocèse le nombre des prêtres, et en supprimant les inconvénients multiples de l'externat dans un séminaire.

C'est ainsi qu'outre le grand séminaire de Saint-Jérôme, où sont quelque cent vingt élèves, nous avons pour voisins à Burgos deux cent cinquante séminaristes de Saint-Joseph. Jésuites, Carmes, et maintenant Capucins vont régulièrement confesser ce nombreux personnel. Les deux séminaires sont séparés, mais les cours sont communs. Il fait bon voir défiler dans la ville cette longue théorie de jeunes gens, de tenue pieuse et modeste, coiffés du bonnet à pointe des ecclésiastiques et vêtus de leur soutane sans manches, sur laquelle passe la *beca*, sorte de grande écharpe bleue qui se croise sur la poitrine et retombe en deux plis en arrière presque jusqu'aux talons.

Cette institution nouvelle n'est pas la seule en Espagne, où les catholiques depuis vingt-cinq ans ont su admirablement profiter de la liberté qui leur a été laissée.

C'est ainsi qu'il a surgi, à Barcelone, une congrégation de religieuses, dites de l'Immaculée Conception, qui s'est donné pour fin de recueillir, dans les grandes villes, les jeunes filles venues de la campagne et les servantes sans emploi. On les garde, on les nourrit à très peu de frais, et on les place dès qu'on le peut. C'est l'œuvre des servantes, établie en France dans

de nombreuses villes. En Espagne, elle est devenue l'œuvre spéciale d'une congrégation, qui s'est en quelques années répandue dans tous les principaux centres, notamment à Burgos, où elle fait un bien incalculable.

Voyant que les enfants des pauvres, abandonnés sans surveillance par leurs parents, ne vont pas à l'école, ou au moins, dans l'intervalle des classes, demeurent exposés dans la rue à toute sorte de dangers, et deviennent trop souvent un fléau pour les villes, en attendant qu'ils aillent grossir les rangs de l'armée du crime, quelques prêtres zélés de Grenade ont fondé des écoles dites *Avemarianas* (de l'*Ave Maria*), où les enfants sont reçus dès le matin, gardés et hébergés jusqu'au soir. Un saint prêtre de Burgos s'est consacré à la même œuvre, et il est beau de le voir passer, comme un autre saint Vincent de Paul ou un saint Joseph Calasanz, entouré de ses petits pensionnaires, nourris par la charité, qu'il conduit de temps en temps à quelque pieux pèlerinage. La même œuvre existe pour les petites filles, dont prennent soin les Sœurs de la Charité.

Inutile de dire que toutes les œuvres charitables laïques prospèrent à Burgos, Conférences de Saint-Vincent de Paul, Dames de Charité, etc...

Peut-être n'y a-t-il pas une autre ville où les établissements de bienfaisance soient aussi nombreux et aussi bien tenus. Comptons-les.

1° L'*hôpital militaire*, récemment construit, avec des pavillons séparés, selon les règles de l'hygiène la plus savante et la plus scrupuleuse.

1° L'*hospice provincial*, où reçoivent asile six cents enfants ou vieillards des deux sexes.

3° L'*Asile des Petites Sœurs des Pauvres délaissés*, encore une institution espagnole sur le modèle des Petites Sœurs françaises. Plus de cent vieillards sont hospitalisés par elles, dans un magnifique établissement, récemment agrandi par la générosité d'une dame de la ville.

4° L'*hôpital Saint-Jean*, pour les malades de la ville : une quarantaine de lits.

5° L'*hôpital du Roi*, fondé par Alphonse VIII et ancienne dépendance de las Huelgas. On y reçoit les pèlerins et les étrangers, de passage. Le nombre des malades est habituellement de quatre-vingts.

6° L'*hôpital de Barrantes*, avec une vingtaine de lits, à la charge du Chapitre de la cathédrale, qui vient d'y faire d'importantes réparations et d'y établir un service très perfectionné de chirurgie moderne.

7° L'*hôpital des Incurables*, ou de l'Immaculée Conception.

Cela fait donc sept asiles ou hôpitaux divers, sans compter plusieurs orphelinats. La religion est vraiment mère de la charité, et on n'a pas de peine à s'en convaincre quand on voit ici le

grand nombre des fondations inspirées par la foi. Ce sont partout, en effet, sur les tombes des archevêques et des chanoines, des inscriptions rappelant leurs pieuses prodigalités. « *Dispersit dedit pauperibus :* Il a semé ses biens dans le sein des pauvres, y lit-on le plus souvent. — *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem :* Bienheureux celui qui a l'intelligence du sort du pauvre et de l'indigent. » A un sépulcre du cloître de la cathédrale, nous avons encore recueilli ces belles paroles : « *Ut Christum lucrifaceret, hæredes fecit pauperes :* Afin d'avoir le Christ pour son partage, il a fait les pauvres ses héritiers. »

Nous avons mentionné plus haut la pieuse libéralité d'une dame qui a fondé une aile de l'Asile des vieillards. Mais nous nous reprocherions de ne pas parler d'une autre œuvre accomplie par la même main et qui fait le plus grand honneur à Burgos : la fondation du Cercle catholique.

Non loin de l'Arlançon et de la place de l'Institut, on voit dans la rue de Saint-Cosme et Saint-Damien un édifice en briques rouges, à la façade artistique, aux dimensions imposantes. C'est le Cercle, le lieu de réunion des ouvriers, qui y trouvent non pas seulement des délassements, mais aussi des conférences, des cours d'adultes, et surtout des exercices religieux, une direction sérieuse et les bienfaits de l'association sur le terrain catholique. La pieuse fonda-

trice a tout fait par elle-même, après s'être procuré tous les ouvrages qui parlent de l'œuvre des cercles, et avoir étudié leurs méthodes d'action. Convaincue du grand bien qu'elle pouvait faire, elle n'a pas hésité à consacrer à cette œuvre une partie considérable de sa fortune, la dotant d'un local qui étonne par sa splendeur. Imprimons ici, en grands caractères, le nom de cette femme de cœur, une de nos premières bienfaitrices, l'âme des œuvres de Burgos : D^A^ PETRONILA CASADA. Aussi bien, il est déjà inscrit, en lettres ineffaçables, dans le cœur reconnaissant de ses compatriotes.

Parlerons-nous des œuvres de piété ? Vraiment le sujet serait inépuisable. Il en existe une infinité, à peu près dans toutes les églises : confréries, associations, etc...

Conservons aussi le souvenir d'un ange de la charité, la providence des enfants pauvres de Burgos, la grande bienfaitrice des orphelinats et des patronages : D^A^ JUANA DEL NERO. Elle a passé en faisant le bien, et elle continue de le faire après sa mort, par ceux qui demeurent après elle, inconsolables de sa perte.

Les confréries d'hommes sont très nombreuses. Outre celle du Très Saint Sacrement et celle de Saint-Louis de Gonzague pour les jeunes gens, établie chez les Pères Jésuites, il y a la confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien pour les médecins, la confrérie des Ames, de saint

Blaise, de saint Gilles, de saint Julien, etc ..

Mentionnons seulement les plus édifiantes et les plus vivantes des œuvres de la ville.

C'est d'abord le Tiers-Ordre de saint François, avec une fraternité distincte pour les hommes et pour les dames, établi à Burgos de temps immémorial et renouvelé en ces dernières années, à la suite des prédications d'un Père Capucin.

Les hommes tertiaires forment le fond d'une autre association, récente dans la ville, mais parfaitement organisée, celle de l'adoration nocturne. Ces messieurs se divisent en groupes, qui, à tour de rôle, vont passer devant le Saint-Sacrement la nuit du samedi au dimanche, de manière que l'adoration ait lieu une fois par semaine, dans la chapelle du séminaire Saint-Joseph. A Madrid, les associés étant assez nombreux, on peut former trente-un groupes et avoir l'adoration toutes les nuits. A Burgos comme à Madrid, les mêmes cérémonies sont en usage. Les adorateurs viennent se ranger autour de l'autel, précédés du drapeau national au centre duquel brille le Sacré Cœur, et ce drapeau demeure exposé lui aussi, comme pour rendre hommage, au nom de toute la nation, au Dieu de l'Eucharistie. Pendant la messe qui termine l'exposition, il est tenu à la main, au côté de l'évangile, par le plus digne des confrères, qui le jette sur le sol, au pied de l'autel, pendant l'élévation et aussi à la bénédiction finale. Puis la bannière se

retire lentement, suivie des adorateurs, qui récitent le *De profundis,* et s'arrêtent pour une absoute au seuil de l'église.

De temps en temps, une fête plus solennelle réunit tous les groupes. C'est à l'occasion d'une de ces fêtes que nous connûmes l'association. Par une belle et claire nuit du mois de juin, nous étions agréablement surpris, au moment d'aller prendre notre repos, d'entendre éclater tout près de nous, presque au-dessus de la Casa Blanca, de joyeuses fusées. Et pendant que résonnaient dans la nuit des chants religieux, nous apercevions, perçant l'épaisse verdure des ormeaux, sur la promenade du séminaire, une multitude de flambeaux. Les chants se rapprochaient, et bientôt défilait sous nos fenêtres une édifiante procession d'hommes, porteurs de grandes torches, qui chantaient en chœur les *Ave Maria* du chapelet. Une foule confuse, suivant le clergé, répondait en priant. On allait faire, cette nuit-là, l'adoration ordinaire à l'église de las Huelgas, où l'on devait célébrer le lendemain une fête eucharistique, au nom plein de poésie : *la fête des épis.* Nous assistâmes à cette fête, nous entendîmes de beaux chants exécutés par ces hommes et un sermon très substantiel et très pratique d'un bénéficier de la cathédrale; après quoi, il y eut une procession solennelle, qui rappelait en petit la procession du *Corpus.*

Il nous a été donné de voir aussi, à l'église des Pères Jésuites, les grandioses cérémonies de l'Apostolat de la prière. Elle est bien vaste, l'église de la Merci, nous l'avons vue cependant remplie, tous les premiers vendredis du mois, à la *fonction* du soir, et nous avons été grandement édifiés du bon nombre de communions qu'on y distribue le matin. Ce fut notre première consolation sur la terre d'exil que de donner cette communion aux associés, et nous demeurons bien reconnaissant aux Pères de la Compagnie de la gracieuse délicatesse avec laquelle ils voulurent bien nous inviter à célébrer la sainte messe et à présider leurs fêtes.

Les Pères Carmes ont rivalisé avec eux de bienveillance à notre égard, nous invitant à chanter la grand'messe de la fête du Mont-Carmel. On n'imagine pas la foule qui était ce jour-là accourue à leur église, et qui refluait bien au delà sur la place. Les quais et les ponts de l'Arlançon étaient encombrés par la multitude des fidèles, avides d'assister à une messe, de faire une visite, de gagner une indulgence. Oh ! que Notre-Dame du Carmel est aimée en Espagne, et que son culte est vraiment populaire !

Autour d'elle se groupent, non pas une, mais plusieurs associations pieuses, et d'abord le Tiers-Ordre du Carmel, extrêmement répandu, dont les membres se reconnaissent toujours par leur costume brun, et une ceinture de cuir pen-

dante, avec la boucle aux armes de l'Ordre. C'est tous les jours et à tout instant que l'on rencontre dans les rues ce costume. Outre le Tiers-Ordre, il y a la *Dévote semaine*, association moins sévère, mais beaucoup plus répandue ; puis l'Archiconfrérie thérésienne des Enfants de Marie Immaculée, qui célèbrent la fête du 8 décembre, par une neuvaine et des cérémonies splendides.

Tertiaires, Enfants de Marie et Associés rendent à la Vierge du Carmel des cultes solennels, qui devancent de longtemps la fête et se prolongent bien après sa date : neuvaines, triduums, octaves, voire même mois du Carmel, c'est pendant plusieurs semaines un mouvement incessant, des cérémonies ininterrompues. A mesure qu'approche le jour solennel, les cloches sonnent avec plus d'élan et la poudre commence à faire briller dans le ciel serein des nuits d'été de joyeux éclairs et des pluies d'étoiles, au milieu des détonations, des cris, des applaudissements. Toute la ville se met en fête.

Durant la neuvaine, des degrés de l'autel à la voûte de l'église, on ne voit que lumières, qui se reflètent dans les ors du retable, et des gerbes de lis, qui se renouvellent chaque jour ; car les familles sont jalouses du privilège qui leur est échu d'orner à tour de rôle l'autel de Notre-Dame. Si vous tenez à assister à un de ces exercices préparatoires à la fête, à entendre le sermon du Père Carme, exaltant la

glorieuse Patronne de l'Ordre, arrivez à l'église bien avant l'heure, sans quoi vous serez obligé de demeurer à la porte, d'où vous pourrez entrevoir la brillante illumination, éclairant la multitude des têtes cachées sous la mantille, devant lesquelles s'agitent éperdument des éventails. Et malgré la chaleur suffocante, les hommes et les femmes qui se sont disputé une petite place dans la longue nef, attendent patiemment pendant deux heures, qu'ils ne trouvent pas longues, la fin de toutes les cérémonies : rosaire, lecture, sermon, cantiques, *Salve Regina*, etc...

Que sera-ce le jour de la fête ? Les villages voisins se dépeuplent, et l'église dans la journée se désemplit pas. Le brave Eduardo, homme d'affaires de Cardeña, a dit ce jour-là à nos Pères qu'il prenait son congé aux pieds de Notre-Dame, et de six heures du matin jusqu'à la grand'messe, de peur de perdre sa place, il s'est tenu au pied de la chaire. Or la grand'-messe, à grand orchestre, avec un éloquent sermon d'un Père Jésuite, a duré de dix heures à midi et demi. Monseigneur l'Archevêque, qui assistait au trône, a fait compliment au Capucin français qui la célébrait, sur la manière de prononcer le latin à l'espagnole.

Au repas qui suit la grand'messe, nous sommes édifiés de voir, outre l'Archevêque, le gouverneur civil (ou préfet), le général comman-

dant la place et le président du tribunal. L'alcalde (ou maire), invité lui aussi, s'était fait excuser pour cause de maladie. Mais le conseil municipal n'a pas manqué d'envoyer le soir à la procession quelques-uns de ses représentants. Cette union de toutes les autorités, sous le manteau de Marie, dans une maison monastique, contrastait tellement avec ce que nous voyons actuellement en France, que nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment d'admiration mêlé de douleur et d'envie, et nous remerciions Dieu de nous avoir fait trouver asile dans une ville et un pays qui savent encore se montrer officiellement chrétiens.

Hélas! une légère pluie, survenant au moment où la procession venait de quitter le Carmel, obligea le clergé à se réfugier avec la sainte image dans l'église des Jésuites, et l'on ne put parcourir, comme il est d'usage, les rues de la ville, déjà ornées et pavoisées pour faire honneur à la Vierge.

On se dédommagea le dimanche suivant, en formant une nouvelle procession dans les allées qui courent le long de la façade du séminaire. Une foule compacte formait la haie, tandis que les tertiaires et les dévots du Carmel s'avançaient en deux rangs, chantant les litanies, dans un interminable cortège, fermé par les religieux et le clergé, la bure franciscaine, le blanc manteau

des Carmes et les splendides ornements du chanoine officiant.

De retour à l'église, le *Salve Regina* éclate. Ses dernières notes ont à peine résonné qu'une voix vibrante se fait entendre dans la chaire. C'est un cri d'enthousiasme et un chant de triomphe, qui se termine par un formidable *Vivat* répété par la foule, avec un tel accent que les voûtes semblent vouloir s'écrouler. Un dernier cantique, et la fête est finie.

Mais non, il y a encore l'octave, et puis je ne sais plus quelles cérémonies complémentaires. C'est au Carmel comme au ciel, les louanges de la Vierge n'y cessent jamais.

Nous avons, je crois, donné une idée suffisante de Burgos, au point de vue religieux. La ville est vraiment ce que ses monuments indiquent : une ville de foi, de prière, de vaillance religieuse.

Un fait relativement récent le dira mieux que toutes nos paroles.

Le 24 janvier 1869, le gouvernement révolutionnaire ordonna de faire partout l'inventaire des objets de valeur de toutes les églises. C'était un commencement de spoliation. Le gouverneur de Burgos songea aussitôt à exécuter cet ordre. « N'y allez pas, lui dit-on, il y a danger pour vous. » Il voulut y aller quand même, confiant sur la garde bien armée qui devait l'accompagner. Le clergé impuissant, atterré, faisait en-

tendre ses protestations, rappelait les anathèmes de l'Église. Qu'importait au fonctionnaire impie, qui froidement continuait son œuvre ? Il venait de la terminer, et descendait l'escalier du Sarmental, quand la foule attroupée se saisit de lui dans un tour de main, le ligotte, malgré la police, le fait rouler jusqu'en bas sur les degrés de pierre, tandis qu'un poignard anonyme s'enfonce dans son cœur.

Ce fut fini de l'inventaire et des vexations, et la cathédrale garda ses trésors. On ne peut évidemment approuver ces procédés un peu sommaires, quoique très efficaces.

Le peuple espagnol vient de montrer encore, dans la mémorable journée du 11 octobre dernier, à Bilbao, comment il entend se défendre, en défendant ses églises, ses prêtres, sa foi.

Une foule de douze mille pèlerins, se rendant à Notre-Dame de Begoña, est assaillie par des hordes révolutionnaires venues de Santander, car les lâches ont besoin d'appeler du secours et de se mettre nombreux pour attaquer des femmes. Malheureusement pour eux, il y a aussi des hommes dans la procession. Il est vrai, ces hommes sont des catholiques, gens paisibles, qui, en fait de chant guerrier, ne savent que des cantiques, et ont pour toute arme un chapelet à la main. On les insulte, on les bouscule, on cherche à leur barrer le chemin, et les catholiques continuent de prier. Le sang bouillonnait déjà

dans leurs veines, mais les prêtres les exhortaient à la patience et au calme, ils obéissaient.

Trompés par ces apparences, les révolutionnaires s'écrient alors : « A eux, puisqu'ils sont si lâches ! » Et ils commencent la lutte.

Les catholiques, scrupuleux pour attaquer, ne le sont plus pour se défendre. Les plus doux deviennent des lions, et on les voit organiser à l'instant une vaillante résistance. Les assassins tirent des coups de pistolet, il y a déjà des blessés dans la procession, le sang coule sur les vêtements, les bannières en sont maculées, mais personne ne recule, les femmes poussent le cri : « *Adelante* ! En avant ! Viva la Virgen de Begoña ! » Les blessés eux-mêmes se relèvent et continuent leur procession : « Je veux arriver à Begoña, s'écrie un jeune homme dont le pied est brisé, ne serait-ce que pour remercier la Vierge de la grâce qu'elle m'a faite de verser mon sang pour elle. »

Les catholiques se défendent si bien que deux fois ils mettent l'ennemi en déroute, et arrivent en procession au sanctuaire.

Plus que jamais, sachant qu'ils n'ont pas à compter sur le secours d'un gouvernement trop faible et trop inintelligent pour savoir se défendre lui-même, ils se défendront tout seuls.

Quelle leçon pour nous Français !

Mais même en dehors de ces catholiques militants, parmi ceux que l'on appelle ici libéraux, il

y a encore la foi. Elle conserve ses droits et s'affirme en public. On n'est plus catholique, hélas! dans les idées, ni dans la conduite, mais on l'est encore à l'extérieur, et les pratiques que l'on garde sont plus que des formalités, elles indiquent la vraie pente de l'âme. Le peuple espagnol est pétri de foi, pour ainsi dire, la foi est dans son sang lui-même, c'est un peuple de foi et un peuple rituel. Il tient à ses traditions, à ses pratiques, à ses fêtes, à ses processions, tout autant qu'à ses jeux et à ses *toros*; aussi demeure-t-il toujours profondément catholique, car c'est le catholicisme qui l'a formé, et c'est le catholicisme que l'on retrouve toujours au fond de ses usages les plus invétérés.

C'est surtout aux jours de fêtes qu'il apparaît comme tel, aux jours des grandes manifestations extérieures, comme, par exemple, à la Fête-Dieu, qui est, on peut le dire, la grande fête nationale de l'Espagne.

C'était peu de jours après notre arrivée : du balcon d'une maison amie, nous pouvions suivre facilement les détails de la fête, voir tout le cortège, et dominer la grande place de la Cathédrale. Elle est, bien avant l'heure, remplie d'une foule compacte ; mais bientôt la troupe, en grand costume de gala, vient occuper tout le chemin que doit suivre le cortège, et faire la haie sur les côtés. Nous remarquons, adossé à un mur, une sorte de dais, avec un tapis sur

le sol et des plantes vertes sur les côtés. Deux gendarmes aux brillants parements montent tout auprès la garde. Est-ce un reposoir ? Le monument étant disposé du côté de la rue où nous nous trouvons nous-mêmes, il nous est impossible de le voir. Nous savons cependant qu'au moins, à cette première procession générale, il n'y a pas de reposoir sur le chemin. Un aimable compagnon survient à ce moment pour nous dire : « C'est le portrait du roi. » Nous trouvons très beau et très chrétien l'usage qui veut que le roi soit présent, en quelque sorte, aux grandes fêtes religieuses de son peuple, pour s'unir à ses joies et saluer avec lui le monarque de l'univers, celui qui domine les couronnes et les trônes.

L'armée rend d'abord les hommages à la majesté de la terre, puis elle se met en mesure de les rendre, plus profonds encore et plus accentués, à la majesté du ciel. Devant le roi, on présente les armes, mais on demeure debout et couvert. Devant le Saint Sacrement tout à l'heure, les soldats mettront le genou en terre, renverseront leur fusil et rejetteront en arrière leur képi retenu au cou par la jugulaire. La marche royale saluera l'apparition du Dieu caché, comme elle salue le passage du monarque de la terre.

Cependant les cloches en branle depuis long-

temps annoncent que la grand'messe est terminée et que la procession a même dû se déployer déjà sur une grande partie de son parcours. La place se remplit de plus en plus, les enfants montent sur les petits arbres du square, au risque de casser les faibles rameaux et de tomber eux mêmes, des grappes humaines sont suspendues à tous les balcons. Nous manquerions de donner au tableau sa note toute moderne si nous oubliions de mentionner les inévitables objectifs de tout genre braqués sur le point où va déboucher le cortège.

Soudain, des cris et une agitation extraordinaire nous font comprendre que le moment solennel approche. On salue les *enanos* et les *gigantons*, précurseurs de la fête. Qu'est-ce donc ? Que nos lecteurs, habitués au sérieux et à la piété de nos processions françaises, se gardent bien de se scandaliser en voyant qu'on joint ici le profane au sacré, et qu'on se dispose à rire au milieu d'une cérémonie si majestueuse et si grave. Le peuple est enfant, il passe facilement d'une impression à l'autre ; une innocente distraction précédant la procession le préparera à mieux prier.

Dans tous les cas, ces jeux qui l'amusent font partie pour lui du spectacle religieux et l'y attachent davantage. Peut-être l'Espagne doit-elle à cela d'avoir conservé mieux que la France ses usages pieux. La Franc-Maçonnerie, comme chez

nous, en décrète bien l'abolition dans ses loges, mais il faudra encore longtemps avant que ce pays puisse se passer de ses fêtes et de ses processions semi-profanes et semi-religieuses, qui répondent ainsi à tous les besoins de son tempérament et font partie de sa vie ordinaire.

Nous regrettons, quant à nous, que la France catholique, devançant les laïcisateurs modernes, ait elle-même laïcisé totalement les diversions profanes en les excluant des fêtes religieuses, que l'on voulait religieuses totalement et sans mélange. Les jansénistes, que nous supposons être les auteurs du méfait, ont ainsi obtenu à la fois deux résultats. Les fêtes pieuses ont cessé d'être populaires et n'ont plus été fréquentées que par une élite ; et les jeux profanes, excommuniés et chassés des cérémonies de la religion, débarrassés de ce joug, ont cessé d'être innocents pour devenir absolument diaboliques.

Mais revenons aux nains et aux géants de la procession.

Les deux nains sont deux énormes figures de carton, aussi grotesques que possible, représentant un *Alcalde* et une *Alcaldesse* (un maire et sa femme) de la campagne de Burgos. Sous la cape du premier, qui tombe jusqu'à terre, comme sous les vêtements de la seconde, sont cachés les jeunes gens qui portent ces simulacres, et les font se mouvoir. Je n'ai pas besoin de dire le

succès qu'obtiennent auprès des enfants la face réjouie de ce maire et l'air abêti de sa digne compagne, qui, couverte d'oripeaux et d'un grand fichu jaune, se dandine avec autant d'orgueil que si elle était la reine d'Espagne. Alcalde et alcaldesse viennent faire au roi leur révérence, puis, après s'être bien montrés en tout sens, disparaissent pour faire place aux géants.

Ceux-ci sont une série d'autres figures en carton, moins grotesques que les précédentes, et mieux proportionnées, bien qu'elles s'élèvent de trois mètres au moins au-dessus de la foule. Elles représentent un roi, une reine, puis des types de toutes les parties du monde : un Arabe, un nègre, un Japonais, un Peau-Rouge. C'est pour signifier, nous dit-on, le roi et la reine des Espagnes, conduisant leurs colonies à la procession. Hélas ! les colonies ne suivent plus l'Espagne, mais les géants n'en demeurent pas moins, et le peuple les accueille avec des cris de joie et des applaudissements, preuve qu'il pense à tout autre chose qu'aux colonies perdues.

Les géants disparaissent, mais nous ne sommes pas encore au bout de nos étonnements. On se souvient sans doute que David autrefois dansait devant l'Arche d'alliance. Les Espagnols ne craignent pas de renouveler cet hommage devant l'Arche véritable portant le Dieu-Hostie. Entre les géants et la procession proprement dite, viennent les *bailarines*, danseurs.

Ce sont de gentils enfants de douze à quatorze ans, vêtus de rouge et de jaune, à la façon des gardes suisses de Michel-Ange, et coiffés d'un béret à la Rabelais.

Le costume est certainement traditionnel et doit remonter au XVe siècle. On se garde bien, et avec raison, d'y rien changer. Où trouverait-on quelque chose de plus gracieux ?

Ces enfants, au nombre d'une vingtaine, marchent sur deux rangs ; de temps en temps, s'accompagnant de tambourins et de castagnettes, ils se mettent en quadrille, sautent allègrement, vont, viennent, s'entre-croisent au son de la musique, et, à un signal donné, regagnent leur place avec un ordre parfait.

Aux sons de cette musique sautillante se mêlent déjà les accents majestueux du *Sacris solemniis*, et la croix processionnelle paraît, une croix de vermeil d'un admirable travail.

Derrière viennent, portant des cierges, les diverses confréries d'hommes de la ville, les vieillards des hospices, les rangs interminables des séminaristes, puis les prêtres, groupés par paroisses, chacune sous sa croix spéciale, conduisant sur un brancard magnifiquement orné son Saint titulaire. Puis les bénéficiers de la cathédrale, les chanoines en mosette et manteau, d'autres chanoines en chasuble, d'autres encore en chapes, et enfin, suivi de l'Archevêque qui officie, le très Saint Sacrement.

Il est porté, non comme en France, dans les mains du prêtre, mais sur un énorme char d'argent, que des mains cachées font s'avancer sur le pavé, tandis que des chanoines en vêtements sacrés semblent le pousser sur les côtés. On dirait que le monument s'avance seul, ou plutôt qu'il est traîné par la chimère, également en argent, représentée à l'avant. Derrière, porté par un officier supérieur, le dais replié. Le gouverneur et la municipalité au grand complet escortent le char triomphal, les officiers viennent ensuite, avec la musique militaire et un détachement de leurs troupes.

Le lendemain, au monastère de las Huelgas, a lieu une seconde cérémonie, dite du *Corpillo* (Petit Corpus), qui est à proprement parler la Fête-Dieu militaire.

Toutes les troupes s'y rendent, et la procession se déroule à l'entour du monastère, dans l'unique rue du village, richement pavoisée. Le capitaine général porte ce jour-là en triomphe la bannière prise aux Turcs à la bataille de Navas de Tolosa.

Hors de ce jour, on ne peut voir cette vénérable bannière, et on doit se contenter d'en admirer un fac-simile suspendu aux voûtes de l'église. Une exception a été faite cependant pour les Capucins de San Pedro et de la Casa Blanca, et tous les trésors de las Huelgas leur ont été montrés.

Impossible de dépeindre la magie de cette fête religieuse militaire et la splendeur de ce cortège, formé par cinq mille soldats, tant de l'infanterie que de la cavalerie. Hélas ! le soleil, ce jour-là, ne favorisait pas les belles et vaillantes troupes. Il fallut interrompre la fête au milieu du parcours, et, sous la pluie battante, les régiments au pas de course regagnèrent en hâte leur caserne, tandis que la population de las Huelgas convertissait l'après-midi en une sorte de feria ou de foire, où toute la ville de Burgos serait accourue, si le temps eût été favorable.

Nous voyons donc ici ce spectacle si beau et si rare des autorités catholiques, une armée catholique, l'union de tous les éléments de la nation dans le respect de la religion et la fidélité à ses lois.

Ou l'Espagne gardera ces traditions, et elle deviendra la première des nations catholiques ; ou elle les perdra, comme nous les avons perdues, hélas ! nous-mêmes, et elle consacrera ainsi irrémédiablement sa déchéance. Il y a des raisons pour espérer qu'elle n'en viendra pas là.

Mais nous, Français, comme nous rougissons des leçons qui nous sont données ici ! Une chose cependant nous console et nous rassure : c'est que la France, laissée à elle-même, redeviendrait bien vite catholique, et que l'armée, elle

aussi, ne demanderait qu'à être le soutien de l'autel. O mon Dieu, délivrez-nous, délivrez la France du joug des sectaires, qui sont vos ennemis. les ennemis de l'armée et les ennemis du peuple !

CHAPITRE IX

SANCTUAIRES ET SOUVENIRS

Nous n'avons pas l'intention de décrire les magnificences des églises de la ville. Tous les guides parlent longuement de la cathédrale, de ses délicates sculptures, de ses retables, de ses tombeaux, de ses portails, de son cloître, de ses flèches, de son dôme ou *crucero*, de sa chapelle du Connétable. Tous célèbrent le bel autel de l'église Saint-Nicolas, dentelle de pierre encadrant des scènes de la vie du Saint et une statue d'une expression remarquable. Tous énumèrent les antiquités de l'église San Esteban, au sommet de la ville, dans un quartier qui a conservé encore son aspect mauresque ; les merveilles de Saint-Gilles, de Saint-Laurent, de Saint-Lesmes ; les tombeaux de Sainte-Dorothée, l'ostensoir de Saint-Pierre-et-Félices. Tous conduisent leurs touristes à las Huelgas et à Miraflores, pour leur faire admirer la splendeur des anciens monuments qui ont marqué la puissance du royaume de Castille. La gravure et la photo-

graphie ont à l'envi popularisé ces merveilles, qui sont les plus remarquables du nord de l'Espagne.

Aucune description n'en donnerait l'idée, et, nous l'avouons aussi, il nous manque, pour les dépeindre, la compétence nécessaire. Nous nous sommes sentis, chaque fois que nous les avons revus, muets et ravis, comme écrasés sous le poids de l'admiration. Je ne crois pas que rien au monde, ni à Paris, ni à Rome, puisse approcher comme ensemble de ce que nous avons pu contempler seulement dans la cathédrale.

Nous ne voulons donc pas refaire un guide à l'usage des amis qui viendront ici nous visiter : ils trouveront en nous des guides vivants, et il suffira qu'ils soient accompagnés d'un Capucin pour que le bon Don Félix, sacristain de la cathédrale, leur ouvre toutes les portes et leur montre tous les trésors dont il a la garde. Tous les sacristains de la ville et les gardiens eux-mêmes des monuments profanes s'empresseront autour d'eux et se montreront d'une amabilité parfaite. Nous aimons à rendre hommage à cette exquise courtoisie et à la distinction que nous avons toujours rencontrées chez eux, et qui semblent faire le fond du caractère castillan, le plus noble, le plus généreux, le plus chevalier, dit-on, de toute l'Espagne.

Mais il est un point que les guides ne traitent guère, et qui sûrement intéressera nos amis, comme il nous a intéressés nous-mêmes, car nous sommes plus pèlerins que touristes. Nous voulons parler des sanctuaires et des souvenirs pieux que cette ville nous offre à chaque pas.

Nous compléterons ainsi le pieux pèlerinage que nous avons fait à Cardeña, aux Saints-Martyrs et à Saint Sisebut.

Burgos n'existait pas encore quand saint Indalecio, disciple de saint Jacques, fondait son évêché à Oca. Il y transportait aussitôt la dévotion à Marie, la Reine des Apôtres, encore vivante, qui était venue miraculeusement visiter l'envoyé de son Fils, foulant de son pied mortel le sol de l'Espagne, et laissant sur le pilier de Saragosse l'immortelle trace de son passage. Depuis ces temps reculés, le siège de l'évêché a été transféré deux fois d'Oca à Gamonal et de Gamonal dans la ville actuelle, fondée par les Goths, et appelée par eux d'un nom allemand, *burg*, qui est devenu *Burgos*. Mais la Vierge Marie n'a pas cessé d'être la patronne de cette église et la patronne de la ville.

Marie trône au maître-autel dans un retable de bois, couleur vieil or, où les mystères de la vie de Notre-Dame s'épanouissent dans trois rangées de panneaux séparés par d'élégantes colon-

nettes. Au centre, on voit l'Assomption et le Couronnement, soit l'apothéose céleste de Marie, et au-dessous, Marie sur terre, la divine Mère portant l'Enfant Jésus, statue assise, en argent, de grandeur naturelle, faite en l'année 1461, sous l'épiscopat de Osorio de Acuña. On l'appelle *Santa Maria la Mayor*, et c'est l'image la plus vénérée de ce temple, celle de la Patronne, que l'on descend de sa niche pendant toute l'octave de l'Assomption, et que l'on porte en triomphe autour de la nef et du cloître.

Outre le maître-autel, il y a, dans la cathédrale, des chapelles dédiées à presque tous les mystères de Marie : Immaculée Conception, Annonciation, Visitation, Nativité, Compassion, au Rosaire, au Cœur de Marie, sans compter Notre-Dame du Pilar, Notre-Dame de Consolation, et les statues de Notre-Dame du Remède, sur l'arceau de la chapelle du Santo Cristo, de Notre-Dame de la Alegria, ou de la Joie, à l'extérieur, près de la porte de la *Coroneria*, et de Notre-Dame de la Paix, au côté opposé, sur les murailles extérieures du cloître.

C'est donc bien le temple de Marie, comme toute la ville elle-même, dont l'entrée principale, l'arc de Santa Maria, porte son image dominant les statues des anciens juges de Castille.

Le village de Gamonal, au pied de la colline de Miraflores, dans la banlieue de Burgos, a conservé lui aussi son antique dévotion à la

Vierge, et la cathédrale d'autrefois porte toujours le nom de Marie. Elle est demeurée le but d'un pèlerinage très fréquenté.

La mère de Dieu trône, au-dessus du maître-autel, dans une niche superbe. C'est une statue assise, de grandeur naturelle, d'aspect très beau et très impressionnant. Une autre statue assise, recouverte d'un manteau d'étoffe, surmonte un autel latéral, et sert aux processions.

Quand les villageois sont éprouvés par la sécheresse, c'est à Notre-Dame de Gamonal qu'ils ont recours. Au mois de novembre dernier, vingt-deux paroisses des environs y venaient dans ce but en pèlerinage. Un de nos meilleurs amis de Burgos, orateur éloquent, Don Antonio Ballesteros, prêchait à la messe solennelle et émouvait profondément cette foule. Les prières furent ardentes et la Vierge bénie les exauça presque aussitôt, envoyant la pluie tant désirée, qui a permis d'ensemencer les champs avant la venue de l'hiver. Aussi un des plus fervents pèlerins s'écriait-il au retour, dans sa reconnaissante simplicité: « Notre-Dame de Gamonal n'a pas sa pareille. Jamais pour la pluie on ne l'invoque en vain. »

Outre sa merveilleuse métropole, Burgos possède un autre ex-voto célèbre de la dévotion à Marie, l'église et le monastère de las Huelgas, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois.

« Forteresse monastique entourée d'une

double enceinte crénelée », tel apparait aujourd'hui, comme au temps où Ozanam séjourna en Castille, le grand monastère de Santa Maria la Real de las Huelgas. On y accède en quelques minutes, par une belle allée bordée d'ormeaux, sur les bords du canal qui passe au pied des murs de la Casa Blanca.

Dès qu'on pénètre dans l'église, où le Saint Sacrement, par privilège, est conservé à trois autels différents, on voit une inscription qui rappelle l'origine et les gloires de ce lieu de prières.

Le roi Alphonse VIII, dit le Bon, depuis un certain temps avait perdu contre les Maures plusieurs batailles. Pensant que le ciel voulait par là punir ses péchés, il résolut avec son épouse Éléonore d'élever à la gloire de Dieu et sous l'invocation de Marie un monastère et un hôpital. L'année suivante, Dieu récompensait sa foi et sa dévotion, en lui donnant la victoire à Navas de Tolosa, victoire miraculeuse, puisque les chrétiens laissèrent deux cent mille Maures tués sur le champ de bataille, tout en ne perdant eux-mêmes que vingt-cinq hommes.

La bannière que portaient les chrétiens en allant au combat est suspendue aux voûtes de la cathédrale, et représente Jésus en croix avec Marie et saint Jean. Le grand étendard conquis aux Maures, portant brodés sur la soie de splendides arabesques et des textes du Coran, est,

comme nous l'avons dit, conservé au monastère.

L'église possédait encore le coffret d'argent dans lequel Mohammed ben Yacoub, le vaincu de las Navas, enfermait le Coran. On en fit un tabernacle, qui fut volé par les soldats de Napoléon.

Alphonse VIII, pour réaliser son vœu, consacra son palais d'été, ou des *Loisirs* (c'est la signification du mot Huelgas), à la fondation du monastère et de l'hôpital adjacent dit l'hôpital du Roi. L'ancien parc royal séparait seul les deux établissements, qui dépendaient de la mère abbesse.

Las Huelgas devint le lieu de la sépulture du roi et de la reine, dont on voit les tombeaux gardés par deux lions d'or, au milieu du chœur des religieuses. Tout autour et dans les deux nefs latérales sont encore les tombeaux de trois rois, quatre reines, onze infants, quatorze infantes et six princesses des royales familles d'Aragon, de Navarre et de Castille. Les principaux personnages qui dorment sous ces voûtes vénérables sont l'empereur Alphonse VII, aïeul du fondateur, Don Sanche le Désiré, son père, Henri Ier, son fils et successeur. Parmi les reines, mentionnons la mère et la fille de saint Ferdinand de Castille, Marguerite d'Autriche et Blanche de Portugal.

Ces tombeaux étaient autrefois garnis à l'intérieur de plaques d'argent. Les rois d'Espagne

ayant voulu prélever un impôt extraordinaire sur les couvents, les dames de las Huelgas ne trouvèrent rien de mieux que de remettre au fisc les lingots arrachés aux sépulcres, et pour que les défunts ne perdissent rien, elles décidèrent en chapitre d'ajouter chaque jour à l'office les psaumes de la pénitence récités à leur intention.

Le monastère de las Huelgas ne tarda pas à devenir le plus célèbre d'Espagne, les princesses et les dames de la plus haute noblesse y étant seules admises.

Aussi prodigua-t-on à l'abbesse des privilèges tels que jamais femme, dit-on, n'en eut de semblables. Ses ordres commençaient de la sorte : « Nous, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, abbesse du royal monastère de las Huelgas, près de la ville de Burgos, de l'Ordre de Citeaux et de l'habit de notre Père saint Bernard, dame, supérieure, prélate, mère et légitime administratrice au spirituel et temporel dudit monastère et de son hôpital, appelé du Roi, et des couvents, églises et ermitages de sa filiation, villes et lieux de sa juridiction, seigneurie et vasselage, en vertu des bulles et concessions apostoliques, avec juridiction pleine et entière, privative, quasi épiscopale, *nullius diœcesis*, etc... »

Et ce n'étaient pas là de vains titres, car elle portait la mitre et la crosse, et exerçait vraiment

ces juridictions, rendant la justice et recevant les impôts, nommant les curés, délivrant les dimissoriales, recevant les vœux solennels de ses religieuses et des religieux chevaliers de Calatrava de l'hôpital du Roi, n'autorisant les évêques à administrer le sacrement de confirmation sur ses terres qu'avec des patentes signées de sa main, etc...

Il ne reste de tout cela, hâtons-nous de le dire, que quelques écussons un peu fanés d'anciennes abbesses, pompeusement suspendus au mur du vestibule, en face de la grande grille ; le nom de *Dames*, donné à toutes les religieuses, et le titre d'*Illustrissime* et de *Seigneurie* réservé à la Mère abbesse, qui, dans son humilité, semble le recevoir à son corps défendant.

Signalons encore une particularité de las Huelgas : la porte royale, habituellement fermée par une cloison que l'on abat quand le souverain vient visiter le monastère.

Alphonse XIII y vint en 1902 ; aussi la cloison est-elle encore toute fraîche. Cette année, il a passé plusieurs fois par le train, et les dames du royal monastère n'ont pas manqué, d'une de leurs terrasses, de lui envoyer force saluts, que le jeune monarque, de la portière du wagon, leur a très aimablement rendus.

En vraies filles de saint Bernard, qui ont conscience de ce qu'elles doivent à Marie, les pieuses religieuses actuelles de las Huelgas ont

élevé, à chaque pas, dans l'intérieur de leurs cloîtres, des autels à leur Reine, faisant de las Huelgas comme le résumé des principaux pèlerinages d'Espagne

Voici d'abord l'autel principal : Marie s'élevant au ciel. Au fond, en face de la porte d'entrée du public, l'autel de la Présentation de Marie, retable transporté là de la cathédrale, œuvre du Français Philippe de Vigarni. Au côté droit, dans l'intérieur du chœur, derrière la muraille à laquelle est adossée cette curieuse chaire tournante en cuivre repoussé, du XVIe siècle, qui renferme le bois d'une autre chaire dans laquelle prêcha saint Vincent Ferrier, l'autel de la patronne, que l'on appelle Notre-Dame la Real. Il y a encore dans la clôture, édifiés à différentes époques, des chapelles ou autels à Notre-Dame du Rosaire, Notre-Dame de Valvanera, Notre-Dame d'Atocha, Notre-Dame du Bon Succès, etc...

Au-dessus de la grille du chœur des religieuses, une grande fresque représente la bataille de Navas de Tolosa.

Rappelons que sur ce champ de combat parut l'étendard de Notre-Dame de Rocamadour, porté par un clerc. A un moment, les chrétiens faiblissaient, et le roi Alphonse, appelant ce clerc, lui ordonna d'élever l'étendard de la Vierge bénie, et les ennemis reculèrent. L'existence, à l'église des Saints-Pierre-et-Félices,

d'un autel dédié à Notre-Dame de Rocamadour et d'une confrérie en son honneur, remonte peut-être jusque-là. On sait que le culte de la patronne du Quercy fut toujours d'ailleurs très populaire dans l'ancienne Espagne. Rocamadour n'était-il pas une des stations principales du chemin de Compostelle ?

Peut-être aurions-nous dû, avant de parler de la Reine de Burgos, conduire nos lecteurs devant l'image du Roi crucifié, le Santo Cristo de Burgos, que sainte Thérèse vint vénérer dès son arrivée dans cette ville.

Nous pouvons croire que notre Père saint François, venu l'an 1213, n'avait pas manqué non plus de faire à ses pieds ses dévotions, lui qui était si dévot du crucifix et avait reçu miraculeusement de sa bouche, à Saint-Damien, l'ordre de réparer les trois églises. Burgos, en effet, passe pour être en possession de ce trésor depuis l'année 1184.

Ni sainte Thérèse ni saint François ne vénérèrent cependant le saint Crucifix au lieu où il se trouve maintenant, dans la chapelle de droite, à l'entrée de la cathédrale, car il demeura, jusqu'à la suppression des religieux, au couvent des Augustins. Voici en quelques mots l'histoire de cette vénérable image, célèbre dans toute l'Espagne, et on pourrait presque dire dans toute la chrétienté.

Un marchand de Burgos, très attaché au cou-

vent des Augustins, s'était recommandé aux prières de ces religieux pendant un voyage qu'il faisait en Flandre, promettant de leur rapporter quelque objet de prix. A son retour, il aperçut en mer une caisse d'apparence mystérieuse, qu'il s'empressa de recueillir. Dans cette caisse on trouva, sous une enveloppe de verre, un crucifix de grandeur naturelle, dont les bras flexibles étaient repliés sur la poitrine. Le marchand s'empressa d'en faire don aux religieux du couvent, qui placèrent la sainte image au maître-autel. On dit qu'à son arrivée dans la ville, toutes les cloches d'elles-mêmes se mirent à sonner. Toujours est-il que la dévotion et l'enthousiasme furent grands, au point que l'évêque et le Chapitre songèrent aussitôt à placer le crucifix en un lieu plus honorable et à le transporter à la cathédrale. La tradition affirme que la sainte image pendant la nuit retourna miraculeusement dans la pauvre église des Augustins, où elle ne cessa d'être vénérée depuis lors.

De nombreuses légendes, comme il arrive d'ordinaire, furent mises en cours au sujet du Santo Cristo. On racontait qu'il avait été fait par Nicodème, lequel avait voulu ainsi donner aux générations futures un monument de la scène du Calvaire, dont il avait été le témoin. On l'identifiait avec le Christ de Beyrouth, célèbre par la profanation de quelques Juifs, qui, l'ayant de

nouveau crucifié, avaient vu sortir du sang de son côté percé. De nombreux miracles lui étaient attribués. On disait que le visage devenait plus triste au vendredi saint, que le temps respectait les linges de la ceinture, aussi blancs et frais après plusieurs siècles qu'ils l'étaient au premier jour; qu'il ne permettait pas qu'on l'approchât de trop près. Une couronne d'or déposée sur sa tête avait été repoussée par lui, et il avait fallu lui restituer la couronne d'épines. Le riche diadème cependant avait été laissé à ses pieds comme hommage de révérence et souvenir du miracle. Il a aujourd'hui disparu, ainsi que beaucoup d'autres richesses, et on ne voit plus aux pieds de la sainte image qu'un groupe d'œufs d'autruche, déposés là nous ne savons pourquoi.

L'imagination populaire se donnait libre cours au sujet de certaines particularités, aussitôt transformées en miracles, comme, par exemple, la flexibilité des membres et la difficulté de reconnaître la matière du travail. On sait aujourd'hui, chose évidemment fort curieuse, que le crucifix n'est pas une sculpture proprement dite, mais un relief obtenu dans une peau de buffle, parfaitement cousue, de manière à prendre la forme humaine. On disait encore que les cheveux croissaient comme ceux d'un homme vivant, parce que ces cheveux naturels, collés ou plantés sur la nuque, se dégageaient parfois

et venaient flotter longuement, comme on le voit encore aujourd'hui, devant le visage du Christ.

La renommée des miracles du Santo Cristo de Burgos était telle que, vers le milieu du xve siècle, l'évêque Don Alphonse de Carthagène, par ordre du roi Jean II, dut commander à leur sujet une information juridique. Il en résulta un livre aux relations authentiques, qui fut conservé dans les archives du couvent et s'augmenta postérieurement du récit de nombreux prodiges. Le Père Florès cite ce résumé qui était en tête du manuscrit :

« Ce livre énumère les miracles suivants : 18 morts ressuscités; 18 boiteux et manchots guéris; 11 malades ayant recouvré la santé; 3 aveugles à qui la vue a été rendue; 3 muets qui ont parlé; 3 captifs rendus à la liberté; 3 bossus redressés; un démoniaque délivré, et un enfant livré par son père au démon et gardé par le saint Crucifix; un homme tombé de cheval sans lésion; un enfant noyé et revenu à la vie; deux femmes soulagées dans les périls de l'enfantement; guérison de la peste; tempêtes apaisées; prisonniers délivrés; sécheresses conjurées. Tels sont les miracles reconnus dans ce livre. »

Ce que l'on ne peut énumérer, parce que les yeux n'en sont point frappés, ce sont les conversions opérées par ce Crucifix, les actes de

contrition et d'amour formés à ses pieds. Tout parle en lui avec tant d'éloquence ! Les traits tirés du visage, les yeux à demi fermés par les larmes, la bouche entr'ouverte disent la douleur et l'amour. Et cependant, malgré son réalisme, cette figure est admirablement majestueuse et sereine. C'est le maître de la vie et de la mort, qui s'est offert lui-même parce qu'il l'a voulu, et son front, empreint de grandeur et de calme, est déjà le front du ressuscité, le front du juge des vivants et des morts.

Tout le corps couvert de blessures et de plaies inspire les mêmes sentiments de compassion, de confiance et de joie. La prière s'échappe d'elle-même des lèvres et du cœur du fidèle agenouillé à ses pieds, une atmosphère de piété l'enveloppe, il se sent en quelque sorte transporté au Calvaire. Aussi la chapelle du Santo Cristo a-t-elle constamment des visiteurs : des âmes pieuses qui viennent l'implorer pour des absents, des cœurs brisés qui cherchent à ses pieds la consolation, des pénitents qui pleurent leurs fautes. C'est le lieu saint de Burgos.

Autrefois, dans l'église des Augustins, on voyait briller devant lui quarante-huit lampes d'argent, dont celle du milieu, donnée par le roi Charles II, pesait plus de 287 marcs. La niche, les degrés et le devant de l'autel, le tabernacle, les chandeliers, la grille, tout était en argent. Il ne reste plus rien de ces richesses,

mais l'image sainte est conservée. N'est-ce pas le principal trésor?

Avec le saint Crucifix et Notre-Dame la Major, nous avons à vénérer encore à la cathédrale le souvenir de saint Ferdinand, roi de Castille, tertiaire de saint François, le célèbre conquérant de Séville.

Proclamé roi à Valladolid, le 31 août 1217, à l'âge de dix-huit ans, il vint à Burgos, où l'évêque Maurice le reçut solennellement. La reine mère Doña Berenguela confia ensuite au même prélat l'honorable mission d'amener en Espagne la princesse Béatrice, qui devint l'épouse du saint Roi. Maurice célébra leur union, en novembre 1219, dans la cathédrale primitive, édifiée sur l'emplacement du palais d'Alphonse VI et de Ferdinand, son père, lieu qui correspond à la chapelle actuelle du Christ et à une partie du palais archiépiscopal.

Quelques jours après, le jeune roi était armé chevalier au monastère de las Huelgas, et pour commémorer ces deux grands événements, il cédait son magnifique palais de Burgos, afin qu'on pût construire une nouvelle cathédrale, plus somptueuse que la première. C'est l'église actuelle, dont la première pierre fut posée, le 20 juillet 1221, par l'évêque Maurice et le roi saint Ferdinand lui-même.

Et maintenant, avant de sortir de cette cathédrale, splendide écrin de tant de merveilles,

faisons un petit pèlerinage patriotique, en passant en revue les œuvres d'art que la France peut ici revendiquer comme siennes.

Voici d'abord les stalles du chœur, celles seulement des deux côtés, au nombre de cent trois, si admirées des visiteurs, qui représentent en magnifiques sculptures, celles du haut les scènes principales de l'Évangile, celles du bas des sujets variés. Elles furent faites de 1507 à 1512 par Philippe de Vigarni, bourguignon, du diocèse de Langres.

On doit au même maître les trois grandes sculptures du centre au chevet du maître-autel, représentant des scènes de la Passion, œuvre de premier ordre, en pierre des carrières de Briviesca.

Dans la chapelle de la Présentation et de la Consolation, une des plus belles de la cathédrale, fondée au XVIe siècle par le chanoine et protonotaire apostolique Don Gonzalo Diaz de Lerma († 1520), Vigarni a fait encore le tombeau du fondateur. La statue sépulcrale surtout est admirable : on la dirait vivante.

Des merveilles de la chapelle du Connétable, celles sans contredit qui frappent le plus l'attention, ce sont les deux statues couchées du Connétable même et de son épouse, Don Pedro Hernandez de Velasco, et Doña Mencia de Mendoza. Elles sont encore l'œuvre de Vigarni, qui s'est surpassé dans les détails de l'exécution,

fouillant le jaspe jusqu'à faire prendre à certaines parties l'apparence du velours et donnant une vie intense non seulement aux visages si nobles et si calmes du chevalier et de sa dame, mais encore au petit chien endormi aux pieds de sa maîtresse.

Remarquons enfin la belle rampe en fer de l'escalier de la Coroneria, chef-d'œuvre d'un autre Français, le maître Hilaire.

*
* *

Outre celui de la cathédrale, il y a, à Burgos, dans l'église Saint-Gilles, un autre Christ miraculeux, que d'aucuns prétendent être le vrai Christ de Nicodème. Il y eut même dans ce sens un arrêt rendu par le Conseil de Castille, tribunal dont il est permis, en pareille question, de récuser la compétence.

Ce second Crucifix est en bois, très réaliste, comme le Christ de la cathédrale, mais d'aspect moins archaïque, rappelant le Christ peint de Velasquez. Le visage couvert de sang et d'ecchymoses, à demi caché par une épaisse chevelure noire naturelle, produit une grande impression. Une tablette, placée sur le côté, rapelle son histoire.

Il a été transporté à Saint-Gilles du couvent voisin des Trinitaires, fondé par saint Jean de Matha lui-même, et illustré par le bienheureux

Nicolas Galla, de Burgos, reçu à l'Ordre par le saint patriarche lui-même.

C'est saint Jean de Matha, d'après les uns, qui aurait apporté de Rome le précieux crucifix et en aurait doté le nouveau couvent qu'il venait fonder ici.

Le Santo Cristo de la Trinité commença à être célèbre à la suite d'un miracle qu'il opéra en 1366. Don Enrique, frère du roi Don Pedro, qui s'était fait proclamer roi lui aussi, s'avançait vers Burgos pour conquérir le trône. Le couvent des Trinitaires se trouvant hors les murs et pouvant favoriser l'envahisseur en lui servant de forteresse, le conseil de guerre de la ville résolut de le raser. Or, tandis que l'on commençait à arracher les pierres de la voûte, l'une d'elles tomba sur la tête du Crucifix, qui commença à jeter du sang en abondance, si bien que la ceinture d'étoffe et les linges de l'autel en furent tout imprégnés. Une jeune fille présente s'empressa d'en humecter également l'étoffe de son voile, pour conserver le souvenir du miracle. Une de ces gouttes tomba sur le haut du genou de l'image, où on peut la voir encore, tandis qu'une autre demeura suspendue au nez, coagulée, semblant toujours sur le point de tomber.

On voit, dans l'église Saint-Gilles, un tableau provenant de l'ancien couvent, et représentant le vénérable chapitre de la communauté réuni

pour accueillir une ambassade royale, qui vient, au nom de la Cour, recevoir en grande solennité un morceau d'étoffe imbibé de quelques gouttes du sang miraculeux.

Il ne reste aujourd'hui qu'une parcelle de cette relique, qui dut autrefois être considérable. Elle est conservée dans un reliquaire enfermé au pied du Crucifix lui-même, dans une sorte de tabernacle. On l'expose à la vénération publique aux jours des fêtes de la sainte Croix.

Puisque nous en sommes tout près, allons visiter presque au pied des anciennes murailles mauresques, qui furent autrefois l'enceinte de la ville, le couvent de saint Jean de Matha et du bienheureux Nicolas. La construction est immense, mais l'église, parfaitement conservée, sert, hélas ! de dépôt de fourrage. Le cloître, qui dut être très beau, avec sa chapelle de Notre-Dame de Montserrat, sont devenus des écuries et des caves.

Magasins de fourrage pour l'administration militaire, voilà encore ce qu'est devenu, tout à côté de la Trinité, le couvent des Franciscains, dont l'église incendiée n'a laissé d'autres traces que quelques sculptures gothiques, où l'on reconnaît des portes, des chapiteaux et des arceaux du sanctuaire. Et ce siècle de vandalisme s'appelle siècle du progrès !

C'est tout près de là, sur la colline, que saint François avait fondé son petit couvent de Saint-

Michel. Nous en parlerons dans un prochain chapitre.

*
* *

Rentrons en ville et poursuivons notre course jusqu'à l'église San Lesmes. En face d'un immense hôpital, environnée de casernes, elle a bien humble apparence, malgré son portail sculpté et son élégant clocheton. Mais elle renferme à l'intérieur le corps d'un Saint que nous ne pouvons pas nous dispenser d'aller vénérer, parce qu'il est le Patron de Burgos, et que, de plus, il est Français. N'est-ce pas une délicate attention de la Providence qui a voulu que nous fussions accueillis ici sous le patronage d'un de nos compatriotes ?

Saint Lesmes, ou Adelelmus, fut un moine bénédictin, contemporain de saint Sisebut de Cardeña, de saint Dominique de Silos, de saint Garcia d'Arlanza, de saint Iñigo d'Oña ; car ce siècle fut vraiment l'âge d'or et le siècle de la sainteté dans l'Ordre de saint Benoît. Presque en même temps que lui vécurent aussi dans ces régions saint Dominique de la Calzada et son disciple saint Jean d'Ortega, fondateur du célèbre monastère de son nom, des chanoines de saint Augustin.

Adelelmus était né à Loudun, en Poitou. Après avoir exercé la carrière de armes, il vou-

lut servir Dieu avec plus de ferveur et entreprit de faire à pied et sans chaussures le pèlerinage de Rome. Devenu religieux à la Chaise-Dieu, en Auvergne, il ne tarda pas à briller par sa sainteté et fut nommé abbé du monastère. Alphonse VI de Castille, le conquérant de Tolède, entendant parler de sa grande vertu, voulut jouir de sa conversation et l'appela auprès de lui. Il suivit quelque temps la Cour, mais le roi, voyant combien il soupirait après sa chère solitude, lui redonna la liberté, sans cependant priver son pays de l'édification qu'il apportait.

Il lui concéda, en 1083, une chapelle de Burgos, située hors les murs, et dédiée à saint Jean l'Évangéliste, servant d'asile et de sépulture aux pèlerins et aux étrangers de passage à Burgos. C'est là que saint Lesmes commença à s'adonner aux œuvres de charité qui devaient le rendre si grand aux yeux de Dieu et si populaire dans la cité des rois de Castille.

Déjà, en faveur des malades, le saint Abbé avait montré en France son pouvoir de thaumaturge, sauvant des eaux et guérissant de la lèpre un pauvre désespéré, qui, ne pouvant tolérer son mal, allait mettre fin à ses jours ; donnant la parole à un enfant muet, et opérant beaucoup d'autres prodiges. Sa renommée était telle que, pour délivrer ses terres d'une épidémie de léthargie mortelle, la reine d'Angleterre

avait envoyé des délégués à la Chaise-Dieu pour réclamer l'aide du Saint, et il avait suffi des pains bénits par lui pour mettre fin à la calamité.

Retiré à Burgos, saint Lesmes se consacra à l'oraison, à la pénitence et aux œuvres de charité, distribuant chaque jour des corbeilles de pain à tous ceux qui se présentaient.

Les miracles cependant continuaient de lui faire une éclatante auréole. Voyageant avec le roi, il traversa le Tage débordé, monté sur un petit âne, qui eut de l'eau jusqu'au genou, seulement. Il délivra, à Burgos, une possédée furieuse, qui maltraitait tous ceux qu'elle rencontrait ; il fit rendre à une pauvre femme une couleuvre qui pendant son sommeil était entrée dans l'estomac ; il guérit d'innombrables fiévreux, se contentant, à la fin, dans l'impossibilité où il était de les recevoir tous, de les asperger dans la foule avec l'eau qu'il avait bénite, ce qui suffisait à leur rendre la santé.

Dieu lui envoya pour l'assister à ses derniers moments un autre Français, Don Pierre Ier, évêque de Pampelune, moine de l'abbaye de Saint-Pons de Thomières, et, dans l'église de Saint-Jean, sur un lit de cendres, il rendit le dernier soupir.

Ce fut le signal de grandes démonstrations de piété, qui n'ont jamais cessé autour de son tombeau, récompensées par de nombreux prodiges.

Bientôt l'église se trouvant trop petite, on en construisit au même lieu une plus grande, qui est l'église paroissiale actuelle. Le corps de saint Lesmes repose au fond de la nef, en face de la porte d'entrée,dans une crypte scellée, surmontée d'un sarcophage de pierre, où le Saint est représenté sur sa couche mortuaire. Un grand tapis rouge couvre habituellement cette sculpture, entourée d'une grille, devant laquelle se dresse un autel pour la célébration des messes. Aux piliers voisins sont appendus des tableaux représentant divers miracles du Saint.

En face de l'église, de l'autre côté de la place, on voit le beau portail de l'hôpital Saint-Jean, toujours existant. Quant aux bâtiments du monastère, ils sont devenus le *presidio* ou prison, où sont renfermés près de deux mille détenus. Ne trouvez-vous pas bien symbolique cette transformation, qui d'un lieu de prière et de sainteté a fait un asile de criminels ? La Révolution n'a pas fait autre chose dans le monde, et l'expulsion des moines n'aboutit qu'à ce résultat.

*
* *

Allons maintenant à l'autre extrémité de la ville visiter encore un tombeau de Saint français. Nous passerons pour cela à l'ancienne église de Santa Agueda, autrefois Santa Gadea (Sainte-

Agathe). C'est là que le Cid fit jurer par trois fois au roi qu'il n'était pour rien dans le meurtre de son frère. Le roi jura sur le verrou de l'église d'abord, dit-on, puis sur la table de communion, enfin sur l'Évangile. Il parut le faire de bon cœur, mais son orgueil de Castillan reprenant le dessus, il eut hâte de se venger en envoyant le preux chevalier en exil. C'est alors que le Cid alla confier à la garde de l'Abbé de Cardeña sa douce Chimène et ses enfants.

Mais ce sont surtout les souvenirs des Saints que nous voulons vénérer, et nous rappelons ici volontiers le passage de saint Jean de Sahagun, chanoine régulier de saint Augustin, qui fut bénéficier de cette église. Ordonné prêtre à Burgos par l'évêque Alphonse de Carthagène, il avait été aussi six ans chanoine de la cathédrale. Il y possède encore une chapelle, et demeure le Patron du Chapitre métropolitain.

A deux pas de Santa Agueda, nous verrons l'arc de Fernand Gonzalez, un autre héros de Castille, puis, au-dessous des murs du cimetière, trois colonnettes grises avec écussons et inscriptions qui marquent l'emplacement de la maison du Cid.

Poursuivons notre route en descendant vers la belle promenade de *la Isla*, dont les allées régulières et les frais ombrages sont si goûtés des Burgalais, puis, passant le pont dit des *Malaltos* (ou des Malades, lépreux), nous reviendrons au

parc de l'Hôpital du Roi, pour entrer dans le cimetière attenant aux bâtiments. Là s'élève une chapelle ou petit ermitage, dit de San Amaro.

Saint Amaro est un autre saint Alexis ou saint Benoît Labre, Français comme saint Lesmes, qui florissait au XVe siècle et mourut ici en odeur de sainteté.

Parti de sa patrie pour visiter le sépulcre de saint Jacques, en Galice, il suivit le chemin ordinaire et passa par Burgos. Voyant la grande charité dont on use en cette ville envers les pèlerins, recueillis et hébergés dans un hospice spécial de fondation royale, il résolut dans son cœur de revenir, son vœu accompli, se consacrer à Dieu et aux pauvres dans ce charitable asile.

Saint Amaro, dont quelques-uns traduisent le nom par saint Maur, fut donc un de nos précurseurs à Burgos, et nous ne pouvons que constater, à plusieurs siècles de distance, la permanence dans cette ville des bonnes traditions d'hospitalité à l'égard des Français. Le mérite est plus grand aujourd'hui, car le souvenir demeure des dévastations impies des soldats de Bonaparte, qui prit la ville et fit sauter le fort, dont l'explosion brisa, perte irréparable pour les arts, les beaux vitraux de la cathédrale! Mais on voit en nous des religieux, des persécutés, des proscrits, nous sommes dès lors de vrais

compatriotes des Saints de Burgos, de vrais Français, et on nous accueille avec bonheur, on nous salue gracieusement, et on s'approche volontiers de nous pour baiser notre corde ou la croix de notre chapelet.

De retour de Santiago, saint Amaro commença, à l'Hôpital du Roi, ses œuvres de charité. Des peintures qui ornent les murailles de sa chapelle, au cimetière, le représentent soignant les malades, distribuant le pain aux pauvres, portant sur ses épaules les pèlerins fatigués, leur lavant humblement les pieds, s'adonnant enfin à toutes les œuvres de miséricorde. Sa foi, sa piété, sa douceur brillèrent en toutes choses, tandis qu'il poussait jusqu'aux dernières limites la mortification et l'oubli de lui-même. Les supérieurs de l'hôpital donnèrent le titre de *Ministre des pauvres* à celui que les peuples appelaient déjà le Saint. Dieu le couronnait de l'auréole du miracle et faisait resplendir sur l'hôpital, au moment où il rendait le dernier soupir, une brillante clarté.

Sa tombe devint glorieuse, une chapelle fut construite pour l'abriter ; les murs en sont aujourd'hui tout tapissés d'ex-voto : béquilles, membres de cire et petits tableaux représentant des guérisons.

L'ermitage, restauré l'an dernier, montre au-dessus de l'autel, dans un petit retable, la statue du Saint. Le sarcophage est au milieu et se com-

pose d'une lourde pierre tombale, sur laquelle est sculptée l'image de saint Amaro, en habits de pèlerin, dormant son dernier sommeil.

C'est avec cet habit qu'il est également représenté dans une peinture fort ancienne, conservée à l'Hôpital du Roi. Il est debout, avec une tunique à grandes manches retombant jusqu'aux pieds et recouverte d'un manteau. Sa main droite tient un rosaire, tandis que la gauche soutient un livre et un bourdon. Une longue barbe donne à son visage un air austère et mortifié.

Tous les ans, une neuvaine solennelle est célébrée, avant le premier dimanche de mai, et il y a pendant ces jours, au modeste ermitage, une affluence considérable de pèlerins accourus de la ville et des environs. Saint Amaro n'est pas cependant un Saint canonisé par l'Église, mais il jouit d'un culte public immémorial ; il est canonisé par le peuple, qui lui attribue de nombreux miracles après sa mort, et sans avoir encore officiellement approuvé ce culte, l'autorité ecclésiastique diocésaine et même le Saint-Siège n'ont pas cessé de l'encourager, en accordant des indulgences à la visite de la chapelle et aux exercices de la neuvaine.

*
* *

Sur la paroisse de San-Cosme, à laquelle appartient la Casa Blanca, on voit quelques

pans de vieux murs, que la tradition désigne comme étant la maison natale de saint Julien, second évêque de Cuenca, qui vivait au douzième siècle. Le culte de ce saint, populaire autrefois parmi ses compatriotes, était bien déchu en ces derniers temps. Il ne restait que des débris de la confrérie d'hommes fondée en son honneur ; aucun autel ne lui était dédié à Burgos ; nulle part on ne voyait son image.

Cette année même, cette lacune a été comblée grâce au zèle et à la piété de deux pieux Burgalais, Don Vicente et Don Angel Ortega, qui ont recruté près de trois cents noms pour la confrérie, et acheté une superbe statue du saint évêque.

Solennellement transportée, en procession aux flambeaux, de la maison natale à San Lesmes, la statue fut inaugurée, le 28 janvier dernier, au jour de la fête du saint, célébrée par une grand'messe en musique, avec éloquent panégyrique.

*
* *

Burgos possède encore d'autres souvenirs.

La route qui longe l'Arlançon et passe près de la Casa Blanca est la route même par laquelle arriva, venant de Valladolid et de Palencia, la séraphique Mère sainte Thérèse.

Nous terminerons cette relation en vénérant les traces de la Sainte et en recherchant les

souvenirs de son passage à Burgos, où elle venait, en 1582, fonder le dernier de ses couvents.

Rappelons d'abord combien cette fondation fut laborieuse et crucifiante pour la Sainte, déjà atteinte du mal de la mort, comme parle sa fidèle compagne. L'archevêque, après avoir autorisé de vive voix l'établissement des Carmélites, se montrait extrêmement fâché de les voir déjà arrivées. Il opposait maintenant toute sorte d'obstacles, et ne permettait pas à la Sainte, logée chez sa bienfaitrice, Doña Catherine de Tolosa, d'avoir la messe dans une des chambres de la maison, où les Pères Jésuites cependant l'avaient célébrée pendant plusieurs années.

Très remarquées dans la ville à cause de leurs sandales et de leurs manteaux blancs, les pauvres religieuses souffraient beaucoup d'avoir à sortir pour leurs exercices religieux, quand un de leurs bienfaiteurs obtint pour elles un logement à l'hôpital de la Conception.

C'étaient quelques chambres sous le toit, inoccupées parce qu'on les trouvait incommodes ; la sainte fut très heureuse, malgré sa maladie, de se trouver dans ce taudis ; elle avait sous son toit la présence de Notre-Seigneur.

Une voisine commença à leur faire toute sorte de misères, qui ressemblent absolument à celles que nous a faites à nous-mêmes le jardinier locataire de la Casa Blanca, et les administrateurs de l'hospice usèrent à l'égard de la Sainte

de procédés fort blessants pour son extrême délicatesse. Et on ne trouvait toujours pas la maison, sans laquelle le prélat refusait de donner l'autorisation à la communauté. Il y avait échange de lettres, de visites, mais tout était en vain. L'enfer se mettait constamment en travers du projet, et les obstacles qu'il suscitait étaient tels, que la Sainte, avec son brillant esprit, déclarait « qu'elle n'avait jamais lutté avec un démon si sot que celui qui l'entravait à Burgos ».

Il fut si sot, en effet, qu'il se laissa mettre en complète déroute ; la maison fut trouvée et achetée, l'archevêque vint lui-même y installer les religieuses, déclarant qu'il n'avait opposé ces difficultés que par prudence et pour le bien même de la communauté.

Mais l'ennemi infernal est plus méchant encore que sot. Vaincu par la Sainte, il chercha à se venger. Quelques jours après l'établissement des Carmélites dans leur maison, voici qu'une crue de l'Arlançon se produit soudain, jetant l'épouvante dans la ville. Les maisons sont évacuées, la population se retire sur les hauteurs voisines, criant aux religieuses de les suivre. Celles-ci, ne prévoyant pas encore le danger et craignant de franchir leur clôture, se contentent de prier. Le courant très fort ébranle les murailles, l'eau monte jusqu'au premier étage, tout sauvetage est devenu impos-

sible. La Sainte est glacée de frayeur, non pour elle, mais pour ses filles, qu'elle se reproche de n'avoir pas fait sortir à temps. Les angoisses durent une nuit entière, enfin la rivière commence à décroître et le monastère est sauvé.

Pourvu que le démon de sainte Thérèse n'aille pas recommencer ses exploits contre nous et contre la Casa Blanca, qui est, elle aussi, tout près de l'Arlançon ! Il est vrai que nous sommes protégés maintenant par une forte digue en maçonnerie, qui n'existait pas autrefois. Nous espérons de plus que, corrigé par une femme, le sot démon, qui ne s'est nullement montré lors de notre établissement ici, a définitivement quitté ces parages. Peut-être a-t-il élu domicile à Paris, dans la peau d'un ministre.

Voici, à l'extrémité de la ville, sur le chemin de la Chartreuse de Miraflores, le couvent de l'Incarnation, toujours debout et toujours peuplé de saintes filles du Carmel. On y conserve précieusement la cellule de sainte Thérèse transformée en chapelle; mais la clôture est si rigoureuse que nous devons nous contenter de baiser le seuil du monastère, et d'aller chercher ailleurs des vestiges plus accessibles.

Nous les trouverons à peu près dans tous les parloirs des anciennes communautés de la ville, que la Sainte visita, et où son passage produisit une vraie réforme, un nouvel élan vers la sainteté. Le parloir des Bernardines de las

Huelgas, celui des Clarisses, celui des Augustines de sainte Dorothée gardent encore, semble-t-il, les parfums de la sainteté de la séraphique Mère.

L'hôpital de la Conception est toujours là, lui aussi et, bien qu'on puisse deviner sous ses combles les cellules de la Sainte et de ses compagnes, on n'y garde d'elles aucun souvenir spécial.

CHAPITRE X

SOUVENIRS FRANCISCAINS

Faisons, si vous le voulez bien, un pèlerinage dans une petite église de notre faubourg.

C'est dimanche, et le Tiers-Ordre des hommes va *tenir sa fonctîon*, comme on dit ici. Nous entrons et nous trouvons la cérémonie déjà commencée.

Au pied de l'autel, une grande statue de Notre-Seigneur, vêtue de velours rouge. Il est assis et montre son Cœur. En face, vers le milieu de l'église, devant un banc sur lequel se tiennent quelques prêtres tertiaires, en manteau noir, un grand crucifix. Des deux côtés, des tertiaires dans leur robe gris cendré sont debout et récitent des prières, en s'inclinant profondément et même en se prosternant jusqu'à terre quand ils disent le *Gloria Patri*.

Au milieu des deux rangées qu'ils forment, entre la statue et le crucifix, on voit également, revêtu du sac gris, Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, priant les bras en croix, Notre Seigneur à la colonne, Notre-Seigneur couronné d'épines dans la maison de Pilate. Le crucifix

lui-même est revêtu de ce sac franciscain, ce qui ne laisse pas que de nous intriguer un peu. Nous savons cependant qu'il est d'usage en Espagne d'habiller les statues. A un moment donné, ce Christ semble faire des mouvements : c'est une impression rapide, une illusion sans doute, car nous avons beau regarder, nous le voyons d'une rigidité parfaite. Peut-être aussi est-ce un crucifix aux articulations mobiles, comme on en voit dans ce pays.

Mais ce Christ à la colonne, avec sa tête aux cheveux blancs, semble bien un anachronisme. Est-ce une vraie statue ? Son immobilité dans une pose extrêmement pénible, le corps courbé en deux, paraît l'indiquer, comme aussi ces deux bras en croix du Christ à l'agonie, qui depuis dix minutes n'ont pas fléchi d'une ligne.

Cependant les prières continuent sur un rythme monotone, et les génuflexions et les prostrations, quand un des tertiaires, sortant du rang, s'avance vers l'autel, prend une croix sur ses épaules et une couronne d'épines au front, et commence à faire le tour de l'assistance, marchant les yeux baissés, à pas comptés, très lentement, comme une statue articulée.

Notre attention est éveillée. Juste à ce moment, un prêtre quitte son long manteau noir et apparait en soutane simple, ceint d'une corde blanche. Il s'avance vers le Crucifix, lui baise les pieds, et prend dans ses mains la

couronne de son front. O surprise ! Le Crucifix est un homme vivant, il descend de la croix, et le prêtre prend sa place. Le tertiaire à son tour lui baise les pieds, lui met au front la couronne, et se retire à son rang.

Par une disposition spéciale de cette croix de bois, les deux mains et les pieds paraissent vraiment cloués, l'illusion est complète, et même, quand on a vu la substitution d'un tertiaire à un autre, on se demande comment il est possible qu'un homme puisse demeurer ainsi suspendu. Il paraît que cela demande, en effet, un certain effort, et que cette position gardée longtemps devient une vraie pénitence.

Ce sont des hommes vivants aussi, et non pas des statues, qui représentent l'agonie et la flagellation, et l'on se demande encore par quel prodige de volonté un homme peut garder un quart d'heure les bras étendus dans une rigidité et une immobilité parfaites, ou bien encore demeurer incliné, courbé en deux, sans se mouvoir, les mains attachées à une colonne.

Cela s'appelle la *Couronne des Mortifiés*. Chacun, à tour de rôle, pendant qu'on récite le chapelet des mystères douloureux, va représenter une des scènes méditées. Vers la fin, un des confrères, prenant dans ses mains un grand Crucifix, parcourt l'église pour le faire baiser à chacun des assistants.

Nous fîmes connaissance avec ces chers ter-

tiaires, en allant célébrer la messe de clôture de l'Adoration nocturne, établie au séminaire Saint-Joseph, voisin de la Casa Blanca.

Ici, comme en bien d'autres endroits, ce sont les tertiaires qui forment le cadre de toutes les œuvres.

Ce fut une grande joie pour nous que de rencontrer ces chers frères en saint François. Nous apprîmes encore par eux et par les prêtres qui la dirigent qu'il y a aussi dans la ville une très florissante congrégation franciscaine de femmes. Il ne pouvait en être autrement, étant donnée la grande dévotion que la ville de Burgos a toujours eue pour le séraphique Père.

« Cette ville, dit le P. Florez, dans son *España sagrada*, a eu la bonne fortune de recevoir dans ses murs tous les fondateurs des Ordres religieux que Dieu envoya à son Église dans le cours du treizième siècle. » Saint Jean de Matha y vint vers l'an 1200, saint Dominique en 1219, saint Pierre Nolasco aussi, dit-on, un peu plus tard, pour fonder le couvent de la Merci. On sait que le couvent des Carmélites de Burgos fut le dernier que fonda sainte Thérèse, dont le séjour dans cette ville dura près d'une année. De tous ces saints, François d'Assise, venu en 1213, est celui dont le passage a laissé le plus de souvenirs.

« Alphonse VIII, dit encore le P. Florez, venait, l'année précédente, de remporter la

fameuse victoire de Navas de Tolosa. Il tenait sa cour à Burgos, et c'est là qu'après l'allégresse des triomphes miraculeux de la Croix et la défaite des musulmans, Dieu lui envoyait la consolation de la visite du Saint.

« Les pierres elles-mêmes célèbrent la mémoire du passage de ce glorieux patriarche par deux monuments, qui subsistent encore de nos jours, le premier à l'une des portes principales de la cathédrale, l'autre à la porte qui, du temple, donne accès dans le cloître. Le monument de cette dernière n'est autre que la tête même de saint François, avec son capuchon, revêtue de tant de vie et de beauté artistique, qu'on dirait, non pas un portrait, mais un visage naturel, comme si le Saint avait inspiré l'artiste pour qu'il pût exprimer tout ce qu'il y avait de grâce, de modestie, de piété et de charme dans ses traits de séraphin. La seconde sculpture se trouve au portail dit de la *Coroneria* : elle représente saint François et saint Dominique, avec l'évêque Maurice, constructeur de la cathédrale, qui voulut sans doute perpétuer par là le passage des deux saints dans sa ville épiscopale. »

On ne manque jamais de faire remarquer aux visiteurs du monument la scène qui représente, au bas-relief du portail, les deux patriarches montrant leur règle au roi et à la reine de Castille, pour réformer l'institution reli-

gieuse, dont les abus sont représentés, de l'autre côté, sous des formes naïves.

Outre ces deux souvenirs, un autel est érigé dans la cathédrale à notre séraphique Père, surmonté d'un tableau de la stigmatisation, œuvre du peintre Matthieu Cerezo. Au côté opposé se trouve un autre autel à saint Antoine de Padoue, dont la statue surmonte aussi l'un des retables de la chapelle de la Présentation.

On donna au saint patriarche, pour son premier établissement à Burgos. une ancienne chapelle de Saint-Michel, sur la colline à laquelle est adossée la ville. faisant suite à la colline du Fort. Il y resta quelque temps, puis y laissa le frère Loup, le frère Antoine, le frère Julien. et un quatrième inconnu, dont les corps furent trouvés sans corruption, quand on voulut. en 1579, restaurer la chapelle.

Quelques années plus tard, le couvent fut transféré plus près de la ville, au bas de la côte. On conservait, dans son église, une des sandales que saint François avait portées après sa stigmatisation. On signale parmi les visiteurs de ce couvent le bienheureux Jean de Parme, l'un des successeurs de saint François.

Les révolutions ont détruit aujourd'hui l'église des Frères Mineurs, dont on ne voit plus que les ruines, avec quelques restes d'arceaux et de sculptures ; le couvent est devenu un magasin de l'administration militaire.



Ce passage de saint François avait suscité un tel enthousiasme et un tel élan de ferveur, que quatre nobles demoiselles de la ville, désirant marcher sur ses traces, allèrent en Italie s'instruire auprès de sainte Claire, et obtinrent une bulle du pape Grégoire IX, datée du 20 mars 1234, leur permettant d'établir à Burgos un monastère « de l'Ordre de Saint-Damien » ou des Clarisses. Telle est la vénérable origine du couvent de Sainte-Claire, qui a compté parmi ses religieuses Doña Isabelle, fille du duc d'Arjona, ressuscitée par le *Santo Cristo* de Burgos, en 1444.

Burgos possède un autre monastère franciscain, très célèbre lui aussi, celui des Conceptionnistes, établies à Burgos depuis 1589. Leur première abbesse fut Doña Casilda de Padilla, carmélite déchaussée, compagne de sainte Thérèse, qui apporta dans sa nouvelle maison la ferveur et l'esprit de la séraphique Mère. Le costume des Conceptionnistes est blanc, avec un manteau bleu. Cette branche de l'Ordre de sainte Claire est assez répandue en Espagne, où elle compte comme gloire principale la vénérable Marie d'Agréda, l'auteur inspiré de la *Mystique Cité de Dieu, ou Vie de la très sainte Vierge Marie.*

L'église des Conceptionnistes, dans laquelle les tertiaires tiennent leurs réunions et célèbrent leurs cérémonies, est dédiée à saint Louis de Toulouse. Nous avons été bien heureux de trouver ici la mémoire et le culte d'un de nos saints compatriotes et du patron de notre Province.

Depuis quelques mois, Burgos a reçu dans ses murs une nouvelle colonie de filles de saint François, les vaillantes Franciscaines Missionnaires de Marie, qui sont venues y installer leurs œuvres et y faire revivre, à côté de leurs sœurs plus anciennes, les vertus et les charmes du Patriarche séraphique et de la glorieuse sainte Claire.

* * *

Nous avons dit que la cathédrale elle-même rappelle la mémoire du grand Tertiaire franciscain, saint Ferdinand de Castille, qui en posait la première pierre, avec l'évêque Maurice, le 20 juillet 1221.

Ne sont-ce pas encore des souvenirs franciscains que le Saint Nom de Jésus, et l'*Ave Maria*, avec la Croix croisillée que nous voyons, sculptés en forme de blason, en plusieurs lieux de l'intérieur et de l'extérieur de la chapelle du Connétable? On n'en peut douter, quand on songe que l'époque de la construction et de

l'ornementation de cette chapelle correspond à celle où saint Bernardin de Sienne répandait partout, en Italie, la dévotion au saint Nom de Jésus, gravant en tous lieux le divin monogramme. On s'en convainc plus encore quand on voit le palais du Connétable ou des Comtes de Haro, dont la porte principale est encadrée d'un grand cordon sculpté en pierre, avec les nœuds ordinaires du cordon franciscain. C'est la fameuse *Casa del Cördon*, où Isabelle la Catholique recevait, en 1496, un autre grand Tertiaire, Christophe Colomb, de retour de son second voyage d'Amérique

Les successeurs du saint roi héritent de lui sa dévotion et son amour à l'Ordre séraphique, si bien que presque tous choisissent leurs confesseurs parmi des Franciscains.

Henri III le Dolent, qui était né à Burgos, au jour même de la fête de notre Père saint François, fut Tertiaire et demanda à être enseveli dans la cathédrale de Tolède, avec l'habit franciscain.

L'histoire de la Chartreuse de Miraflores rappelle longuement les rapports qu'il eut avec l'Ordre.

« La famille royale, dit-elle, avait donné aux Franciscains de nombreuses marques de sa singulière dévotion. Par un édit du 8 septembre 1394, publié à Tolède, le Roi se déclarait le protecteur de tout l'Ordre en Castille, et

confiait à cette religieuse famille le Prince, son fils, pour qu'il fût élevé au couvent de Saint-François, de Toro. Il fit des dons pour fonder le monastère de Saint-Antoine de Cabrera, et pour restaurer celui du Mont-Sion, en Palestine. Les annalistes de l'Ordre ajoutent encore que comme signe d'affection pour les enfants de saint François, il voulut entourer ses armes royales de l'humble cordon de la *penitencia.* »

Il recommandait dans son testament la construction d'un couvent de Frères Mineurs, désignant pour exécuteurs, avec son connétable et l'évêque de Burgos, deux Franciscains, le P. Jean Enriquez, ministre de l'Ordre, et le P. Fernand de Illescas, qui avait été confesseur de son père, Jean Ier.

Son fils, Jean II, ne fut pas moins attaché que lui à l'Ordre de saint François. Par un édit daté de Madrid, le 24 février 1420, il commanda de célébrer, comme jour férié, la fête du 4 octobre, jour de la naissance de son père.

La fille d'Henri III, Doña Maria, qui devint reine d'Aragon, fonda à Valence le couvent franciscain de Sainte-Marie de Jésus, et pour les Clarisses, celui de la Très Sainte Trinité, où elle voulut avoir sa sépulture. Elle avait été aussi la fondatrice du couvent des Frères Mineurs à Majorque.

Cependant, les volontés testamentaires de Henri III n'étaient pas encore accomplies, et c'est

sans doute pour les exécuter enfin que, trente-six ans après sa mort, son fils, don Juan, cédait ses palais de Miraflores pour en faire un monastère qui portât le nom de saint François.

On ne sait pourquoi les religieux Chartreux furent appelés de préférence aux Frères Mineurs, que le roi Henri III avait désirés ; mais, si le monastère ne fut pas franciscain. son vocable au moins demeura celui qui avait été primitivement choisi, et, jusqu'à l'incendie de 1452, qui détruisit une grande partie de l'édifice, l'église de Miraflores s'appela l'église de Saint-François. Elle est devenue, depuis cette époque, Notre-Dame de Miraflores.

L'infant don Alonso, mort à l'âge de quinze ans, dont le tombeau est au côté de l'Évangile, à la Chartreuse, avait été primitivement enseveli au couvent de Saint-François d'Arevalo. Ce couvent, fondé par le saint patriarche lui-même, avait été reconstruit par Marie d'Aragon, première femme de Jean II.

*
* *

Le siège archiépiscopal de Burgos a été souvent illustré par des enfants de saint François.

Le premier en date est le Fr. Ferdinand de Covarrubias, qui fut évêque de Burgos de 1280 à 1299. Il était à Rome le familier du pape

Nicolas III, que saint François avait béni tout enfant et qui se fit gloire comme tertiaire d'appartenir à sa famille. Connaissant les éminentes qualités du saint Frère Mineur, il le choisit lui-même et le consacra de ses mains.

En 1285, le roi de Castille l'envoyait à Bayonne, comme ambassadeur auprès du roi de France. L'année précédente, il avait assisté, à Tolède, au couronnement du roi Don Sanche. C'est l'évêque Ferdinand, dit Florez, qui établit à Burgos la fête de sainte Élisabeth de Hongrie, le 19 novembre, statuant qu'elle serait célébrée « avec quatre chapes ». Et il donna à cette occasion quatre écus d'or aux pauvres.

Le Martyrologe franciscain fait sa mémoire au jour de sa mort, le 12 novembre.

Jusqu'au siècle dernier, aucun autre Frère Mineur n'avait été appelé à l'honneur de gouverner cette église de Castille, l'une des plus vénérables d'Espagne.

En 1824, le Souverain Pontife Léon XII y appelait un Capucin de la province d'Andalousie, Mgr Raphaël de Velez.

Entré fort jeune dans l'Ordre, le P. Raphaël fut élevé, avant l'âge de quarante ans, à la dignité épiscopale sur le siège de Ceuta. Sept ans après, il était transféré à Burgos. C'était un changement considérable de climat, et on raconte que le pieux prélat, rigoureusement fidèle à sa règle, ne pouvant supporter le froid des

plateaux de Castille, n'osa cependant se chausser qu'après avoir obtenu du Saint-Siège une dispense formelle. Il n'avait usé jusque-là, quoique évêque, que de ses modestes sandales de capucin.

Transféré à l'archevêché de Santiago de Compostelle, il dut presque aussitôt abandonner son siège, chassé par la Révolution et les guerres civiles. Il se réfugia aux îles Canaries, d'où le pape Grégoire XVI le fit appeler à Rome pour lui conférer la pourpre. Mais l'humble religieux n'y voulut en aucune façon consentir, prétextant qu'il se devait à son troupeau, et qu'il pourrait encore, de Mayorque où il allait résider, l'aider et le soutenir de ses conseils et de ses lettres. « Cet homme est un apôtre, un héros et un saint », aurait dit le pape après cette audience, conservant toujours dans son cœur le désir de le créer cardinal quand le calme serait revenu.

Il mourait sans avoir pu réaliser son désir, et Dieu donnait à l'humble capucin une meilleure récompense, en l'appelant à lui, le 3 août 1850.

Un an auparavant, en 1849, un autre enfant de saint François, Mgr Cyrille de la Alameda y Brea, des Frères Mineurs, était monté sur le siège archiépiscopal de Burgos. Il était en 1857 transféré à Tolède et devenait primat d'Espagne, puis cardinal.

Avons-nous besoin de rappeler que les Covar-

rubias et les de Velez revivent en ce moment sur le siège de saint Indalecio, en la personne d'un de leurs frères en religion : Mgr Grégoire-Marie Aguirre, dont l'éloge tient en deux mots que nous avons fréquemment entendus : « C'est un évêque et un vrai moine ! » Que Dieu nous le conserve longtemps, pour le bien du diocèse qu'il gouverne avec tant de fermeté, et pour la sécurité des proscrits qu'il protège en vrai père ! Ses qualités d'administrateur et de docteur, plus encore que la célébrité de l'église qu'il gouverne, le désignent pour de plus grands honneurs, qu'il sera seul surpris, dans sa modestie, de se voir conférer.



Burgos est encore célèbre, dans l'histoire franciscaine, par le chapitre général qu'y tinrent les Frères Mineurs de l'Observance, le cent neuvième de leur Ordre, en 1523.

On y élut Général le célèbre Père François des Anges Quiñonez, Réformé et introducteur des Réformés en Italie. Il était né à Léon, en 1475, et était fils du gouverneur de la province des Asturies. Homme de grande science et de haute vertu, ami de Charles-Quint, auprès de qui il fut envoyé plusieurs fois comme ambassadeur par les papes Clément VII et Paul III, il gouverna

l'Ordre six ans, et fut créé cardinal en 1528. C'est lui qui composa le bréviaire abrégé, connu sous le nom de *Bréviaire du cardinal de Sainte-Croix*, qui fut fort en usage dans toute l'Église de 1534 à 1568. Le cardinal Quiñonez mourut en 1540.

A ce chapitre, le provincial de la province même de Burgos, le Père Bernardin de Salzedo, fut élu procureur général de l'Ordre. Il ne le resta que deux ans, et eut pour le remplacer dans cette charge un autre Espagnol, le Père Bernardin de Soria, de la même province de Burgos.

On y institua deux inquisiteurs de l'Ordre, qui avaient pleins pouvoirs pour rechercher et corriger, parmi les religieux et les religieuses Clarisses, soumis à la juridiction du Général, ceux qui seraient infectés des erreurs de Luther. L'un de ces inquisiteurs était le bienheureux Gabriel-Maria, Français, directeur de sainte Jeanne de Valois, et son coopérateur pour la fondation des Annonciades.

Dans les actes de ce chapitre général, à tout instant, on voit mentionnées et louées la piété et la libéralité du duc de Najera, qui pourvut abondamment à toutes les nécessités des capitulaires et voulut payer tous les frais occasionnés par le chapitre.

Un autre chapitre devait se tenir à Burgos, en 1565; mais des empêchements survenus au

dernier moment obligèrent les capitulaires à se réunir à Valladolid.

Parmi les gloires de l'ancienne province franciscaine de Castille, nous aimons à signaler le premier évêque du Mexique, Jean de Zumarraga, et un martyr, le Père Balthasar, qui fut brûlé vif, en 1587, à Cazacolo, en Floride, par les Indiens qu'il évangélisait depuis plusieurs années.

Nous nous réservons de parler longuement plus tard de saint Pierre Régalat et du P. Pierre de Villacreces, fondateur de la Réforme et des deux couvents de Abrojos et de la Aguilera.

Quel précieux héritage de souvenirs et de vertus nous avons à conserver, dans cette ville, où il n'y a plus d'autres Frères Mineurs que les pauvres exilés de France ! Puissions-nous marcher sur les traces de nos ancêtres, et montrer dans notre cœur et nos œuvres, auprès de l'ancienne effigie de pierre du portail de la cathédrale, un autre portrait vivant de notre séraphique Père, qui ne soit pas trop dissemblable !

CHAPITRE XI

SANTO DOMINGO DE LA CALZADA

De Cardeña, l'horizon s'étend à l'est sur plusieurs cordillères de montagnes arrondies, qui, s'étageant les unes derrière les autres, paraissent avoir été figées là, quand elles montaient un jour à l'assaut de la nue.

D'un regard scrutateur et plein d'envie, que de fois n'avions-nous pas mesuré la distance qui nous séparait du sommet le plus élevé ! Et puis, nous devinions, derrière, une plaine superbe, le jardin de l'Espagne, la vallée de l'Èbre, Santo Domingo de la Calzada. Le voyage revêtirait tous les charmes : grandeurs imposantes des montagnes, mystère des grands bois, immensité des horizons, surprises de l'imprévu, tout cela agrémenté encore d'intéressantes études de mœurs et des premiers essais du langage espagnol.

Enfin, la résolution en est prise, prise à deux, donc solidement, car l'union fait la force ; nous franchirons la ligne de partage des eaux, et quittant le versant de l'Océan pour le versant méditerranéen, nous irons jusqu'à Santo Domingo.

Joyeusement, un soir d'août, tandis que les

paysans coupaient les dernières moissons, sachant assez parler espagnol pour demander la charité d'un morceau de pain et d'une botte de paille pour la nuit. nous quittons le couvent de San Pedro par une chaleur accablante, qui devait tout le long de la route nous faire poser à toute rencontre la sempiternelle question : « *No hay fuente por aqui* ? Y a-t-il une fontaine par ici ? »

Ce soir-là, dix-huit kilomètres seulement, agrémentés de trois sources aussi fraîches qu'abondantes, et nous arrivons à Zalduendo.

Une maison basse, un cube noir avec de petites ouvertures, genre soupiraux, une porte coupée par le milieu, dont le haut demeure ouvert, tandis que le bas doit empêcher les animaux de pénétrer. C'est, avec la *taberna*, la belle maison du village, le presbytère, où la vertu doit habiter avec le prêtre qui accepte de vivre si pauvrement !

Nous allions frapper... M. le curé, un vénérable ecclésiastique qui semble avoir dépassé la soixantaine, sortait, le bâton à la main. Un regard furtif jeté sur les arrivants donne à sa physionomie un air d'étonnement, d'ailleurs bien naturel, en face de nos visages hâlés et de nos habits couverts de poussière. Mais nous déclinons nos titres et qualités : « Pauvres Capucins, chassés de France, réfugiés à Cardeña, qui vont à pied à Santo Domingo

de la Calzada, et demandent un abri pour la nuit. » Et le bon curé, malgré son étonnement, répond que volontiers il nous fait accueil, à la grande satisfaction de la vieille servante qui riait derrière son vieux maître, en nous montrant un cordon de saint François, qu'elle tirait de toutes ses forces par une poche de son épaisse jupe.

« J'allais faire ma promenade, ajoute le curé, je vous invite. »

Notre fatigue pour lui ne comptait pas, ni celle que nous réservait le lendemain.

Nous acceptons cependant; la glace de la première entrevue se rompt peu à peu ; la conversation va son train ; et, quand elle se ralentit un instant, le curé tire tranquillement de sa poche trois poires minuscules : « Je les emportais, dit-il, pour mon goûter ; nous partagerons. » Sans résistance nous pelons comme lui notre poire, en revenant à la maison, et tout en trouvant pour le moins curieux un tel ensemble de procédés.

Avant d'entrer, nous demandons à visiter l'église. Elle paraît, à l'extérieur, pauvre et presque délabrée. L'intérieur vaut davantage. Certains détails même ne manquent pas d'intérêt : des stalles sculptées du meilleur goût, mais reléguées à la tribune, avec un retable intéressant quoique moins délicat, surtout un *Santo Cristo* d'une merveilleuse beauté : un Christ expi-

rant, où l'artiste a mis tout son talent à ramasser les dernières énergies de la suprême lutte de Jésus contre la mort. D'une manière générale, d'ailleurs, on rencontre en Espagne des Christs magnifiques, et des Christs sanglants, qui souffrent, excitant la componction et les larmes. La foi apparaît dans l'art, qui se manifeste sous la forme d'un réalisme intense, mêlé à la plus haute mysticité.

Au retour de l'église, un souper frugal, augmenté pourtant, avertit la servante, d'un reste de la fête locale qui s'était célébrée la veille.

Ce fut court. « Voilà, dit le curé en se levant de table, et montrant du doigt un lit dans la même salle, voilà où vous pouvez passer la nuit. — Merci, Monsieur le curé, et adieu, car, demain, c'est convenu, nous partirons avant votre réveil ; nous avons si longue route à faire ! — Adieu, et bon voyage ! — Priez saint Antoine pour moi », dit la vieille servante en fermant la porte.

Nous étions seuls enfin et nous partîmes d'un joyeux éclat de rire ; le lit n'avait pas de draps, et, pour toute couverture, une vieille toile d'emballage sur un matelas déchiré et une paillasse mal garnie.

Nous espérions pourtant dormir là quelques heures !... Vain espoir !... Des bataillons d'insectes sautillants et piquants semblent heureux de s'attaquer à la peau tendre des Français.

Quelque heures, nous nous étendîmes

par terre, et, fatigués, harassés, à une heure du matin, nous entreprîmes les cinquante kilomètres qui nous séparaient de Santo Domingo.

Nous parvenions au plus haut point de notre parcours quand le soleil se leva pour étaler à nos regards un panorama magnifique, cerclé de montagnes géantes et capricieusement déchiquetées. Ce fut un moment féerique de jouissance incomparable, qui fit jaillir naturellement de nos cœurs le *Mirabilis in altis Dominus.*

La journée fut rude de marches sous le soleil et de privations ; mais la joie était grande quand, huit heures du soir sonnant à la tour de la cathédrale de Santo Domingo, nous frappions énergiquement à la porte de l'antique palais du secrétaire de Philippe II.

C'était là que, depuis dix jours à peine, la persécution avait envoyé de France une communauté de religieuses Tertiaires Franciscaines. Pauvres saintes filles ! Elles allaient, à notre arrivée, prendre leur repos sur la botte de paille que la charité voulait bien donner à leur dénuement des premiers jours. Pour elles, ce fut la joie immense de pouvoir exprimer leurs premières impressions et leurs premiers déboires à des Français, chassés comme elles et capables de les comprendre.

Certes, il leur fallait des énergies puissantes pour accepter de prendre des habitudes toutes

nouvelles, dans un pays dont elles ignoraient complètement. à l'exception d'une religieuse, la langue et les usages. Et Dieu qui compte les sacrifices et les larmes répandues pour la patrie, en aura recueilli dans cette vieille demeure seigneuriale !

Seigneuriale, elle l'avait été ; car il ne restait plus là d'apparemment princier que l'épaisseur des murs, une vieille tour en ruines, et un grand écusson sur la porte d'entrée. L'intérieur avait depuis longtemps été transformé en chambres à louer de toutes formes et qualités, et laissées tout récemment dans un état de malpropreté et de délabrement complet. Les bonnes religieuses commençaient à nettoyer, à s'installer. Les ouvriers avaient déjà exécuté les premiers plans et disposé une partie de la maison pour les exercices conventuels; car il tardait à ces âmes de reprendre la vie de régularité de la religieuse, qu'était venue un instant troubler la haine du démon.

Nous remettons au lendemain le plaisir de visiter la maison en détail, et de parler du beau pays de France. Nous prenons alors congé pour aller passer la nuit chez un bon chanoine, qui nous reçoit avec une ineffable charité, la charité du saint ermite Domingo, qui accueillait là, au XI[e] siècle, les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle.

Le lendemain, d'assez bonne heure, pieusement agenouillés devant le précieux tombeau du

Saint, nous entendions la messe, quand, au moment précis de la consécration, se fit entendre le coquerico strident du coq avec le gloussement de la poule, qui vinrent nous tirer de notre adoration profonde. « Les Espagnols ont des mœurs si simples, fîmes-nous réflexion, que quelque brave femme a dû porter, se rendant au marché, ses poulets à l'église, et ces animaux, simples comme leur maîtresse, ont dû chanter à leur manière les louanges de santo Domingo. »

Je m'en tenais là, quand, tournant distraitement la tête, j'aperçus, à quelques mètres de terre, en face de l'autel, dans une grande cage d'argent ornée de pierreries, un gentil coq tout blanc, avec une poule de même couleur, et nullement étonnés de se trouver en si saint lieu.

Mon explication si simple tomba du coup, et force me fut de demander pourquoi si singulière dévotion.

Un jour, me dit-on, santo Domingo reçut trois pèlerins se rendant à Compostelle, une famille italienne composée du père, de la mère et d'un superbe adolescent. Déjà les voyageurs s'étaient éloignés de l'ermite, et le jeune homme avait dû, pour quelque temps, demeurer séparé de ses parents. Or, voici que ce pieux pèlerin fut prévenu des avances coupables d'une malheureuse jeune fille. L'assaut fut inutile et la résis-

tance du jeune homme demeura le triomphe éclatant de la vertu. Mais, comme il arrive si souvent en de telles rencontres, l'amour coupable méconnu se changea en une haine aveugle. La malheureuse pécheresse résolut de faire tuer le jeune homme. Il fut pendu par des misérables que soudoyait l'attrait de la volupté.

Les parents ne s'étaient pas troublés d'abord de l'éloignement de leur enfant, qu'ils croyaient momentané. Hélas ! quand leur parvint la terrible nouvelle de l'épouvantable crime, ils fondirent en larmes, et, continuant cependant leur route, ils firent à Saint-Jacques un pèlerinage de pénitence et de deuil.

A leur retour, la charité de santo Domingo les reçut avec tendresse. « Cessez vos larmes, dit-il, votre fils est vivant. »

Les parents étonnés s'en fiaient toujours aux témoignages réitérés qui leur avaient été donnés de la pendaison de leur enfant ; mais l'ermite insistait, attestant qu'ayant eu connaissance de l'attentat, il avait prié Dieu de sauver le jeune homme, et avait connu l'heureux succès de sa prière.

« Eh bien, reprennent les pèlerins, nous croirons à votre parole si vous ressuscitez le coq et la poule que vous avez bien voulu faire préparer pour nous recevoir à souper ! »

Le Saint bénit avec foi les viandes fumantes ; et joyeusement, le coq et la poule servis aux

pèlerins se mirent à chanter. Quelques jours après, les heureux parents retrouvèrent, en effet, leur fils, que santo Domingo avait ressuscité.

Ce sont là les grands miracles dont la foi traditionnelle et naïve des habitants de la Calzada perpétue le souvenir, en nourrissant devant l'autel du Saint ces symboliques animaux.

Plusieurs jours s'écoulèrent, rapides, dans cette cité hospitalière. Ce nous fut une grande édification de considérer à loisir la pénitence joyeuse des pauvres religieuses exilées, d'écouter leurs rêves pour l'avenir, leur confiance de travailler pour la cause de Jésus-Christ, dans la catholique Espagne, en attendant que de nouveau puissent s'ouvrir les portes de la patrie (1).

Puis il fallut penser à revenir à San Pedro de Cardeña. Acceptant d'allonger notre route, nous décidons de mieux voir la montagne. Et vraiment, ce ne fut pas regrettable. Chaque détour de chemin nous ménageait de nouvelles

(1) La petite ville de Santo Domingo avait autrefois un célèbre couvent de l'Ordre franciscain. L'église est encore parfaitement conservée, vraiment monumentale, pleine des souvenirs et des dévotions mises en honneur par nos anciens Pères. Le couvent est très vaste, avec ses deux cloîtres et son immense jardin. Il sert aujourd'hui en partie d'hôpital, et donne asile en outre à une communauté de Pères missionnaires du Saint Cœur de Marie, du Vénérable Mgr Claret, lesquels y ont un de leurs principaux scolasticats, avec un personnel de deux cent cinquante religieux.

surprises : des roches à pic, des montagnes boisées, des vallées d'une fraîcheur séduisante, à côté des chaumes desséchés, variété bien faite pour nous reposer de la sécheresse monotone de la lande rabougrie des environs de Cardeña.

Et puis, c'étaient des *pueblos* pittoresquement situés sur le flanc de mamelons cultivés ou dans des gorges presque sauvages, vers lesquels montaient ou descendaient nombre d'ânes et de mulets, chargés de gerbes de froment ou de fagots de bois, ingénieusement attachés sur leur dos, en quantité vraiment extraordinaire.

Évidemment, pas un village ne se présentait sur notre route, que nous n'en visitions les églises, ordinairement pauvres de décorations modernes, mais riches pour la plupart des antiquités précieuses de l'Espagne catholique. Une chose surtout nous frappa : la triple apparition, presque dans chaque église, d'un *Santo Cristo*, avec une *Immaculée Conception*, et une image ou statue de *saint François*. Nous nous plaisions à reconnaître la catholique Espagne, dévote à saint François, l'homme catholique par excellence, reconnaissante aussi d'avoir reçu de lui ou de ses enfants la précieuse dévotion à l'Immaculée et à la Passion du divin Maître.

Ajoutez que toutes ces anciennes images ou statues ne sont pas sans art. Partout court l'influence, semble-t-il, du pinceau analytique et

puissant de Ribera ou de Murillo, comme de la main noble et synthétique de Velasquez ; partout le réalisme intense, mélangé partout de discrétion, de gravité, de profondeur, avec un goût des colorations recueillies et sobres qui met l'homme à genoux.

Le respect profond avec lequel on conserve derrière des voiles précieux les images du Christ nous dit assez combien la dévotion à la Passion s'est maintenue dans le peuple espagnol. Un trait nous montrera de même la force actuelle de la double dévotion à l'Immaculée et à saint François.

Nous fûmes hébergés, un soir, chez un bon vieux paysan, ravi d'ouvrir à de pauvres Capucins la porte de sa demeure. Il nous considérait et inspectait des pieds à la tête ; son admiration passait, sans jamais se lasser, de nos pieds nus à notre humble couronne monacale ; il prenait et reprenait le bout de notre corde, considérait notre chapelet de bois ; il arrêta enfin ses regards sur la médaille suspendue à notre chapelet, et la saisit, en s'écriant : « L'Immaculée ! saint François d'Assise ! » et pressant amoureusement ses lèvres sur chacun des deux côtés, il ajouta : « J'en avais une, semblable, la même ; je l'ai perdue depuis deux ans ; j'ai fait pour la retrouver toutes les recherches ; elle était pour moi un trésor, et je ne sais ce que je donnerais pour l'obtenir. »

Devant ces accents de foi amoureuse, le possesseur de la médaille la détacha doucement et la remit au bon vieux, qui demeura stupéfait et muet de contentement.

Le lendemain, au jour venu, cet hôte vénérable, plein de foi et de piété, voulut, malgré son âge et ses jambes débiles, nous accompagner jusqu'à l'ermitage de Nuestra Señora de Tres Fuentes, situé sur sa paroisse et appelé de ce nom parce que trois fontaines y jaillissent à gros bouillons à côté d'un oratoire de la très sainte Vierge. Nous avons admiré là, dans cette humble chapelle perdue en pleine montagne, un retable monumental et brillant d'un aussi vif éclat, sous l'or qui le couvre, qu'au jour où il fut construit, il y a trois cents ans. Puis, tout près, dans une niche en bois sculpté, une vénérable statue de saint Antoine de Padoue, au pied de laquelle vient prier la contrée, comme devant une image miraculeuse.

Après tant de contacts avec nos Saints et les dévotions de notre Ordre, il nous semblait, en rentrant à San Pedro de Cardeña, que nous revenions d'un pèlerinage à quelque célèbre sanctuaire franciscain et que nous avions parcouru, comme par enchantement, les grands bois où saint François et ses compagnons avaient fait monter, en compagnie des oiseaux, leurs louanges au Seigneur.

*
* *

La présence à Santo Domingo des religieuses de saint François d'Assise, expulsées de leurs pensionnats de Montpellier et de Béziers, nous a donné d'autres occasions de fréquenter cette ville. Faut-il dire qu'il avait été question un moment de nous y établir nous-mêmes ? C'était bien avant l'installation des Sœurs, au moment où nos Pères parcouraient l'Espagne, à la recherche d'un asile.

Deux excellents chanoines avaient fait les avances les plus séduisantes et multiplié les démarches. Mais alors que la ville, qui est petite, avait déjà un chapitre et une nombreuse communauté d'hommes, notre présence ne devenait-elle pas inutile ? Combien plus avantageux sera, pour cette pieuse population, un établissement d'éducation chrétienne pour les jeunes filles ! Aussi avons-nous été heureux de pouvoir indiquer à nos Sœurs de France l'asile que la Providence nous avait fait rencontrer.

Cependant il eût été avantageux, à plusieurs points de vue, d'avoir dans la région de Santo Domingo, moins froide que Burgos, au moins un pied-à-terre. La recherche de ce nouvel asile était le motif de nos voyages.

Deux sanctuaires de la sainte Vierge nous ont

été offerts tour à tour. Conduisons le lecteur dans le premier d'entre eux, réservant pour un chapitre spécial le récit de notre installation dans le second.

A treize kilomètres de Santo Domingo, à l'entrée d'une gracieuse vallée, se trouve une autre petite ville, très industrieuse, renommée pour la pureté de son air, station d'été très fréquentée et recommandée aux malades : Ezcaray. Elle est un peu dans la montagne, cachée dans les premiers contreforts de cette chaîne dite *de la Demanda*, qui sépare la Rioja de la région de Burgos. On y accède par une belle route, qui court d'abord dans la plaine blanche et monotone, puis s'engage dans une vallée pleine d'ombre, de fraîcheur, de mystère, comme une vallée des Pyrénées ou des Alpes. Partout des eaux qui courent en chantant, des prairies qui verdoient, de jolis villages qui se cachent dans les bosquets de grands arbres.

A un détour du chemin apparaît Ezcaray, que de belles allées servant de promenades de chaque côté du chemin nous faisaient déjà pressentir.

Des fabriques, des rues irrégulières, mais surtout une église des plus originales, voilà ce que nous montre tout d'abord la petite ville.

Un accueil des plus gracieux nous est fait au presbytère, où l'on voit venir avec plaisir des coopérateurs. Le digne archiprêtre nous fait

remarquer les curiosités du seul monument qui mérite l'attention, l'église. Au-dessus du portail latéral, dans toute la longueur, court, sur la façade, une galerie dont la balustrade en pierre sculptée, style semi-gothique et semi-arabe, excite vivement l'attention. L'on nous explique que l'église n'est autre qu'un ancien palais transformé des ducs de Medina Cœli : l'on comprend alors la présence et le style de la galerie, que l'on a eu le bon goût de conserver intacte.

Il y a encore, à quelques pas, dans une rue bien étroite et bien noire, une ancienne maison d'Oratoriens de saint Philippe de Néri, dont l'église, assez bien conservée, est encore livrée au culte. C'était l'un des lieux qu'on nous offrait pour résidence ; mais un sanctuaire de la Vierge avait pour nous plus d'attraits.

Le chemin sera court. Un ruisseau à traverser, sur un pont qui ne semble point nécessaire, tant l'eau est rare dans les cailloux du torrent, une belle allée de quelques centaines de mètres à parcourir, une ascension de trois minutes, et nous voilà sur une belle terrasse, auprès d'un gracieux ermitage, que les arbres nous masquaient jusqu'ici, et dont nous n'avions encore aperçu que le clocheton.

Hâtons-nous de rentrer et d'offrir nos hommages à la Reine qui trône sur son autel doré, entourée de tableaux et d'ex-voto de toute sorte.

Deux autres autels, avec retables grecs très ornés et très propres, complètent le sanctuaire, et nous sommes heureux de saluer, sur l'un d'eux, un de nos glorieux frères du ciel, saint Pierre d'Alcantara, qui avec saint Antoine de Padoue, que l on trouve dans toutes les églises, semble vouloir nous servir d'introducteur.

La statue de Marie, une statue habillée, avec grande couronne d'argent, nous sourit dans la grande niche et semble nous souhaiter la bienvenue.

Son titre est Notre-Dame *de Allende*, ce qui veut dire : Notre-Dame de l'Autre Côté. ou de l'autre rive, parce que le sanctuaire est, en effet, sur la rive opposée à celle occupée par la ville. Pour nous. ce titre serait douloureusement réalisé, et nous le traduirions ainsi : *Notre-Dame d'Ailleurs*, ou *Notre-Dame de l'Exil.*

La dévotion des habitants d'Ezcaray est grande pour le sanctuaire d'Allende, et les étrangers qui y passent l'été dirigent volontiers de ce côté leurs quotidiennes promenades : ils y trouvent les charmes de la nature et les bienfaits de la grâce dont Marie est la source.

Au mois de mai. une procession solennelle s'organise pour porter à l'église paroissiale la statue vénérée, et ce sont alors, pendant plusieurs jours. des fêtes ininterrompues, avec grands offices, musique, sermon, etc... Puis,

avec la même pompe, la Vierge est rapportée à son sanctuaire.

Aussi les dons sont-ils fréquents et abondants, comme en témoignent les richesses de la sacristie, abondamment pourvue, les candélabres, les tapis, et même un harmonium récemment offert. Ces dons permettent aussi d'entretenir la chapelle dans un grand état de propreté. De grandes bandes peintes en rouge et en jaune sur les murailles de la nef donnent à l'ensemble la couleur locale... et nationale.

A l'église est adjointe une maison assez vaste, que l'on voudrait voir transformer en couvent. Tout autour, des pelouses, des arbres et un large chemin servant aux processions. Devant le sanctuaire et l'ermitage, une superbe terrasse, avec deux abondantes fontaines. Un immense rocher dominant tout le paysage semble le dôme d'honneur de Marie dressé par la nature. Il abrite contre les vents du nord ce lieu privilégié, que le soleil réjouit de ses plus chauds rayons.

Sous nos pieds, le ruisseau et ses brouillards, qui n'arrivent pas jusqu'à nous, la ville avec son activité et sa fièvre ; sur nos têtes, les bois solitaires, les premiers escarpements des montagnes, le ciel pur.

Vraiment, Dieu fait bien les choses quand il s'agit de choisir une demeure à sa mère, fût-ce l'humble tente d'un ermitage champêtre. Un moment, nous avons cru que sa divine Provi-

dence allait nous donner une tente en ce lieu. Au grand chagrin du pieux alcalde et d'un vénérable chanoine de nos amis, qui s'étaient employés à cette œuvre avec un admirable dévouement, nos pas se sont dirigés d'un autre côté, et nous sommes devenus, à Grañon, les gardiens de Notre-Dame de Carrasquedo.

CHAPITRE XII

UN CENTENAIRE

Le 8 septembre 1703, la très sainte Vierge donnait à la famille des Frères Mineurs Capucins un précieux gage de sa prédilection. Déjà, dès l'origine, elle l'avait prise sous son manteau de Reine, elle l'avait gardée contre ses ennemis, et lui avait donné de prodigieux accroissements dans tout le monde chrétien. L'Ordre reconnaissant avait renouvelé à ses pieds le serment de saint François et s'était fait le champion de l'Immaculée Conception, et tandis que le Père Jérôme de Forli inaugurait le couronnement solennel des Madones, nos saints frères lais dans l'intérieur des couvents dressaient des autels et offraient leurs prières à Celle qu'ils appelaient leur douce Mère, nos apologistes dans leurs écrits publiaient ses gloires, nos prédicateurs et nos missionnaires répandaient son culte jusqu'aux extrémités du monde. Marie avait eu pour agréables ces hommages de ses fidèles enfants, et allait leur en donner l'assurance, renouvelant avec eux le pacte de la Portioncule.

Dans la pauvre cellule de son couvent, le

P. Isidore de Séville priait et recommandait à la Reine du ciel les pauvres pécheurs, que, dans son zèle, il songeait à ramener à Dieu. Marie lui apparut sous une forme bien singulière, mais remplie de poésie et de charme.

Son costume était celui des bergères. Par-dessus une robe de couleur voyante était jetée une blanche toison, et au-dessus de sa tête, des Anges soutenaient un chapeau aux larges ailes, orné de fleurs champêtres. Elle était assise, une houlette à la main, tenant sur ses genoux le divin Enfant, le Bon Pasteur, dans un costume semblable. Tout autour gambadaient d'innocentes brebis, marquées au chiffre de la Vierge. Le trône rustique de Marie s'élevait dans un délicieux paysage, au pied d'un arbre touffu, qui le couvrait de son ombre, au milieu d'une pelouse fleurie, auprès d'un clair ruisseau, où les agneaux se désaltéraient en paix.

Le pieux serviteur de Marie s'empressa de mettre à profit ces célestes indications, et fit faire aussitôt une peinture représentant, telle qu'il l'avait vue, la *Divine Bergère*. Le tableau, exposé au couvent des Capucins de Séville, attira aussitôt toute la population. Il fallut organiser une fête solennelle et une procession qui parcourut la ville. Ce fut un réveil extraordinaire du culte de Marie, des confessions et des communions sans nombre, le retour et la conversion de milliers de pécheurs. La Divine

Bergère semblait appeler elle-même ses brebis égarées. Les vœux du Père Isidore étaient satisfaits : Marie elle-même prenait en main l'œuvre du salut des âmes, qui lui tenait tant à cœur.

La Divine Bergère devenait dès lors la Patronne des Missions des Frères Mineurs Capucins, qui par toute l'Espagne se recommandaient à sa protection et s'éclipsaient devant elle, ne voulant être que ses petits ouvriers, et lui laissant le soin de toucher les cœurs et de convertir les âmes. Ils entraient dans les villes et les villages portant en mains l'étendard déployé de la Divine Bergère, qu'ils installaient dans l'église à la place d'honneur ; c'est à elle que s'adressaient les prières et les chants, et ce sont ses enseignements et ses appels que, du haut de la chaire, ils faisaient entendre au peuple.

Il en résulta deux choses : des fruits merveilleux de conversion et une popularité extraordinaire du culte de la Divine Bergère. Le Bienheureux Diégo-Joseph de Cadix compte parmi les plus célèbres propagateurs de cette dévotion, qui fut, de son temps, approuvée par le Saint-Siège. Elle franchit bientôt les mers et devint aussi populaire en Amérique qu'en Espagne. Elle n'avait pas encore cependant passé les Pyrénées, quand, en 1885, un décret de la Sacrée Congrégation des Rites en étendit la fête à l'Ordre entier des Capucins, lui assignant dans le calendrier le deuxième dimanche après Pâques.

Nous lui avions depuis quelques années consacré un autel dans notre petite église de Bayonne. Hélas ! la douce image, qui avait déjà captivé tous les cœurs, a dû s'exiler avec nous et est venue à Oyarzun, où la population lui a fait une réception enthousiaste, un véritable triomphe.

« O Divine Bergère, que vont devenir vos brebis et vos agneaux de France, si vous les abandonnez à l'heure où tous les loups sortent de leurs cavernes, pour danser en liberté leur ignoble sarabande ?

— Je ne les abandonne pas, nous répond-elle; mais j'ai voulu, pour vous consoler, repasser les Pyrénées, et célébrer avec vous mon Centenaire ; voyez, je suis là, à deux pas de la frontière, toute prête à la franchir et à vous ramener avec moi. Espoir ! »

Me trompé-je ? Il me semble que c'est bien là sa réponse.

Au couvent de Léon, le centenaire devait se célébrer solennellement, et le Père Gardien, nous faisant sa visite à Burgos, avait eu l'amabilité de nous inviter. Tiré à la fois par le lien de la charité fraternelle et par l'amour de la Divine Bergère, je ne pouvais résister : je suis donc venu faire ma visite aux Pères Capucins de la province de Castille.

Le voyage vers Venta de Baños est des plus monotones. Sainte Thérèse autrefois parcourut

cette même route avec les lourds chariots de son époque. Voici précisément la Vega de los Pontones, où elle courut avec ses filles de sérieux dangers. A cet endroit, plusieurs petites rivières viennent se joindre à l'Arlançon, et la route doit les traverser sur de petits ponts à peine plus élevés que le lit des torrents. Tous ces cours d'eau avaient débordé, et l'on ne voyait plus ni la route ni les viaducs. Il fallait s'avancer au hasard, au risque de tomber dans un précipice et d'être entraîné par le courant.

Le charretier reculait, les Sœurs n'osaient s'aventurer ; l'une d'elles demandait à se confesser, et la Sainte, malgré un commencement de paralysie qui lui prenait la langue, pour donner du courage à tous, s'avançait seule dans l'eau, disant : « Si mon chemin est le bon, suivez-moi ; si vous me voyez tomber, revenez en arrière. » Mais elle souffrait intimement et disait à Notre-Seigneur, avec son aimable familiarité : « Quand donc cesserez-vous de semer tant d'obstacles sur mon chemin ? — Ma fille, lui répondit le bon Maître, c'est ainsi que je traite mes amis. — Et c'est bien pour cela que vous en avez si peu. »

La Sainte passa et s'arrêta à Burgos, pour sa dernière fondation, qui fut aussi la plus laborieuse.

A Venta de Baños, nous saluons un religieux de la Trappe française de Saint-Isidore, dont on

aperçoit le clocher, émergeant de la verdure, à vingt minutes de la station. Le bon Père est occupé à favoriser les opérations d'enregistrement des bagages d'un groupe nombreux de religieuses françaises, Servantes de Marie d'Anglet, qui, chassées comme nous de la terre natale, s'en vont fonder un collège dans les Asturies. Comme le cœur est serré à la vue de ces nobles proscrites, le plus pur sang de la France, réduites à chercher un asile sur le sol étranger !

Nous voici maintenant en route pour Palencia, jolie cité qui fait sa toilette pour la prochaine visite du roi ; nous quittons la vallée de l'Arlançon pour nous engager dans d'immenses plaines, et, après plusieurs heures, nous voici dans le pays de Léon. C'est vraiment un curieux pays, un peu semblable, pour les coutumes et pour la foi, à notre Bretagne française. Nous passons près de Sahagun, ville célèbre par son antique monastère, et nous la saluons avec piété, car c'est la patrie d'un chanoine de Burgos que l'Église a élevé sur les autels : saint Jean de Sahagun.

Puis ce sont d'interminables plaines jaunâtres, au milieu desquelles apparaissent des villages aux maisons basses, faites de brique rouge, sans aucune fenêtre donnant sur la campagne, et entourées également de murs rouges peu élevés, qui donnent à l'ensemble l'aspect d'un campe-

ment, ou d'un village arabe protégé contre les pillards. En cette saison, on voit tout autour de ces murs d'enceinte les aires où l'on vient de dépiquer le blé. Chaque maison a son espace de terrain désigné et y élève son tas de paille et de blé, que l'on vannera dès que soufflera le vent.

Un peu plus loin, nous trouvons deux aspects différents : d'un côté, comme des parcs touffus, des arbres et une abondante végétation, oasis au milieu d'un désert. C'est la plaine arrosée. Derrière la double enceinte des murs de brique rouge et des hauts peupliers, on devine les prairies, les jardins et les villages, dont le clocher seul indique la présence. De l'autre côté, la plaine desséchée, qui se repose maintenant de la riche moisson qu'elle vient de produire ; quelques vignes assez négligées, et dans une sorte de monticule régulier, que suit la voie du chemin de fer, d'étranges constructions, consistant en un simple toit abritant une porte donnant accès dans une habitation souterraine. Ce sont des caves. La disposition régulière de ces caves, d'ordinaire réunies ensemble, ferait croire, au premier abord, à l'existence de villages troglodytes.

Nous voici dans la fraicheur des prairies et à l'ombre des peupliers ; la locomotive, rendue, semble pousser des soupirs de satisfaction, les voyageurs, plus harassés encore, l'imitent vo-

lontiers, en préparant leurs bagages : nous voici à Léon.

Le voyage, grâce à Dieu, s'est effectué sans autre incident que la rencontre d'aimables Portugais, venant de Lourdes, et d'une troupe de musiciens retour d'un concours, qui par miracle ne nous ont pas trop assourdis avec leurs instruments : la vue de la grosse caisse qui montait près de nous nous avait donné un moment de sérieuses craintes à ce sujet.

Nous passons près de la statue de Guzman le Bon, nous traversons le jardin public, et nous sommes au couvent ; mais c'est l'heure de la sieste. La porte, hermétiquement fermée jusqu'à deux heures, me rappelle le proverbe espagnol : « Si tu veux tuer un moine, prive-le de sa sieste ! » Dieu me garde de tuer notre cher frère portier : aussi, respectant sa sonnette, je me résigne à faire les cent pas devant la porte, au milieu d'une vraie cavalcade de paysans et de paysannes, qui vont à la foire ou en reviennent.

A l'heure des vêpres, je puis entrer sans nuire à la santé de personne, et goûter un peu de repos au milieu de mes frères, pleins d'attentions et de délicatesse pour le pauvre expulsé.

Le couvent est immense. C'était un ancien monastère de Frères Mineurs, dont on n'a restauré que deux ailes, ce qui donne encore un chiffre respectable de quatre-vingts cellules. L'église est très belle et très vaste. Ce fut

après l'expulsion de 1835 un entrepôt de fer ; une forge s'élevait à la place du maître-autel. Quant au chœur et aux tribunes des côtés, ils étaient devenus des lieux infâmes. Dieu soit béni qui a permis que ces murailles purifiées fussent de nouveau consacrées à son culte !

Depuis leur établissement à Léon, en 1880, les Pères Capucins ont dédié dans cette église à la Divine Bergère un des principaux autels. Aujourd'hui la statue, qui est fort belle, a pris place dans le sanctuaire au milieu d'un vrai jardin d'arbustes et de fleurs. On met la dernière main aux préparatifs de la fête, tandis que la cloche tourne sans discontinuer, et que les fusées font éclater dans les airs leurs joyeux pétards. Il faut de toute nécessité en Espagne cet accompagnement aux fêtes religieuses, *fiestas de polvora* : la dévotion se réveille magiquement aux accents de la musique et aux détonations de la poudre.

Le programme annonce beaucoup : pour demain dimanche et pour le 8 septembre, la messe de Perosi chantée par les étudiants Capucins et les musiciens de la cathédrale, avec une foule d'autres morceaux, litanies et motets, de cette musique espagnole, harmonieuse et compliquée, comme les apothéoses des retables, où brillent dans les ors les mille feux des cierges, où des guirlandes d'acanthes s'enroulent capricieusement autour des grandes colonnes, où s'accrochent des anges dans toutes les attitudes

Je laisse à d'autres autorités le soin de juger cette musique savante et ce grand orchestre tapageur, et je me contente de constater que ce que nous entendons ici est bien en harmonie avec le caractère espagnol et a pour nous Français un précieux parfum d'exotisme. Le *motu proprio* du Saint-Père est venu depuis nous désabuser un peu au sujet de cette musique théâtrale.

Effet du plain-chant ou de la musique, nous voudrions qu'au moins nos populations de France fussent un peu plus retenues aux grand'messes et aux cérémonies solennelles. N'entendons-nous pas les curés se plaindre à chaque instant de ce que leurs églises sont désertes et de ce que leurs grands offices se font le plus souvent devant les chaises vides, avec l'assistance de quelques pensionnats religieux, qui bientôt, hélas ! vont eux-mêmes disparaître ?

Les Espagnols, au moins, vont encore aux grand'messes, et même ils les préfèrent aux messes basses, si bien que, le plus souvent, c'est à cette grand'messe, les jours de fête, qu'ont lieu les sermons, panégyriques, etc... le peuple consentant volontiers, dans ces circonstances, à passer deux heures et plus à l'église.

A Léon, cependant, les sermons, pendant les trois jours, ont été donnés le soir. L'assistance, déjà très nombreuse le matin, était, dans la soirée, extraordinaire, comprenant non seulement des

femmes et les enfants du catéchisme, que nos Pères font très régulièrement dans leur église, mais encore des hommes en grand nombre, et la plupart des ecclésiastiques de la ville.

Les orateurs avaient été choisis dans les trois communautés de Léon : chez les Pères Augustins, à la collégiale de Saint-Isidore et au chapitre de la Cathédrale.

Ils ont célébré la très sainte Vierge dans cette langue espagnole si riche, si abondante, si expressive, si sonore, qui semble faite exprès pour exprimer les affections du cœur et les saints enthousiasmes, et donner aux grandes pensées de la théologie des vêtements de reine. Marie, notre Mère, instituée bergère de son troupeau par le Bon Pasteur mourant, conduisant les fidèles et les apôtres eux-mêmes après l'ascension de son Fils, continuant à se montrer bergère à travers les siècles pour ramener au bercail les brebis égarées, tels sont les thèmes développés, devant une assistance qui remplit la vaste nef.

Le dernier jour surtout, la voix du prédicateur a de la peine d'abord à se faire entendre de l'immense assemblée, mais son éloquence a vite fait de captiver les cœurs et d'arrêter les souffles. Les éventails eux-mêmes ont cessé de battre leur cadence, ce qui est bien ici le comble du triomphe oratoire. On demeure suspendu à ces lèvres d'où coulent ininterrompues des

phrases d'un style magnifique, plein de fortes pensées et de doux sentiments. L'émotion est à son comble quand, à la péroraison, il met dans la bouche du Dieu Rédempteur l'éloge de la beauté de sa Mère, terminant par une sublime invocation à cette Mère si belle, notre Bergère, en qui nous mettons notre confiance, pour qu'elle nous conduise un jour au bercail éternel.

Puis la procession s'organise. La croix précède, portée par un sous-diacre en dalmatique bleue, la couleur de la Vierge. En tête marchent les enfants du catéchisme, dont un grand nombre sont en habits d'acolytes, avec un surplis finement plissé et le bonnet à cornes, si gracieux sur leur tête. Ils font cortège à l'Enfant Jésus habillé en berger, porté sur leurs épaules.

Puis viennent, avec leur bannière, les Tertiaires, femmes et hommes, portant ostensiblement sur leur poitrine le scapulaire du Tiers-Ordre.

Ce nous est une grande édification de voir ce long défilé de Tertiaires se terminer par un groupe de prêtres, de vénérables chanoines, de dignitaires ecclésiastiques reconnaissables au pompon vert de leur calotte ou à leurs parements violets, qui ne craignent pas, eux non plus, de porter en public sur leurs épaules les insignes séraphiques. Après les Tertiaires vient la communauté des Capucins, à laquelle se mêlent les religieux Augustins et quelques ecclésiastiques.

Enfin, portée sur les robustes épaules de quelques jeunes gens, apparaît la divine Bergère, au milieu de touffes d'arbustes et de fleurs. De la statue partent des rubans bleus tenus par les toutes petites filles du catéchisme, qui font cortège à leur Reine. Elles aussi sont vêtues en bergères, robe bleue et corsage de laine blanche, chapeaux de paille fleuris de coquelicots, petit sac au côté et bâton à la main. Rien de gracieux comme ce petit cortège qui ne cesse de jeter sur le chemin de la verdure et des fleurs.

Après la statue vient le prêtre qui préside la procession, un représentant de Mgr l'évêque. Et enfin une musique militaire, gracieusement mise à la disposition du Père Gardien par le commandant de la garnison.

Des affiches bleues placées à la porte de toutes les églises ont indiqué les rues que parcourra le cortège. Ce sont les principales de la ville, jusqu'à la Cathédrale et à Saint-Isidore. Aussi les balcons sont-ils partout pavoisés aux couleurs blanches et rouges, et plus fréquemment aux couleurs nationales, rouge et jaune.

La Nativité est une fête chômée en Espagne, aussi la population est-elle tout entière accourue sur le passage de la procession, avide de voir la Divine Bergère, qui n'était jamais encore sortie de l'église du couvent.

La musique, dans les rues silencieuses, où tous les magasins sont fermés, alterne avec

l'orchestre chantant les litanies ; dans leurs vieilles tours, les cloches des églises et des monastères ont pris leur vol le plus précipité, les balcons et les *miradores* (1) regorgent de monde, toute la ville est en fête. On se reporte par la pensée à cette première procession de la Divine Bergère inaugurée à Séville, par le Père Isidore, et bien que le pays de Léon soit plus froid et plus calme qne la chaude Andalousie, on sent que l'enthousiasme est le même. Le peuple accouru aux carrefours et sur les places le manifeste bruyamment, et il faut entendre les compliments que les bonnes femmes adressent à l'aimable Bergère : « *Que preciosa ! Que mona ! Que hermoso traje !* Qu'elle est belle ! Qu'elle est ravissante ! Quel magnifique costume ! » Elles s'agenouillent pieusement pour lui dire quelques prières, les hommes saluent et se signent, les soldats portent les armes.

La Bergère cependant, reposant une de ses mains sur la tête d'une brebis, semble oublier son triomphe dans la contemplation du petit Jésus. Son visage grave, aux lueurs du soleil couchant, reflète comme un sentiment de tristesse. Peut-être songe-t-elle à ces brebis égarées dont le prédicateur parlait tout à l'heure avec tant d onction. N'y en a-t-il pas dans cette foule

(1) Sorte de loges vitrées en saillie sur la rue, qui dans la plupart des maisons tiennent lieu de balcon et de fenêtre.

qui l'acclame à son passage? Elle les voudrait conquérir, et nous ne doutons pas qu'elle y ait réussi. La fête était si belle, si touchante, que sûrement elle aura converti plus d'un pécheur.

Le parcours est long, et dans les rues étroites de l'antique cité, la nuit commence déjà à descendre. Les cierges allumés que portent tous les assistants reflètent sur les murs jaunis leur pâle lueur. La tristesse me gagne à mon tour, et je pense à une autre brebis, bien chérie de mon cœur, bien chère aussi à Marie, une brebis qui court dans les ténèbres, et va se livrer sans défense aux griffes du loup. « O divine Bergère, délivrez-la, ramenez-la, guérissez-la, sauvez, sauvez la France, pour laquelle nous vous offrons ici toutes les souffrances et les privations de l'exil. Eh! que sont ces souffrances matérielles, en face de l'angoisse morale qui nous étreint le cœur à l'arrivée de chaque courrier, quand nous sommes condamnés à y apprendre toujours quelque nouveau ravage du loup! »

Nous sommes de retour dans le vaste temple splendidement illuminé, et la foule s'écoule peu à peu, tandis que, dans le silence de la nuit, aux pieds de la Divine Bergère, nous prolongeons nos réflexions et nos prières.

Nous ne pouvions passer à Léon sans voir la fameuse Cathédrale, moins riche, moins variée dans son ornementation que celle de Burgos,

mais plus belle et plus svelte, comme architecture, avec ses fines colonnettes entremêlées de superbes vitraux anciens et modernes, portant, comme un immense dais de pierre sur de légers bâtons, une voûte aussi gracieuse que hardie. Saint-Isidore, ancienne église byzantine où reposent les reliques du célèbre évêque de Séville. avec le panthéon des premiers rois de Léon, mérite aussi une mention, ainsi que Saint-Marc, ancienne demeure des chevaliers de Saint-Jacques, aujourd'hui caserne et musée, où les Portugais, mes compagnons de voyage, ont écrit en français sur l'album des visiteurs : « Les moines, qui meurent au monde, ont édifié ces merveilles; les prétendus civilisés, qui ne vivent que pour le monde, en vrais Vandales, les ont ruinées ! »

Une après-midi est consacrée à faire le pèlerinage à Notre-Dame *del Camino*, à une lieue de la ville, sur le chemin d'Astorga.

Autour de l'église se sont groupées quelques maisons, dont l'une est aujourd'hui toute pavoisée aux joyeuses couleurs de l'Espagne. C'est que nous sommes à la veille de la Nativité, et que le sanctuaire a reçu déjà des visiteurs.

Ils sont là une centaine, hommes et femmes, que nous rencontrons, à notre arrivée, sous le porche qui court tout autour de l'église. Nous leur adressons quelques mots, et ils nous entourent aussitôt avec une sympathie touchante. Mon

compagnon, un jeune Père espagnol, leur dit que je suis une victime de la persécution de France, et leurs témoignages de dévotion redoublent, et deviennent de la compassion et de la tendresse : c'est à qui baisera le chapelet ou le cordon de l'exilé.

Ces braves gens ont déjà fait, dans le champ voisin, sous un soleil de plomb, leur troisième chemin de croix. Ils sont venus, aujourd'hui pour la huitième fois, d'un village éloigné d'une lieue et demie ; demain ils reviendront pour finir leur neuvaine. Ils se confesseront, communieront, feront encore trois chemins de croix, puis bon nombre d'entre eux, sachant qu'il y a fêtes aux Capucins de Léon, viendront assister le soir à la procession de la Divine Bergère. C'est une pieuse coutume que de faire ainsi de temps en temps dans l'année, en groupes, à Notre-Dame del Camino, des neuvaines à trois, cinq chemins de croix par jour, et parfois davantage. On a aussi quelquefois la dévotion de faire neuf chemins de croix de suite, dans une même journée, ou la neuvaine de neuf heures au sanctuaire. Il faut dire que le champ découvert, où se dressent les quatorze croix de pierre du Calvaire, a bien un kilomètre de longueur.

Nous causons un instant avec ces bons pèlerins, parmi lesquels nous remarquons un grand nombre de jeunes gens, et des femmes au costume national, mouchoir de couleur sombre

noué sur la tête et retombant sur les épaules à la manière d'un voile, grandes boucles aux oreilles, foulard en pointe sur les épaules, et autour des reins, en guise de robe, un pli court de grosse étoffe, semblable à un tapis, qui se croise sur le côté et se noue par deux liens de couleur.

« Comment avez-vous sacrifié vos travaux des champs, si pressés en cette saison, pour venir ici neuf jours de suite, faire vos dévotions ? — Oh ! Père, la sainte Vierge avant tout, me répondent-ils. — C'est bien, mes enfants, vous avez confiance en elle, vous savez qu'elle vous récompensera en bénissant vos récoltes. Elle paie toujours, même en ce monde, ce que l'on fait pour elle. — Oh ! nous ne lui demandons pas de nous récompenser en ce monde. Il en sera de nos travaux ce que Dieu voudra. Nous savons que Marie nous rendra ce que nous faisons pour elle, cela nous suffit. Si elle ne nous paie pas en ce monde, elle nous paiera bien mieux en l'autre. » Réponse sublime, qui nous met les larmes aux yeux. Comme ces paysans simples et pauvres ont la foi plus éclairée et plus vive que beaucoup de nos chrétiens, qui se croient sages et instruits !

Nous entrons à notre tour nous agenouiller dans le sanctuaire, dont les murailles sont ornées de nombreux ex-voto de toute sorte et de toutes les époques : ici les vieux portraits sur toile, là les petites tablettes uniformes et naïves, représen-

tant un malade dans un lit, et enfin toute une collection de modernes photographies ! L'ex-voto le plus remarquable, parce qu'il rappelle le fait qui a contribué sans doute à donner au sanctuaire sa célébrité actuelle, est un immense coffre, avec de longues chaînes de fer.

Un chrétien du pays, Alonso de Rivera, captif chez un Maure d'Alger, avait été emprisonné dans ce coffre, quand, ayant invoqué Notre-Dame del Camino, il fut transporté pendant la nuit avec le coffre et le Maure jusqu'à la porte du sanctuaire, dont les cloches à ce moment sonnaient à toute volée. Un vieux parchemin et une inscription gothique donnent à cet événement la date de 1522.

Notre-Dame del Camino est une statue bien expressive et bien pieuse de la Mère des Douleurs, tenant dans ses bras son divin Fils descendu de la croix. Un riche manteau la couvre tout entière, laissant voir cependant la divine victime, dont le visage est tourné vers la terre, avec la tête et les bras pendants sur les genoux de sa mère. Deux anges soutiennent une couronne sur la tête de Marie. L'ensemble occupe le centre d'une sorte de ciborium d'argent, au-dessus d'un autel, dont le retable grec, aux ors vieillis, montre l'Annonciation, l'Adoration des bergers et des mages, avec la statue de saint Michel au sommet, celle de saint Jacques à droite, et, à gauche, celle de saint

Didace. Ce nous est une douce consolation de voir ce saint franciscain former le cortège de Marie dans le sanctuaire le plus renommé du royaume de Léon.

Une autre raison nous le rend cher et nous oblige à la reconnaissance envers Notre-Dame del Camino. C'est à ses pieds que venait autrefois passer ses vacances un jeune séminariste de grand avenir ; c'est là que s'est formé celui qui devait être une des meilleures gloires de l'Ordre séraphique en Espagne. Mgr Grégoire-Marie Aguirre, l'archevêque actuel de Burgos, notre bienfaiteur et notre père sur la terre d'exil. Avec quelle reconnaissance nous laissons échapper de notre cœur le *Magnificat* de la Vierge, avec une prière pour le vénéré Prélat !

Nous l'avons renouvelé le lendemain aux pieds de la Divine Bergère, que nous fêtions solennellement.

Puis, au moment de notre départ pour Burgos, nous sommes revenus à ses pieds pour lui dire : « Souvenez-vous, ô divine Bergère, que quelque belles et quelque riches que soient les campagnes vers lesquelles nous allons, elles ne sont pas les nôtres. Quand ferez-vous retrouver à vos brebis exilées les pâturages de la douce France ? »

CHAPITRE XIII

SAINT-DOMINIQUE DE SILOS

Il y a vingt-trois ans, une persécution semblable à celle dont nous souffrons maintenant jetait sur la terre d'exil un grand nombre de communautés françaises.

Un de ces expulsés, le bâton de pèlerin à la main, faisait alors en Castille l'inspection de divers monastères, à la recherche d'un asile. Il avait, pour le recommander, dans une contrée qui avait été couverte de monastères de son Ordre, et demeurait toute vibrante des souvenirs antiques, son double titre d'enfant de saint Benoît et de disciple de dom Guéranger. Prieur à cette époque de l'abbaye de Ligugé, dom Guépin avait rêvé d'établir cette communauté à San Pedro de Cardeña, le lieu que nous habitons aujourd'hui, et il aspirait à y faire refleurir le culte de ses frères martyrs. La Providence ne permit pas alors l'exécution de ce projet, parce qu'elle réservait l'illustre religieux pour être le restaurateur d'un autre culte, le gardien des reliques d'un autre de ses ancêtres monastiques, saint Dominique de Silos.

Et l'expulsion des Pères de Ligugé, sans ruiner cette abbaye, eut ainsi pour résultat d'en créer une nouvelle, ou plutôt de restaurer une des plus anciennes et des plus célèbres abbayes de l'Ordre. M. Constans, assurément, ne prévoyait pas alors que ses décrets eussent cet heureux effet. Pouvait-il prévoir que les Capucins, qu'il expulsait aussi, deviendraient un jour ses aumôniers à Constantinople, qu'il irait dévotement recevoir d'eux l'eau bénite et s'agenouillerait pour entendre leur messe? La Providence, qui châtie toujours les persécuteurs, ne s'interdit pas de mettre dans ses justices une pointe d'ironie.

Qui sait, sous ce rapport, ce que l'avenir réserve à M. Combes ? N'en viendra-t-il pas un jour à redemander à l'Église la soutane qu'il a quittée, ou l'habit des Assomptionnistes ? Ne désespérons de rien, et soyons bien sûrs en tout cas que l'expulsion actuelle, comme celle de 1880, n'aura d'autre effet que de répandre au dehors le bon grain de la vie religieuse, qui se tassait peut-être un peu trop au dedans et menaçait de fermenter, ou au moins de demeurer stérile.

Saint-Dominique de Silos, sous l'habile gouvernement de dom Guépin, qui en est devenu abbé depuis 1893, s'est considérablement développé, et compte aujourd'hui une cinquantaine de moines, la plupart Espagnols, encore très

jeunes, par conséquent pleins d'activité et d'avenir.

Avec le spirituel, le temporel s'est relevé, les vieilles murailles ont rajeuni, et une aile tout entière, qui tombait en ruines et n'avait plus de toit, est devenue la partie principale du couvent. Les humbles cellules des moines et les vastes appartements des étrangers, à deux étages différents, ouvrent sur de larges corridors, tandis que les religieux, dans un réfectoire monumental, prennent maintenant leurs repas là où ne croissaient plus depuis quelques années que des chardons et des ronces au milieu des décombres.

Depuis longtemps, nous avions ouï parler de Silos. Quant à dom Guépin, qui ne le connaît ? Deux de nos religieux, le T. R. P. Exupère et le R. P. Ladislas, avaient prêché, à diverses époques, la retraite de la communauté. Ils nous avaient dit qu'il y avait là des merveilles artistiques et des trésors spirituels de plusieurs genres. Devenus les voisins de la célèbre abbaye, nous avions conçu le vif désir d'aller jusqu'à elle, moins cependant pour admirer ses richesses, que pour renouer des liens qui, depuis saint François, le protégé du Mont Subasio, ont toujours uni à travers les siècles les Frères Mineurs et les Bénédictins. Sur la terre d'exil surtout, entre compatriotes souffrant pour la même cause, ces relations sont particulière-

ment douces, consolantes et réconfortantes.

Nous l'avions senti déjà, lors de la première visite du R^{me} P. Abbé, qui nous devança pour nous apporter lui-même la plus aimable des invitations, nous obligeant à y céder sur-le-champ et à lui donner deux Pères de la Casa Blanca, qui furent ses compagnons de voyage et goûtèrent, huit jours durant, les charmes de l'hospitalité bénédictine. Nous allions dire qu'ils y trouvèrent aussi les douceurs de la France, tant les religieux de dom Guépin s'efforcèrent, par leur amabilité, de faire oublier aux deux Capucins la peine encore récente de leur exil.

Le chemin était ouvert, et, comme les vacances s'inauguraient elles aussi, les étudiants de Cardeña, en groupes divers, s'empressèrent d'entreprendre le pèlerinage tant désiré.

Oui, le chemin était ouvert, mais il était long : soixante et quelques kilomètres. Qu'importent, il est vrai, ces détails pour des jambes de vingt ans ? Les vaillants coureurs devaient connaître d'autres obstacles. Oyez plutôt l'un d'eux racontant un de ces voyages :

« Nous sommes au 11 du mois d'août : belle journée d'Espagne. Il est quatre heures de l'après-midi. Le soleil aussi radieux qu'il peut être avait laissé tomber quelque peu l'ardeur de ses rayons, et déjà, dans le ciel pur de la vieille Castille, il commençait à s'incliner vers l'horizon ; après avoir salué nos frères qui ne peuvent se

défendre d'un petit sentiment de jalousie, d'ailleurs bien légitime, nous partons pour Silos.

« La route sera longue et pénible...

« Aussi, comme le coursier qui doit fournir une longue carrière, nous ménageons nos forces dès le début. Nous sommes bien tranquilles cependant : les Révérends Pères Bénédictins n'ont-ils pas un pied-à-terre à quelques kilomètres de San Pedro ? Et, qui plus est, ce pied-à-terre n'est-il pas un dépôt de cette liqueur délicieuse, *la Bénédictine de Silos*, dont seuls ils connaissent le merveilleux secret !

« Nous marchons toujours avec cette conviction que les bons religieux nous attendent et qu'ils nous préparent une réception digne de leur générosité habituelle. Si bien qu'en moins de deux heures nous sommes à Olmos, petite bourgade d'une centaine d'habitants environ.

« Une énorme tour carrée la domine. Fortement campée sur ses bases, elle ressemble plutôt à un antique donjon qu'à une habitation.

« A notre grande surprise, nous apprenons que c'est là la demeure des Pères Bénédictins de Silos. Nous approchons : une immense porte en plein cintre, surmontée d'un blason ; à gauche, un long judas, taillé de biais dans la pierre, et qui n'en paraît que plus traître : on dirait un œil malveillant qui nous regarde de travers. Hélas ! s'il avait été seul à nous regarder ainsi !...

« Attiré par les aboiements du chien, le gardien,

un laïque, vient et ouvre la porte. Son air est peu avenant, et son visage, qu'il a oublié de raser, nous semble plutôt austère... Après quelques mots d'explication, nous nous apprêtons à entrer, lorsqu'il nous arrête disant que les Pères sont absents et qu'il n'a point reçu d'ordres ; sa parole est ferme, résolue, sans réplique.

« Toute instance est inutile ; nous avons beau lui représenter notre fatigue, rien n'y fait. Le brave serviteur, exécutant aveuglément sa consigne, croit de son devoir d'agir ainsi : il n'a pas reçu d'ordres. Fidélité qui nous fait songer à celle de ce chef de gare de Catalogne, qui, devant un train en détresse bondé de voyageurs arrêté par la neige, refuse de lui porter secours, parce qu'il n'a pas reçu d'ordres.

« Après cet assaut infructueux, qui nous fait désirer plus fortement d'être dans une vraie maison monastique, nous battons en retraite et dirigeons nos pas vers le presbytère du bourg le plus voisin. Il n'est que temps d'arriver, car la nuit vient rapidement.

« Mais que va dire le curé devant cette invasion de moines, et où trouvera-t-il des coins pour loger cinq personnes ? Rentrant de sa promenade, et nous voyant chez lui, sa physionomie, bien que sympathique, ne laisse pas que de trahir quelque perplexité. On voit bien qu'il n'est pas en état de résoudre le problème que nous lui proposons ; aussi, pour le tirer d'embar-

ras, nous décidons-nous à lui demander simplement de quoi restaurer nos forces ; après quoi, nous nous remettrons en route et marcherons toute la nuit.

« Il parut satisfait. Pour nous, nous étions ravis de notre idée, et la perspective de devoir marcher toute une nuit, au frais et au clair de la lune, loin de nous effrayer, nous fit oublier notre mésaventure d'Olmos.

« Dans une petite chambrette servant à la fois de salon, de cabinet de travail et de salle à manger, nous nous installons près d'une petite poulette, enfermée dans une jolie cage, le seul ornement de cette pièce, avec un fauteuil de tel âge qu'il paraît être bien plutôt à la Mathusalem qu'à la Voltaire. Et après une heure ou deux d'attente, nous sommes servis : une soupe au piment, une omelette, un verre de vin, et notre souper est achevé.

« Il est dix heures. Nous regagnons la grande route, et, tout en récitant nos dernières prières, auxquelles nous ajoutons de tout cœur un souvenir pour le bon curé qui vient, dans sa pauvreté, de nous donner l'hospitalité la plus large qui fût à son pouvoir, nous marchons, à la garde de Dieu, vers Silos, où nous n'arriverons que le lendemain à la chute du jour.

« Vers quatre heures du matin, exténués de fatigue, nous nous reposons sur un tas de gerbes, dans un champ, et lorsque la messe

sonne à l'église voisine, nous nous y rendons.

« A midi, nous sommes à Covarrubias.

« Enfin, vers les six heures du soir, nous voyons venir à notre rencontre deux religieux Bénédictins. Par une de ces délicates attentions familières au R[me] P. Abbé, l'un de ceux qui ont été choisis est Français comme nous.

« En si agréable compagnie, nous croyant presque déjà au monastère, les six derniers kilomètres sont vite franchis, et nous voilà enfin à Silos, un peu tard, il est vrai, car la communauté a déjà fini son repas, ce qui n'empêche pas le P. Abbé, qui nous accueille si paternellement, de venir lui-même nous introduire au réfectoire. »

*
* *

Un autre groupe connut une bien curieuse aventure. Celui-là avait voyagé toute la journée et, à deux heures du matin, se trouvait à Covarrubias.

De quel côté se dirige la route, dans ce dédale de rues et de maisons mal alignées, faisant des coins à chaque pas ? On va au hasard, et on se trouve bientôt de l'autre côté de la ville sans doute, mais en face de trois routes différentes. C'est le cas d'invoquer l'Ange Gardien. Il vient bientôt au secours des voyageurs, en péril de

s'égarer, non dans un désert, mais dans une ville endormie. Car voici enfin un être vivant et chantant. C'est le *sereno*, ou garde nocturne, qui affublé d'un grand pardessus et d'un chapeau monumental, armé d'une hallebarde et d'une lanterne sourde, parcourt les rues en criant, sur un air monotone, l'heure de la nuit et l'état de l'atmosphère : « *Las dos ! Sereno !* Il est deux heures. Le temps est clair. »

La petite troupe est rassurée. Elle s'approche du chanteur, et lui fait comprendre qu'elle cherche le chemin de Silos. Le bon garde, aussitôt, s'empresse de la renseigner, et se fait son guide une partie du chemin. Elle a du bon l'institution des serenos, horloges vivantes, agents de police, informateurs, guides, excitateurs, commissionnaires nocturnes, qui commencent leur tournée par le chant de l'*Ave Maria*, et prêtent volontiers aux gens, à toute heure de la nuit, les services en leur pouvoir.

*
* *

Voilà donc nos chers étudiants à Silos.

Le groupe du mois d'août s'y trouve pour la fête de l'Assomption de Marie.

Comme on veut, à tout prix, leur faire honneur, il faut, malgré leur inexpérience des cérémonies solennelles et leur inévitable gaucherie,

qu'ils soient au trône les assistants du P. Abbé, pendant les grands offices pontificaux. Ce fut pour eux, sans doute, une grande joie, mais aussi pour le vénérable officiant la source de quelques distractions, qu'il dut volontiers leur pardonner.

Nous priâmes, ce jour-là, avec une ferveur spéciale, devant la madone habillée de Notre-Dame de Mercado (du marché), si vénérée des habitants de Silos, et nous pûmes, sans trop de difficultés, au milieu d'une communauté semi-française et d'un peuple qui aime la sainte Vierge avec tant d'enthousiasme, nous unir d'esprit aux processions solennelles qui se font en ce jour dans notre patrie, pour rappeler à Marie qu'elle est toujours, de par le vœu de Louis XIII, la Reine de la France.

Qu'on nous permette maintenant de faire, pour nos lecteurs, la description du célèbre monastère.

Si l'on rentre dans l'église, on est saisi involontairement par un frisson de froid, en face de ses murailles si blanches et si nues, jurant étrangement par leurs formes grecques avec le beau cloître roman dans lequel nous pénétrerons tout à l'heure.

Rien à remarquer, d'ailleurs, dans cet immense édifice, terminé au fond par le chœur des religieux.

Mais au côté droit, attenant au cloître et à la

sacristie, deux chapelles vont nous retenir plus longtemps, celle des Reliques, où nous pourrons vénérer, en particulier, des ossements considérables des Martyrs de Cardeña et des Martyrs d'Arlanza, abbaye bénédictine voisine de Silos ; et surtout la chapelle de saint Dominique, le maître de céans.

Saint Sébastien demeure, il est vrai, comme autrefois, le titulaire de l'église et du monastère, mais cette chapelle en rotonde, mieux ornée que le reste de l'édifice, éclairée par un demi-jour mystérieux venant des ouvertures du dôme, et formant comme une église à part. demeure bien le cœur et l'âme de Silos, puisque c'est là que repose le Saint, qui, depuis bien des siècles déjà, donne son nom et à l'abbaye et au village lui-même : Santo Domingo de Silos.

Au centre d'un retable Renaissance, l'urne sainte qui renferme les précieux restes apparaît comme dans un rayonnement de gloire. Tout autour, au-dessus d'une rangée de stalles, on voit racontée, en magnifiques peintures, la vie du Saint.

Racontons-la brièvement, parce qu'elle est, au dire de l'annaliste Florez, une des principales parmi les vies des Saints d'Espagne : *tan principal entre lo sagrado de España.*

Saint Dominique était né en l'an 1000 à Cañas, à deux lieues de Najera et de Santo Domingo de la Calzada. Prêtre d'abord, il résolut de se sanc-

tifier dans la solitude, et alla vivre en ermite dans les montagnes pendant un an et demi. Il passa de là au célèbre monastère de San Millan, où il devint, par ses vertus, l'exemple de tous les moines.

Envoyé par les supérieurs dans le lieu même de sa naissance, pour y restaurer un prieuré détruit, il eut à souffrir toute sorte de privations et d'humiliations.

Rappelé à San Millan, il fut fait prieur du monastère ; Dieu lui donna bientôt l'occasion de montrer la force des martyrs. Le roi de Navarre et de la Rioja, Don Garcia de Najera, vint au monastère pour chercher l'argent qui s'y trouvait, prétendant y avoir droit, puisque ses prédécesseurs l'avaient donné. L'abbé et les moines consternés n'osaient faire entendre leurs réclamations et se préparaient à céder, quand le prieur, plein de courage, éleva la voix devant le prince : « Il n'est permis à personne, sire, dit-il, d'usurper les biens de la maison de Dieu. Bien qu'ils aient appartenu à vos prédécesseurs, ils ont cessé d'être à eux et sont devenus biens sacrés, par la donation qu'ils en firent à notre monastère. »

Irrité de ces paroles, le roi essaya, mais en vain, de le réduire au silence, le menaçant de lui faire arracher les yeux et la langue, et même de le mettre à mort.

« Vous avez pouvoir sur le corps, ô roi ;



Tombeau du Cid.

mais sur l'âme vous ne pouvez rien », répondit noblement le héros.

Le roi, vaincu, se retira plein de dépit et obtint de l'abbé qu'on enlèverait le priorat à Dominique et qu'on l'exilerait du monastère.

Fuyant la persécution, le Saint vint en Castille, où le roi Ferdinand I[er], frère de Garcia, lui fit le meilleur accueil, et lui concéda, à Burgos, une maison et un ermitage, où il put vivre en paix, en attendant d'aller s'enfoncer, à Silos, dans une plus profonde solitude.

Saint Licinien, abbé de ce monastère, gémissait sur sa décadence et attendait le restaurateur. Un jour, il chantait à la sainte messe, au lieu du *Dominus vobiscum*, ces paroles inspirées : « *Ecce Reparator venit* ! Voici que le Réparateur vient ! »

En même temps, saint Dominique avait une vision, rappelée partout dans le monastère actuel par son écusson, composé de trois couronnes et de la crosse abbatiale. Des anges lui montraient deux couronnes d'or, et un autre ange, de l'autre côté d'une rivière, qu'on ne pouvait traverser que sur un pont de cristal très étroit, tenait en réserve une troisième couronne de pierres précieuses, bien plus belle et plus brillante que les deux premières. Ces trois couronnes représentaient la récompense de sa sortie du monde et de la restauration de Sainte-Marie de Cañas, et celle plus grande encore qui lui était réservée

pour le relèvement de l'abbaye de Saint-Sébastien de Silos.

Il commença son œuvre, comme abbé, vers l'an 1042, et brilla aux yeux de ses disciples, comme aux yeux du monde, bien plus encore par ses vertus que par ses nombreux miracles.

Doué de l'esprit prophétique, il annonça la gloire dont il serait un jour revêtu. Après la cérémonie de la translation des reliques des saints martyrs d'Arlanza, ses religieux le voyant revenir, seul de tous les abbés présents, sans aucune parcelle des corps sacrés, se plaignirent doucement, mais il leur répondit : « Un jour viendra où, si vous êtes fidèles à mes avis, vous aurez vous aussi un corps saint, qui vous empêchera d'envier le trésor de toute autre relique. »

Il y avait, à cette époque, à Silos, une sainte recluse, nommée Oria, que le Saint délivra de continuelles tentations.

Un habitant de Soto, appelé Dominique, était tombé en captivité. Le prix de sa rançon dépassant les moyens de sa famille, celle-ci recourut à la charité et vint se recommander au Saint, qui donna un cheval, promettant de faire encore davantage. Le lendemain, tandis qu'il priait à la messe pour le captif, les portes de la prison s'ouvrirent, et Dominique devenu libre se hâta de venir se présenter aux siens, qui attribuèrent aux prières de l'abbé cette miraculeuse délivrance.

Voici encore un miracle que rappellent les attributs ornant la niche de chaque côté des reliques. Un homme du voisinage, convaincu d'avoir volé les moissons, et condamné à être pendu, fut gracié, par l'intercession du Saint. Loin de se repentir, il continua ses exploits et en vint jusqu'à ravager les propres moissons de l'abbaye. Saint Dominique alla prier saint Sébastien de mettre un terme à ces déprédations. Au même moment, le malfaiteur fut frappé d'un mal cruel, et l'abbé, appelé près de lui, ne put que lui dire : « C'est un châtiment du ciel, et le mal est sans remède. Je ne puis que sauver ton âme, si tu veux te repentir. » Le voleur, converti et réconcilié avec Dieu, mourait après avoir reçu la sainte communion.

Sept jours avant sa mort, l'homme de Dieu avisa le prieur et le majordome que le roi, la reine et l'évêque viendraient bientôt au monastère. L'évêque arriva, en effet, la veille du jour de l'Expectation ; mais comme il n'y avait aucun espoir de voir le souverain venir à son tour et que la Castille alors n'avait pas de reine, les moines comprirent que le Saint parlait du Roi du ciel et de la Reine des anges, qui viendraient à la rencontre de son âme. Il mourut le 20 décembre 1073, et son âme monta au ciel ceindre les trois couronnes qui lui avaient été montrées.

Les miracles opérés après sa mort sont sur-

tout des libérations de captifs : aussi voit-on, dans le vestibule de sa chapelle, une certaine quantité de fers et de chaînes suspendus au mur.

Un jour, Mahomet, émir de Cordoue, partant en guerre contre les chrétiens, rencontra sur un pont un moine entouré d'une brillante auréole. « Je suis Dominique de Silos, lui dit l'apparition, et je vais à Cordoue délivrer des captifs. » L'émir s'empressa de rebrousser chemin pour mettre ses esclaves en sûreté et donner l'alarme à ses coreligionnaires ; mais toutes les précautions prises n'empêchèrent pas ce jour-là cent cinquante-quatre captifs de s'échapper, avec leurs fers et leurs entraves, pour passer chez les chrétiens.

L'un de ces captifs, dit la tradition, vint jusqu'à Silos, sa patrie, avec une poule et un coq, rapportés des terres infidèles. On montrait encore, il y a peu de temps, dans les basses-cours du village, des descendants de ce couple.

Le martyrologe romain rappelle cette gloire de saint Dominique de Silos : « *miraculis in captivorum liberatione celeberrimi* : il fut très célèbre par ses miracles pour la délivrance des captifs. »

Il n'y a plus de captifs chrétiens aujourd'hui sur les terres musulmanes, que la Croix a domptées ; mais il y a, dans les prisons du Purgatoire, d'autres captifs hélas ! trop oubliés.

Le Père Abbé de Silos a pensé qu'il serait bon d'utiliser aussi pour leur délivrance le crédit spécial de saint Dominique. et il a fondé, auprès de son tombeau, une association spéciale en faveur des âmes du Purgatoire, auxquelles sont assurées, outre la protection du Saint, des prières et de nombreuses messes. Les tableaux des associés, exposés au-dessous des chaînes des captifs, montrent que cette croisade a été comprise. Elle a pu, en peu de temps, enrôler toute une armée de généreux chrétiens. La *Confrérie des âmes du Purgatoire*, de Silos, unie à l'archiconfrérie de Santa Maria in Monterone, de Rome, devient de plus en plus florissante.

Avec le privilège de la délivrance des captifs, saint Dominique possède un pouvoir spécial de protection sur les épouses chrétiennes qui vont devenir mères.

Parmi les visiteurs de son sépulcre, on vit, en effet, un jour, une noble dame de la petite ville voisine de Calaruega, Jeanne d'Aza, épouse du seigneur de Guzman, qui venait se recommander au Saint et lui demander de la bénir avec sa postérité. Elle eut en ce lieu l'assurance qu'elle était exaucée, et une vision mystérieuse lui montra, sous la forme d'un lévrier portant dans sa gueule un flambeau, l'enfant qu'elle devait mettre au monde. Elle lui donna à sa naissance, par gratitude pour le grand saint de Silos, le nom de Dominique, qu'il devait rendre à jamais

glorieux, réalisant la vision prophétique et répandant dans le monde, par lui-même et ses enfants, la lumière de la vérité évangélique, si obscurcie de son temps. C'est aussi par reconnaissance pour son grand protecteur que le patriarche des Frères Prêcheurs dédiait à saint Dominique de Silos le couvent qu'il fondait à Madrid, et qui subsiste encore sous le nom de Santo Domingo el Real.

Les fonts de Calaruega sur lesquels fut baptisé le descendant des Guzman, transportés dans l'église de ce couvent, servent pour le baptême des enfants de la famille royale ; mais, au moment de leur naissance, on apporte à la mère le bâton ou crosse de saint Dominique de Silos, gage de sa protection en ce moment périlleux.

Cette crosse, en forme de T, recouverte d'argent, est conservée dans le trésor de l'abbaye de Silos.

Dom Guépin, depuis la restauration du monastère, a eu plusieurs fois déjà l'occasion d'aller porter à Madrid la précieuse relique.

Aussi a-t-il ses entrées libres à la cour. La reine, lors de sa bénédiction abbatiale, voulut bien accepter d'être sa marraine, et le roi, l'été dernier encore, s'inclinant respectueusement pour baiser son anneau, lui faisait part du désir très vif qu'il aurait de faire chevauchée en Castille pour aller jusqu'à Silos. Et comme le Père Abbé lui faisait remarquer que la distance est

grande et les chemins mauvais : « Mais ne suis-je pas soldat ? répondit Sa Majesté avec bonne humeur. Je veux étudier ce projet ».

Le corps de saint Dominique de Silos a déjà subi trois translations.

Voici aux cloîtres, presque aux pieds d'une Vierge assise monumentale, l'ancien sarcophage dans lequel il fut déposé. Sculpté en pierre et porté par des lions superbes, il montre sur sa partie supérieure le corps couché du Saint, revêtu des ornements abbatiaux.

On transporta ensuite les reliques dans l'église, au côté de l'évangile, et c'est là que vint les vénérer la mère de saint Dominique de Guzman.

Elles y demeurèrent plus de six cent cinquante ans, et furent enfin, le 19 avril 1733, placées dans l'urne précieuse où elles reposent aujourd'hui, et déposées dans la chapelle particulière adjacente à l'église que l'on venait de faire construire.

On montre encore, dans la salle du trésor, le devant d'autel en mosaïque d'or et de pierres précieuses, qui ornait autrefois le tombeau. Une autre partie de cette mosaïque, un des objets d'art les plus précieux et les plus remarquables de toute l'Espagne, fait la richesse du musée de Burgos.

Cette salle du trésor renferme encore une patène et un calice énormes, en or, qui servaient au Saint pour distribuer la communion aux

fidèles. Les ornements très fins semblent des filigranes ajoutées à l'objet. Certes, elles auraient, même en ce cas, un prix considérable et supposeraient un travail de géant. On demeure stupéfait en constatant cependant que le travail a demandé encore plus de temps et de patience, car ces fines ciselures sont taillées et dessinées dans le métal lui-même et repoussées en relief avec un art inouï.

Les richesses spirituelles du monastère sont plus grandes encore, puisque, outre saint Licinien et saint Dominique, deux autres saints ont vécu dans ses murs : l'abbé saint Rodrigue, au temps du roi saint Ferdinand, et le moine saint Gonzalve, dont le précieux corps fut découvert en 1578.

Héritière de ces souvenirs, la nouvelle colonie, brillante et nombreuse, des Pères Bénédictins les fait revivre aujourd'hui, et il est vraiment beau d'entendre en ce lieu si longtemps désert le son des cloches et le chant des offices, ces douces mélodies grégoriennes que la Congrégation de Solesmes s'est donné la mission de restaurer.

En même temps, les études savantes fleurissent, comme autrefois, à l'ombre du cloître, et les religieux, avides des documents historiques sur leur glorieux passé, ont pu recueillir toute une série de précieux manuscrits, d'après lesquels Dom Marius Férotin a reconstitué

l'histoire de Silos, enrichissant la bibliothèque nationale de Paris d'un vrai monument d'érudition et de piété. En même temps, les anciennes archives de la célèbre Congrégation bénédictine de Valladolid, qui gisaient oubliées dans je ne sais quelle bibliothèque, sont venus d'elles-mêmes, dociles à la voix du Père Abbé, s'aligner en nombreuses liasses de parchemins sur un des rayons de la salle voisine du trésor. Une énorme porte blindée de fer ferme l'entrée de l'une et de l'autre, pour que ces objets si précieux, arrachés à l'oubli et à la négligence, ne deviennent pas maintenant victimes de la rapacité.

Mais il est temps d'aller visiter le cloître, ou plutôt les deux cloîtres, adjacents à l'église et formant un carré immense tout autour de la cour intérieure. Ce sont deux étages de précieux arceaux romans, qui frappent tout d'abord le regard et ravissent par l'harmonie et la grâce de leur ensemble. Les colonnettes du cloître inférieur sont bien plus belles et plus soignées que celles du cloître supérieur, ce dernier postérieur de cinquante ans, mais remontant néanmoins au XIIe siècle.

C'est surtout par les chapiteaux que ces cloîtres sont remarquables. Les artistes, qui furent sans doute les moines eux-mêmes, y donnèrent libre cours à leur imagination, inventant les formes les plus diverses et les plus capricieuses, et sachant conserver, dans une variété éton-

nante d'ornementation, une parfaite unité et la plus merveilleuse harmonie. Il faudrait être un Huysmans pour décrire l'effet d'ensemble et de détail produit par cette forêt de colonnettes, donnant tout à coup les fleurs et les fruits les plus inattendus. Tous les feuillages de la création et toutes les familles végétales sont représentés dans ce musée incomparable, où le ciseau du sculpteur, dessinant toutes les formes et faisant ressortir les plus fines nervures, semble avoir donné de la vie à ces marbres.

Et ce n'est pas seulement le règne végétal qui est représenté, avec ses acanthes, ses lauriers, ses lis, ses chardons, ses angéliques, ses daphnés, mais encore le règne animal : lévriers, lions, léopards, cygnes et colombes ; sans compter les bêtes et oiseaux imaginaires, sphinx, chimères et sirènes, et les créations propres à l'auteur, mailles entrelacées, écailles et imbrications, combinaisons savantes et originales de tous les motifs de l'ornementation sculpturale.

Un architecte ou un artiste n'aurait qu'à visiter Silos pour avoir une série des plus variées de toutes les formes des chapiteaux romans. La collection photographique de toutes celles qui défilent sous nos yeux serait assurément une des plus complètes en ce genre et aussi des plus intéressantes. Elle formerait à elle seule un musée.

Il ne nous reste plus qu'à visiter la chapelle

intérieure, qui fut, dit-on, la cellule de saint Dominique, et qui demeure bien certainement le lieu le plus recueilli et le plus impressionnant du monastère.

Maintenant, pour nous faire une idée de l'ensemble des bâtiments, acceptons l'aimable proposition du Père Abbé, qui va nous conduire, avec toute sa communauté, en intéressante promenade dans le voisinage de Silos.

De la colline rocheuse qui limite la vallée, au sud, nous apercevons l'immense carré du monastère, avec ses innombrables fenêtres. Au nord, les murailles plus élevées et plus sévères indiquent l'église, dominée par le clocher de style grec et la coupole de la chapelle du Saint. D'un côté, le jardin clôturé, avec ses belles allées, ses arbres et ses berceaux de verdure; de l'autre, le village, avec ses maisons irrégulières et son église paroissiale, dont le clocher carré et massif s'élève à côté de celui de l'abbaye. De-ci de-là, des constructions plus considérables et des portes monumentales à demi ruinées indiquent la grande importance de Silos dans le passé.

Le petit village, qui doit tout aux moines, voit de nouveau, malgré son éloignement des centres et la difficulté des communications, accourir dans ses murs des pèlerins de la piété ou de l'art, et des amis de l'Ordre bénédictin.

Il se relève, lui aussi, peu à peu de ses ruines, grâce au nouveau Solesmes qui a fleuri dans la vallée.

Rien ne manque à la ressemblance, pas même le voisinage de Sainte-Cécile, non pas sous forme d'une abbaye de moniales, mais sous celle d'un antique ermitage, que l'on aperçoit là-bas, dressé comme une sentinelle au-dessus du petit chemin qui conduit à Silos, attirant les visiteurs par l'aspect archaïque de son porche ou petit cloître roman du douzième siècle.

La montagne rocheuse sur laquelle nous sommes cache des coins délicieux, des buts d'excursions extrêmement agréables. Elle se déchire pour former des gorges pittoresques, des couloirs extrêmement resserrés, inaccessibles, où les torrents s'engouffrent et bondissent en cascades. Géologues, botanistes, amis de la nature et des arts trouvent donc, eux aussi, des sujets d'étude et d'admiration dans ce lieu privilégié, dont l'attraction spéciale demeure cependant, avec la piété, la traditionnelle hospitalité bénédictine.

Telles sont les réflexions que nous faisons, en rentrant à petits pas dans l'enceinte du monastère, non sans avoir, en passant, fait une visite aux ruines de l'ancien couvent des Franciscains. Eux aussi habitèrent ce lieu, et leur présence dans ce voisinage rappelle les grandes affinités qui existèrent de tout temps entre les

enfants de saint Benoît et les Frères Mineurs.

Nous sommes aujourd'hui un peu plus éloignés, comme distance matérielle ; mais les cœurs assurément sont plus rapprochés et les liens plus étroits.

CHAPITRE XIV

LA AGUILERA ET SAINT PIERRE RÉGALAT

La Aguilera ! Voilà un nom ignoré sans doute de nos lecteurs, mais il est bien célèbre dans l'histoire de l'Ordre : c'est le couvent où s'est sanctifié, où est mort, où repose saint Pierre Régalat. Racheté par les Franciscains, missionnaires du Pérou, qui en avaient fait leur lieu de noviciat en Espagne, il a passé depuis quelques années sous la juridiction du commissaire général de Madrid, en attendant qu'il soit assigné à la province cantabrique. Les Pères de la Aguilera ont eu quelquefois l'occasion de venir à Burgos ; ils n'ont jamais manqué de visiter leurs frères de France exilés. Pour eux et pour nous, les différences des branches et des costumes s'effacent, comme la distinction des nationalités, et nous nous embrassons avec une joyeuse et sainte cordialité : c'est une des consolations que nous a ménagées ici notre Père saint François.

Ces excellents religieux voulant entretenir avec nous des rapports d'intimité, nous nous sommes bien volontiers rendu à leur appel, et, à notre

tour, nous sommes allé leur apporter la fraternelle accolade, sur le tombeau du grand Saint dont ils ont la garde.

Nous nous y rendons en faisant un détour par Santo Domingo de Silos, où nous attend la large hospitalité bénédictine, rendue plus aimable encore par les attentions spéciales du Révérendissime Père Abbé.

L'immense patache, traînée par cinq chevaux, s'ébranle dès l'aube, et traverse au grand trot les rues encore endormies de Burgos ; elle s'avance sur la route, enveloppée dans un grand nuage de poussière, tandis que les voyageurs, empilés dans l'intérieur, ou perchés sur la banquette et l'impériale, cherchent comme ils peuvent à se préserver d'un petit vent froid d'automne qui leur caresse désagréablement le visage. Le cocher, lui, fouette ses chevaux, et entretient avec eux un dialogue qui ne s'achève qu'au relais. Ce sont des cris, des hurlements, qui épuisent toutes les gammes et toutes les voyelles de l'alphabet. Les chevaux comprennent et répondent à leur manière en dressant les oreilles, secouant la crinière, et accélérant le pas. Nulle part on ne va si vite qu'à la montée, car c'est le moment du grand discours : le cocher se lève, fait claquer son fouet, et commence à lancer ses notes accélérées. Les voyageurs sont au courant, sans quoi ils croiraient à un accident, ou trembleraient comme à l'approche d'un

danger. Les chevaux savent, eux aussi, qu'après ces cris ils ont à craindre une grêle de coups, et, de leur mieux, malgré la pente, ils contractent leurs muscles et activent leur marche, comme s'ils montaient désespérément à l'assaut d'une redoute.

Nous voici à Covarrubias, où nous saluons, dans la collégiale, le tombeau de Fernan Gonzalez, un des célèbres juges de Castille, prédécesseur du Cid. Nous visitons le cloître, dont les arceaux de style gothique fleuri attirent l'attention de tous les visiteurs, et nous admirons, dans l'église, le fameux triptyque peint portant au centre, en sculpture délicieuse de l'école flamande, la scène de l'Adoration des Mages.

Après un court séjour au monastère, nous partons en compagnie des religieux Bénédictins, dont deux, délégués par le Père Abbé, feront avec nous la première étape du chemin. C'est que, avant d'arriver au tombeau du saint franciscain, nous avons à faire une halte à un lieu non moins célèbre, le berceau de notre Père saint Dominique. Nous ne savions pas Calaruega si près, et ce nous est une douce joie d'aller, en passant, saluer le patriarche des Frères Prêcheurs, l'ami et le frère d'armes de notre Père saint François, dans le village même où il vint au monde, où il fut baptisé, où s'écoulèrent les premières années de son angélique enfance.

Nous voilà donc en route à travers les chemins

rocheux de la montagne qui se déchire en ravins profonds, pour livrer passage à des torrents et bientôt à une vraie route, que l'influence de Dom Guépin aura obtenue à cette contrée jusque-là si isolée. Mais oui, malgré les ingratitudes des hommes et les reproches d'obscurantisme, les moines s'entêtent à être toujours les mêmes : bienfaiteurs du peuple et promoteurs du vrai progrès. N'y a-t-il pas de quoi décourager tous les Waldecks, les Combes, les Rabiers et autres Trouillots du monde ?

Que ne sont-ils, comme autrefois, ces moines méconnus, les maîtres de la montagne que nous traversons ! Au lieu d'un squelette rocheux, nous y verrions un paysage plein de vie, des arbres, de la terre, une végétation abondante. Les conditions climatologiques en seraient changées, et contrée, régulièrement arrosée, produirait en abondance et le grain et les fruits. Il y a bien quelques arbres, cyprès et thuyas, mais combien rabougris, mal soignés et surtout mal gardés ! Bergers et paysans semblent surveiller le moment où le tronc est apte à faire un bon tison pour venir s'en emparer sans crainte.

Du point culminant de la montagne, où nous faisons nos adieux à la communauté, nous apercevons au nord la fameuse *Demanda*, sorte de cordillère très élevée, déjà couverte de ses premières neiges, puis, plus près, le prolongement de la muraille granitique sur laquelle nous

sommes, se terminant, au couchant, par un casque ou promontoire en forme de proue de navire, que nous apercevrons aussi, mais en sens inverse, de la Aguilera.

Les villages que nous traversons, et qui dépendaient autrefois de l'abbaye de Silos, sont déjà du diocèse d'Osma. Ils paraissent très pauvres ; les églises sont petites et d'humble apparence, mais l'on y voit tout autour, sur la pelouse, des croix plantées, en forme de calvaire, se prolongeant parfois jusqu'à une petite éminence voisine, ou sur le chemin lui-même qui aboutit au village.

Les vallées succèdent aux vallées, et les petites croupes qui les séparent s'ornent de vrais taillis de cistes, qui nous font penser aux pentes du Canigou ; mais le géant n'y est pas.

Soudain, sortant de l'enchevêtrement des collines, nous apercevons une immense plaine : c'est la Ribera ou vallée du Douro. Au fond, une ligne de montagnes bleues derrière laquelle, nous dit-on, se cache Madrid.

Plus près de nous, une butte se dressant au milieu du paysage marque l'emplacement de l'antique Clunia, qui fut la capitale et le camp retranché des Romains en Espagne.

Nous n'aurons pas à atteindre la plaine qui, bien qu'à nos pieds, est encore séparée de nous par d'énormes distances et toute une série de collines et de vallées transversales ; mais, conti-

nuant de courir tantôt sur un plateau désolé, tantôt sur le bord d'un ruisseau, nous atteindrons à la nuit tombante le village de Calaruega.

Il est assez grand, cossu, et tranche par ses grands édifices et ses maisons en pierre de taille sur les villages voisins. Une grande tour, au pied de la butte sur laquelle est construite l'église, indique l'emplacement de la maison des Guzman. Tout autour, d'immenses bâtiments assez récents constituent le monastère des religieuses Dominicaines, dont l'aumônier, Dominicain lui aussi, va nous donner, comme à des frères, une cordiale hospitalité.

Dans la partie basse du village, attenante à l'édifice, qui étale sur la rue sa longue façade, se dresse l'église, récente et sans caractère, à l'aspect extérieur de forteresse, comme la plupart des églises du pays. Le chœur des religieuses, qui en est le prolongement, montre des arceaux gothiques indiquant une plus ancienne origine.

Au centre de l'édifice, sous une coupole bien éclairée, on a érigé, en 1884, un édicule fort gracieux. La statue de saint Dominique se dresse au milieu, surmontée d'un baldaquin en forme de clocheton gothique porté sur d'élégantes colonnes. Le petit monument est porté sur une base triangulaire, avec un autel à chacune de ses faces. Au-dessus de ces autels, dans un panneau du socle de la grande statue, de

jolies peintures représentent, au milieu, saint Dominique recevant le Rosaire, et, sur les côtés, Jeanne d'Aza aux pieds de saint Dominique de Silos, et le baiser du pauvre saint François et du fils des Guzman : l'habit blanc des Prêcheurs, la bure franciscaine et le noir vêtement de saint Benoît, réunis dans ces tableaux, comme ils le sont en ce moment même autour de cette grille ! Qu'elle est belle, dans l'Église, la fraternité des Ordres religieux, associés aux mêmes luttes, pratiquant les mêmes vertus et suscitant les mêmes haines, les mêmes persécutions !

Mais pénétrons dans l'intérieur de l'édicule, érigé là, dit-on, parce que la tradition marque ce lieu comme étant celui même de la naissance du saint patriarche. A force de creuser le sol pour emporter un peu de terre, considérée comme relique, le peuple a fini par faire surgir une fontaine, et l'eau que l'on puise dans cette excavation est bue maintenant avec grande dévotion et devient dans les familles un pieux préservatif, l'instrument de miracles.

Nous la portons à nos lèvres et nous demandons à saint Dominique de nous désaltérer aux sources de la grâce et de la vérité, où il puisa si abondamment pour lui, pour ses frères et pour les populations qu'il évangélisa. Puisse-t-il nous obtenir sa pureté, sa foi, son amour de Marie, son zèle apostolique ! Puisse-t-il nous donner de marcher sur ses traces, pour terrasser à notre

tour, quand nous passerons de ces terres de Castille aux belles régions toulousaines, les nouveaux hérétiques qui les désolent encore, et pour chasser comme lui les démons, qui veulent faire leur proie de notre catholique France !

Rien de remarquable dans le reste de l'église, où on voit une ancienne statue de Notre-Dame du Rosaire, un autel à saint Thomas d'Aquin, et, auprès du retable du maître-autel, saint Pierre martyr. Son image se retrouve bien fréquemment dans les églises d'Espagne, où le culte du martyr est bien plus populaire que celui de l'Ange de l'École. Nous sommes bien, en effet, dans le pays classique de la théologie, mais c'est surtout le pays de la foi, et bien qu'on vénère le grand docteur qui, par ses travaux, a illustré les sciences divines et humaines, on aime mieux encore celui qui est mort en écrivant sur le sol avec le sang de ses plaies le mot de la foi : *Credo*.

Au sortir de l'église conventuelle, où nous venons de célébrer la sainte messe, nous nous dirigeons en face de nous, vers l'église paroissiale. Nous traversons la rue principale de Caleruega, où quelques jeunes enfants sont occupés à se battre, et, s'il vous plaît, à coups de bâtons, ce qui nous prouve que les petits compatriotes de saint Dominique n'ont pas tous hérité de sa patience et de sa mansuétude.

Voici justement M. le Curé qui vient de célébrer un office. Il est tout heureux de revenir

sur ses pas pour nous faire les honneurs de sa petite et pauvre église. Petite et pauvre, elle l'est, en effet, sans aucun ornement, dépouillée des richesses du passé, et cependant, même dans son état actuel, avec ses autels trop nombreux et sans goût, elle demeure l'édifice le plus intéressant de Calaruega.

Remarquons d'abord ce portail bas à colonnes massives, indiquant une lointaine origine. Ces pierres au moins sont contemporaines de saint Dominique ; cet humble arceau a vu passer le pieux enfant, et il faut s'estimer heureux qu'un curé trop zélé n'ait pas fait disparaître ce vénérable monument, sous prétexte qu'il ressemble au portail d'une cave. L'ancienne abside est conservée elle aussi, et bien qu'elle n'ait aucun caractère, on est heureux de penser que l'on a sous les yeux, au moins dans ses grandes lignes, le petit sanctuaire où pria l'enfant qui devait être la colonne de l'Église, l'apôtre du Rosaire et le réformateur de son siècle.

Ici il fut baptisé, mais il n'y a que la base des fonts sur lesquels il fut porté. Le bassin lui-même a été pris par les rois, qui le conservent, enchâssé dans une enveloppe d'argent, à Santo Domingo el Real de Madrid, sous la garde des religieuses Dominicaines, pour le baptême des infants et des princes.

Au dehors, à droite de la porte d'entrée qui ouvre sur le côté, une chapelle grillée marque

e lieu de la sépulture de la bienheureuse Jeanne d'Aza. Malheureusement, le tombeau est vide, le corps a été transporté au couvent de Peñafiel, où les religieux Passionnistes ont relevé la garde séculaire que formaient auprès de lui les filles du saint patriarche.

Nos dévotions sont faites, nous avons pris congé de nos aimables compagnons, et maintenant en route !

Le chemin qui nous reste à parcourir est long : quatre bonnes lieues, nous dit-on. Instruits par l'expérience, nous faisons avouer qu'il y en a bien cinq ; en réalité, c'est six lieues qu'il faut compter. Mais, en Espagne, on ne sait ces choses-là qu'après coup, quand on a toutes ces lieues bien rentrées dans les jambes. Et comme elles nous paraîtront plus longues encore, fatigantes, interminables, maintenant que nous sommes seul ! Seul, non ! L'Ange gardien est avec nous, et visiblement il nous conduit, car comment aurions-nous pu, sans ce guide, retrouver notre chemin, à peine tracé et à peine suivi, dans les broussailles, avec d'autres sentiers qui le croisent en tout sens, et sans rencontrer personne pendant plus de deux heures ?

A un moment pourtant, au-dessus des bruyères, nous voyons la tête d'un cavalier, puis le cheval lui-même paraît. Celui qui le monte se dirige vers nous, à travers champs. C'est un jeune homme qui nous demande : « Suis-je

bien sur le chemin de Calaruega ? — Parfaitement ; et moi vais-je bien par ici à la Aguilera ? — Mais oui ; suivez toujours ce chemin. » Et voilà comment deux hommes égarés, ignorant le pays, peuvent cependant en toute sécurité se renseigner l'un l'autre.

Après les ondulations du plateau, tout parfumé de lavande, de thym et de sauge sauvage, voici une vallée, un ruisseau et le pittoresque village de Tobilla. Des laveuses nous mettent sur la voie : il n'y aura désormais qu'à suivre la petite vallée.

Nous ne sommes plus dans le désert ; les villages et les fermes se succèdent, bien qu'à de longs intervalles, et nous trouvons des gens sur le chemin : des chasseurs, des bergers, des travailleurs des champs. Un brin de conversation s'engage, et les regards se fixent sur nous avec une sympathie mêlée d'une bonne dose de curiosité. On a vu bien des religieux sans doute dans la région ; mais notre habit y est évidemment nouveau. Sans timidité aucune, et avec grand respect d'ailleurs, on nous demande à plusieurs reprises : « De quel Ordre êtes-vous ? — Je suis un Père capucin. » Et ce nom est si populaire, que, sans nous avoir jamais vu, on sait immédiatement que nous sommes Frère Mineur et enfant de saint François, ce qui nous vaut aussitôt un bon sourire et quelques offres de services.

Les vignes commencent à paraître, mais combien maigres et rabougries ! Les raisins n'ont pas eu le temps de mûrir, et ils pendent lamentablement desséchés sur leur tige.

Nous venons de dépasser un curieux ermitage, qui se dresse, sur un monticule, de l'autre côté du ruisseau, dominant toute la vallée : c'est, nous dit-on, Notre-Dame du Chemin. Nous l'invoquons de bon cœur pour lui demander des forces. Elle nous a exaucé d'avance, en envoyant devant le soleil un voile de nuages qui nous permet, sans être aveuglé, de suivre notre route vers le couchant.

Bientôt un son de cloche arrive jusqu'à nous, et, gravissant un petit coteau, nous apercevons l'important village de Gumiel-Izan. Là, saint Dominique passa une grande partie de son enfance. Là, il se forma à la piété et à la science sacrée, sous la conduite de son oncle, archiprêtre de Gumiel. Dans cette église, à l'imposant clocher, que nous apercevons d'ici, il servait chaque jour la messe.

On raconte à ce sujet une gracieuse légende, bien propre à reposer un voyageur fatigué. Un matin, durant le saint Sacrifice, l'enfant se met à rire, mais presque de manière bruyante. Fort surpris de cette irrévérence, qui contraste étrangement avec le sérieux et la piété de son neveu, le prêtre en demande sévèrement la raison. Et Dominique raconte ce qu'il a vu.

Deux femmes parlaient dans l'église, et le démon assis au fond, près du bénitier, prenait des notes. Il écrivait depuis longtemps, si bien que le parchemin lui manquait. Le prenant alors entre les dents et les griffes, il se met à le tirer pour l'allonger. Mais les bonnes femmes, revenues à leur prière, avaient sans doute demandé pardon à Dieu, car voilà qu'à force d'être tiré le parchemin se rompt soudain, et le diable va donner de la tête un grand coup contre le bénitier. Et c'est la vue de cette déception et de la grimace de messire Satanas qui avait fait rire l'enfant.

Nous n'entrons pas pour aujourd'hui dans le village et dans l'église : après-demain, en venant prendre la patache pour Burgos, nous y vénérerons les traces du petit saint Dominique ; pour aujourd'hui, nous avons hâte d'arriver au couvent de saint Pierre Régalat, qu'on vient de nous montrer là-bas à l'horizon, derrière un pli de terrain qui laisse voir le sommet de la flèche.

Cela ne veut pas dire que nous soyons encore arrivé. Les deux dernières lieues sont les plus longues, et pour cause. Au lieu de chemin, ce sont des fondrières et des amas de sable. A droite, un grand village, à gauche, des collines lépreuses, dont l'aridité de temps en temps est coupée par quelques bois très maigres. En face, le village de la Aguilera (lieu de l'aigle) : ainsi nommé sans doute parce que le rocher qui le

domine fut autrefois un nid d'aigles. Il n'y a plus maintenant que des sortes de terriers s'ouvrant dans ses flancs par des portes étranges, affleurant au dehors comme des toits de hutte. Nous les avons vus déjà ailleurs : ce sont des caves vulgaires, et non pas, comme on pourrait le croire, des habitations de troglodytes.

Sur les chemins que nous foulons, dans les rues que nous traversons passa souvent l'homme de Dieu qui a donné à cet humble village le renom de l'immortalité. Son souvenir vit toujours dans les cœurs, et le peuple se donne rendez-vous au pied de la châsse précieuse, où tout à l'heure nous vénérerons ses reliques.

Hâtant le pas, parce que la nuit approche, nous nous trouvons, après avoir dépassé le village, auprès d'un grand enclos, dont nous longeons le mur, un terrain vague, une croix de pierre, puis une grande cour fermée, avec des bâtiments ruinés qui furent l'hôtellerie, et nous sonnons à la porte d'entrée.

L'accueil cordial, fraternel, chaleureux, qui nous est fait par le Père gardien et les religieux du couvent nous dit éloquemment que la charité de saint Pierre Régalat règne toujours dans son couvent. Si ses frères nous reçoivent si bien, que sera-ce de lui ?

Allons, malgré la fatigue, nous prosterner à son autel et lui demander une bénédiction. Demain, nous serons tout à lui.

Le couvent est vaste, composé d'un premier cloître terminé et d'un second ébauché, avec des constructions irrégulières adjacentes. Du monastère primitif, il n'y a aucune trace. L'église elle-même est probablement postérieure. En voici l'histoire :

Toute la plaine qui s'étend au pied du village et de la butte de la Aguilera était alors une forêt. Sur cette verdure on avait vu souvent, dans la nuit, comme une pluie de lumières. Instruit du prodige, don Pedro Frias, évêque d'Osma, ordonna une enquête, puis fit construire sur le lieu un oratoire dédié à la très sainte Vierge. Les lumières signifiaient sans doute les fervents Frères Mineurs qui allaient être appelés à desservir le sanctuaire, et à faire la garde d'honneur autour du trône de leur Reine.

Le chef de cette petite troupe fut le Père Pierre de Villacreces, frère de Don Juan de Villacreces, conseiller de Jean II et évêque de Burgos, qui mourut en 1403. Après de solides études à Valladolid, à Tolosa, puis à Paris, il était entré dans l'Ordre de saint François, et était devenu, comme théologien, une des lumières de sa congrégation, faisant triompher, devant les Pères de Constance, la Réforme qu'il venait d'inaugurer en Espagne.

Et quelle Réforme ! Autour du sanctuaire de la Aguilera, nommé *Domus Dei*, nouvelle Por-

tioncule, les Frères vivaient dans des cabanes. Les constitutions stipulaient que chacun d'eux aurait la faculté de se sustenter avec une sardine par jour. Décidément, ces hommes étaient d'une autre race que la nôtre.

Pedro de Villacreces vit accourir auprès de lui des disciples, parmi lesquels deux autres Pierre célèbres : Pierre Santoyo et Pierre Salinas, réformateurs de la Province de Burgos.

Mais une quatrième pierre allait devenir pour le nouvel édifice une base plus brillante et plus belle : saint Pierre Régalat.

C'est autour de son tombeau que se sont groupés les bâtiments actuels ; c'est son souvenir qui les a sauvés de la destruction en l'année terrible de 1835, qui vit la fin de tous les couvents d'Espagne, et c'est le prestige de son nom qui a réuni là de nouveau une communauté de Frères Mineurs.

C'est mû par la dévotion à saint Pierre Régalat que le peuple accourt, chaque année, au jour de sa fête, pour implorer des faveurs ou rendre grâces des bienfaits reçus. Les pèlerins, au nombre de plusieurs milliers, envahissent le temple et les vastes cours, où ont lieu les cérémonies extraordinaires, les prédications, les processions solennelles. Les prélats de l'église se mêlent fréquemment à leurs fidèles : c'est ainsi que le sanctuaire de la Aguilera a vu bien souvent les évêques d'Osma et de Burgos pro-

sternés au pied de l'autel où repose le corps du célèbre Franciscain. S. E. le cardinal Cascajares, archevêque de Séville, ne manquait point, quand il était archevêque de Valladolid, d'y venir chaque année, célébrer la sainte messe.

Vénérons à notre tour en pèlerin ce précieux tombeau à peine entrevu à l'arrivée.

Nous sommes dans une nef très simple, la partie la plus ancienne de l'édifice ; pour y ajouter la coupole et la rotonde du Saint, on a supprimé le maître-autel, ou, plutôt, on l'a exhaussé, le plaçant au-dessus de l'arceau, en face du chœur des religieux et à la même hauteur.

A droite de cet arceau se trouve le sarcophage vide, portant l'effigie de saint Pierre Régalat, que la reine Isabelle la Catholique fit sculpter dans le marbre pour recevoir le saint corps ; à gauche, encastré dans le mur, un autre beau morceau de marbre portant les statuettes de saint Antoine, saint Louis et saint Bernardin. Près du sarcophage, une porte s'ouvre sur la *Gloria*, chapelle très ornée, surmontée d'une petite coupole, où l'on garde un nombre considérable de reliques insignes. Là aussi se trouve le tombeau des comtes de Peñaranda, protecteurs du monastère, dont on voit partout l'écusson, et sur les portes d'entrée et au sommet des retables. A côté, le Panthéon, ou cimetière des religieux, ayant pour autel le premier

sépulcre du Saint, pierre très simple, sur laquelle on lit encore une inscription.

Passons sous l'arceau qui met en communication les deux églises : nous sommes dans une vaste rotonde, à laquelle s'adjoint, toujours sur le prolongement de la première nef, une seconde rotonde plus petite, servant de sacristie. Toute cette partie de l'édifice fut construite à l'occasion des fêtes de la canonisation. Malheureusement, malgré de pesants contreforts à l'extérieur des murailles, l'intérieur est délabré et montre partout de profondes crevasses. Les vaillants Pères de la Aquilera ont conçu le projet de restaurer ce monument, et il est à croire que les habitants de la contrée, à qui ils s'adressent, voudront les aider dans cette œuvre. Ne s'agit-il pas du grand Saint vénéré de la Ribera, et d'un sanctuaire national ?

Sous l'arceau principal, entre les deux rotondes, au milieu de colonnes très richement et élégamment ornées, se détache, portée par les anges, la statue du Saint. Il est assis, les mains élevées pour prier, le visage tout illuminé des rayons du ciel. Au-dessous, dans une niche ou tabernacle, fermée par des ferrures dorées en forme de palmes, l'arche en bois plaqué renfermant le précieux corps. Nous la verrons mieux encore du côté opposé, car la grille est moins serrée et on peut tirer aisément le rideau qui la cache. Un petit coffre, au-dessous de la

grande arche, nous montre, bien à découvert derrière un cristal, des objets ayant appartenu au Saint : sa petite cuiller de bois, dont le manche aminci devenait aussi au besoin la fourchette, un peigne, des vêtements intérieurs, une partie de son habit, son chapelet, un mouchoir avec lequel il essuyait ses larmes.

Deux de ces reliques attirent particulièrement notre attention. Les sandales, faites de bouts de cuir irréguliers, unis par de gros points de ligneul fort visibles. Elles sont à une seule courroie au milieu, ce qui devait rendre la marche très pénible. L'usure du pied se note très bien sur la semelle, et la vue de ce vestige si parfaitement tracé, frappe singulièrement.

L'autre relique est un mouchoir brodé aux armes royales, dont nous dirons tout à l'heure l'histoire.

Sur les côtés de la grande rotonde, deux autels grecs dorés, d'ornementation très chargée, sont dédiés à saint Joseph et à saint Antoine de Padoue.

Appendues aux murs de la vieille église, sont un certain nombre de toiles peintes, imitant des tapisseries, ayant servi pour les fêtes de la canonisation, au temps de Benoît XIV.

Elles racontent l'histoire du Saint

Né à Valladolid, et custode des deux couvents de *Domus Dei*, de la Aguilera, et de *Scala Cœli*, de Abrojo, à quatorze lieues de distance, il tient

chapitre dans les deux communautés, à une heure d'intervalle. Les anges l'avaient miraculeusement transporté sur leurs ailes, et c'est ce que représentent habituellement ses gravures, comme l'image sculptée surmontant son tombeau.

Il marche sur les eaux et passe fréquemment le Douro et la Riaza, sur son manteau étendu. Un jour, son petit âne lui-même, chargé de provisions, trouve place près de lui sur ce vaisseau miraculeux.

Les morceaux de pain et de viande qu'il a recueillis pour donner aux pauvres, sont changés, à l'approche du supérieur, en magnifiques roses.

Ayant promis l'habit de son Ordre à un jeune homme de Quintanilla, et celui-ci étant mort sans l'avoir reçu, on trouve néanmoins le cadavre revêtu de cet habit, quand on doit l'exhumer, bien qu'il ait été enseveli dans un suaire ordinaire.

Les flammes de sa ferveur deviennent visibles pendant son oraison et passent à travers les murailles du couvent, si bien que les habitants du voisinage, croyant à un incendie, accourent pour l'éteindre.

Les Frères manquant de pain au couvent de la Aguilera, le Saint les appelle néanmoins au réfectoire, où ils prennent leur place. Au même moment, un mulet chargé de provisions arrive à

la porterie sans aucun conducteur, puis, déchargé de son poids, il disparaît à tous les yeux.

Comme il l'a prédit à ses frères, l'évêque de Palencia accourt auprès de lui à l'heure de sa mort et lui donne l'extrême-onction.

D'autres tableaux représentent les miracles opérés après sa mort. Trois de ces miracles, qui sont toute l'histoire posthume du Saint, sont encore rappelés, en peintures de grande valeur, tout autour de la petite rotonde, derrière l'autel du tombeau.

Un vieillard, accoutumé à venir demander l'aumône au couvent des Frères Mineurs, arrive en retard et ne reçoit rien. « On voit bien, dit-il, que le saint frère Pierre est mort. Lui vivant, n'aurait jamais renvoyé le petit vieux sans un morceau de pain, à quelque heure que ce fût. » Et pour se consoler de sa déception sans doute, il va prier sur la tombe du Saint. Quelques frères l'y ont suivi en cachette, et voici qu'au bout de peu d'instants, ils voient se soulever la pierre du sépulcre et paraître une main, qui tend au pauvre un pain d'admirable blancheur, après quoi celui-ci remercie son bienfaiteur et s'éloigne plein de joie. O charité séraphique, combien tu es précieuse au cœur des Saints !

La cour est à Aranda, à deux lieues de la Aguilera. L'infant don Philippe, prince des Asturies, le futur Philipe IV, est dangereuse-

ment malade. On apporte auprès de son lit des reliques de Pierre Régalat, et il guérit à l'instant.

Dans sa reconnaissance, la mère du prince, Isabelle la Catholique, vient à la Aguilera visiter le tombeau du saint frère, et sa présence fournit l'occasion du miracle représenté dans le troisième tableau. La pieuse reine a fait exhumer le précieux corps que l'on a retrouvé, trente-trois ans après la mort, parfaitement conservé. Mais avant qu'il soit déposé dans le nouveau sarcophage de marbre, elle demande de pouvoir emporter une de ces mains qui paraissent encore vivantes. Pour satisfaire sa dévotion, on commence à trancher le poignet. O surprise ! un sang frais et vermeil jaillit abondamment, mouillant plusieurs linges et le mouchoir de la reine. C'est ce mouchoir imbibé du sang miraculeux, que nous avons vénéré parmi les reliques. Isabelle, à cette vue, renonce à son dessein, et se contente d'emporter, comme reliques, les linges qui ont servi à recueillir le sang.

C'est en la fête de tous les Saints que nous avons le bonheur de rappeler tous ces souvenirs et de parcourir ces lieux sanctifiés par le séjour de l'un des héros les plus mortifiés de l'Ordre de saint François.

Tout autour du couvent s'étend le jardin immense, comprenant dans la clôture un bois assez étendu, au bout duquel se trouve la fon-

taine de saint Pierre Régalat, sorte de citerne recouverte d'une voûte à arceau brisé, de grande antiquité. C'est de là que partait le Saint, une lourde croix sur l'épaule, pour faire tous les jours. suivi des fidèles du village, le Chemin de la Croix. Il parcourait ainsi l'espace le séparant de la colline voisine. au sommet de laquelle il montait. Trois ou quatre pins noirs sont disséminés sur la hauteur. et, au point culminant, une croix de pierre rappelle qu'elle est toujours un calvaire. A quelques pas au-dessous coule un mince filet d'eau. Un berger altéré dans ces terres arides l'avait demandé au Saint, et toujours compatissant aux misères d'autrui. le frère Pierre l'avait obtenu du ciel.

De ce sommet, nous dominons le village de la Aguilera et tous les bâtiments du couvent. Une route venant d'Aranda passe auprès des murs. Trois clochetons aigus revêtus d'ardoise forment le couronnement des trois coupoles et entourent les murailles sans ornement de l'ancienne église.

Un panorama immense se déroule à nos yeux; mais la distance nous empêche de distinguer les villages qui dorment derrière chaque pli de terrain. Nous voyons cependant le clocher de Rua, localité qui nous rappelle une autre gloire du couvent de la Aguilera.

Il voyait passer dans ses murs, en 1517. le saint cardinal Ximenez, qui y célébrait. déjà

malade, la fête de saint François. Quelques jours après, il mourait à ce village de Rua, pleuré de toute l'Espagne, dont il a été un des plus grands ministres.

En face, le petit village de Quintanilla del Pidio, qui rappelle le souvenir d'un autre prince de l'Église, S. E. le cardinal Sancha, archevêque actuel de Tolède et primat d'Espagne. Fils du peuple comme le Pape Pie X. il avait commencé fort tard ses études, ce qui ne l'a pas empêché d'arriver au faîte de la hiérarchie ecclésiastique de son pays. Il doit sans doute cette élévation à son talent, mais aussi au courage avec lequel il sut défendre les droits de l'Église, quand le gouvernement révolutionnaire voulut, en 1868, introniser un évêque à Cuba sans l'assentiment du Pape. Mgr Sancha, vicaire général, maintint les pouvoirs de l'évêque exilé, et subit pour cela la prison. Il en sortit pour devenir, quand la révolution fut terrassée, évêque d'Avila, puis archevêque de Valence, et enfin archevêque de Tolède. C'est bien, dit-on, l'homme le plus intelligent de l'Espagne à l'heure actuelle.

Nous redescendons la douce pente, et nous revenons terminer la journée auprès du saint tombeau. La petite lampe brûlant devant l'autel fait resplendir les ors du retable, et la statue, dans cette demi-obscurité, semble s'animer pour nous dire : Confiance ! Le monde nous hait et nous persécute parce que nous ne sommes

pas des siens, mais notre Maître a vaincu le monde, et sa victoire sera la nôtre. Les souffrances, les persécutions passent et les persécuteurs aussi, mais la gloire du Christ que nous avons prêché ne passe pas, non plus que la couronne qu'il nous tient en réserve. *Sursum corda!* La terre est un exil, la patrie est là-haut.

Le lendemain, nous reprenions le chemin de Burgos, heureux d'avoir fait, sur le chemin de l'exil, dans une maison que nous sentions nôtre, une halte pleine de charmes

CHAPITRE XV

UNE FÊTE LOCALE

Transportons-nous aujourd'hui dans un bourg de la Vieille-Castille, à Melgar de Fernamental, pour assister à la fête votive. Le spectacle des mœurs d'un peuple étranger piquera notre curiosité et excitera notre intérêt.

C'est à trois heures de l'après-midi que le coche doit quitter Burgos. Nous nous rendons à la station du départ quelques minutes avant le moment fixé, afin de choisir une bonne place, car le voyage durera cinq longues heures. Mais pourquoi tant nous hâter? Nous devrons attendre une heure, et cela nous donnera le temps de réfléchir plus que nous le voudrions sur les incidents qui peuvent marquer notre voyage. Enfin le postillon est prêt et la diligence nous emporte sur la route de Valladolid au grand trot de ses trois mulets, soulevant un nuage de poussière. Bientôt, laissant la route de Valladolid, nous prenons celle de Palencia qui se dirige vers l'ouest. Burgos a disparu derrière un premier rideau de collines ; on ne voit plus ni les flèches de sa cathédrale ni les ruines de son

ancien château fort. Après avoir couru vingt-cinq kilomètres sur la route poudreuse, nous entrons dans une grande plaine. d'une altitude inférieure à celle de Burgos. Les terres, bien cultivées, paraissent plus fertiles, la vue s'étend au loin sur les moissons dorées par le soleil ; nous approchons de la province de Palencia dont les campagnes, plus riches que celles de la province de Burgos. donnent en abondance du vin et du blé.

Nous arrivons à Melgar à neuf heures et demie par une nuit très obscure. A l'entrée du bourg se produit un accident qui aurait pu devenir tragique. Le mulet qui marche devant trébuche, tombe à terre, passe entre ses deux compagnons et se trouve engagé sous l'essieu, entre les deux premières roues. On peut heureusement arrêter les deux bêtes effarées, on dételle. on fait reculer la lourde voiture, et le mulet se relève, n'ayant par hasard aucune blessure. On attelle de nouveau et nous arrivons heureusement.

Melgar est un bourg qui compte environ trois mille habitants; il y a six cents *vecinos*, ou chefs de famille, comme on dit dans le pays. Il est situé sur la rive gauche d'un affluent du Douro, el rio Pisuerga, qui le sépare de la province de Palencia. Les terres d'alluvions entassées sur ses rives forment d'excellents jardins, justement renommés dans tout le pays. Les eaux du Pisuerga offrent assez d'énergie pour permettre

l'installation d'une usine électrique qui distribue la lumière dans la petite ville.

Les maisons sont en général construites en briques ; il y a bien de la pierre à moins de trois lieues, mais le transport est si coûteux !

A l'une des extrémités du bourg s'élève l'église, haute, massive, dominant de beaucoup tous les autres édifices. L'Espagnol a manifesté sa foi dans la construction de ces temples somptueux, qui sont la gloire et l'ornement de ses cités. La ville de Melgar, elle aussi, peut être fière de son église, du superbe retable de son maître-autel et des stalles du chœur magnifiquement sculptées. A voir ces beaux édifices, on devine combien l'Espagne a été riche, et on admire la foi ardente qui a élevé de tels monuments.

Non loin de l'église, une modeste maison porte, à son frontispice, une plaque commémorative. Elle rappelle que là naquit le T. R. Père Martin, Supérieur général actuel de la Compagnie de Jésus, dont les premières années s'écoulèrent dans cette gracieuse ville.

Tout autour des maisons s'étendent de grandes aires. Il y règne, à cette époque de l'année, une animation extraordinaire : on dépique le blé. Quelle besogne ! Vous voyez ces gens, rudes au travail, le teint brûlé par un soleil ardent, travailler du matin au soir, suivre leurs bêtes de somme qui font le tour de l'aire en traînant la machine à dépiquer. Celle-ci est

des plus simples : une sorte de traîneau, dont le fond tout plat est hérissé de pierres aiguës qu'on a incrustées dans le bois. Avec cet instrument, non seulement le grain est débarrassé de son enveloppe, mais la paille est broyée et hachée en menus morceaux. Ce travail est très long. Lorsqu'on demande à ces cultivateurs pourquoi ils ne se servent pas de batteuses modernes plus perfectionnées et plus expéditives, ils répondent : « Nos pères ont dépiqué le blé comme vous le voyez faire ; nous faisons comme eux. » Cependant une raison plus vraie, c'est que la Vieille-Castille étant un pays très sec et pauvre en pâturages, on est obligé de donner beaucoup de paille aux animaux, qui ne la mangeraient pas si elle n'était broyée.

Ces paysans chantent pendant le travail ; mais quel chant langoureux et monotone, étrange pour nos oreilles ! En l'entendant, on songe aux Arabes indolents qui furent longtemps les maîtres de ce pays, et que les voyageurs nous représentent redisant mollement des airs plaintifs sur un rythme monotone.

Telle est ici la grande occupation à la campagne, pendant le mois d'août et une partie du mois de septembre. A Melgar, on fait trêve à tous ces travaux le 15 août et les deux jours suivants. Les lois de l'Église sont fidèlement gardées en Espagne, et les fidèles se font un devoir de sanctifier par la prière ce jour de l'Assomp-

tion, qui rappelle le triomphe de notre Mère du ciel.

Le matin, à l'issue de la grand'messe, la procession en l'honneur de la très sainte Vierge se déroule librement dans les principales rues de la ville. Point de respect humain ; tout le monde prie et accompagne pieusement la procession, le drapeau flotte à côté de la bannière, tous les cœurs unissent dans un même amour la religion et la patrie. Mais quel désordre dans les rangs ! quelle discordance dans les voix ! N'importe, la ferveur et la foi suppléent à l'harmonie. Nous avons là, devant nous, cette foi vibrante et enthousiaste du peuple espagnol, et nous songeons avec tristesse à ces pauvres pays de France dont le sentiment religieux s'éteint et fait place à une froide indifférence.

Quand la cérémonie est terminée, M. le maire et le conseil municipal attendent à la porte de l'église le clergé et le prédicateur, qu'ils accompagnent au presbytère, au son de la gayta et du tambour. On échange des compliments et des souhaits de fête, empreints d'une foi vive et de cette noblesse castillane qui est devenue proverbiale.

Le lendemain, Melgar célèbre solennellement la fête de saint Roch, qu'elle a choisi pour son patron et son protecteur spécial. L'image du Saint est vénérée dans un sanctuaire élevé en son honneur non loin de la petite ville. Le ma-

tin, mêmes cérémonies que la veille : grand'-messe, sermon et procession, en tout trois heures consacrées aux devoirs de la religion ; il est vraiment beau de voir ce peuple ne point se lasser de cérémonies si longues.

L'heure des offices a été avancée, car vers onze heures doit commencer la course aux taureaux, la fameuse course si impatiemment attendue, le grand événement du jour.

Déjà, dès la veille, le principal sujet des conversations était l'arrivée des cinq taureaux qui devaient courir le lendemain. A l'heure du repas de midi, au premier bruit de cette nouvelle : « Les taureaux arrivent, on va les enfermer ! » une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'étaient empressés d'accourir afin de jouir du spectacle.

Ce serait chose banale que de rappeler l'attrait des Espagnols pour ce jeu cruel et dangereux. Nous avons entendu des mères apaiser les cris et les pleurs de leurs petits enfants en leur promettant de les conduire à la course des *toros*. Ce n'est pas à une course en forme et selon les règles, à *una corrida formal*, comme on dit ici, que nous allons assister ; mais à une course plus vulgaire, particulière au pays : elle vaut peut-être la peine d'une description spéciale.

Le crieur public a par trois fois demandé au nom de M. le maire que chacun prête son char pour fermer la place qui deviendra l'arène im-

provisée. On dispose ces chars en rond les uns à la suite des autres. Chaque propriétaire assistera à la course du haut de son char, avec sa famille et les invités. Sous ces chariots et derrière les roues iront se réfugier ceux qui seront poursuivis par le taureau. Descend qui veut dans l'arène. Les combattants sont armés d'un aiguillon, dont l'extrémité porte une pointe de fer, longue d'environ deux centimètres ; ils sont bien au nombre de deux cents. Beaucoup tiennent à la main des étoffes aux couleurs voyantes. Trois *aficionados* de profession planteront les banderillas dans les épaules du taureau. Au milieu de la place, on a disposé deux mannequins de proportions gigantesques. Deux grosses roues, simplement réunies par un essieu, serviront à protéger celui qui, pour exciter l'animal, voudra s'en approcher avec moins de danger.

Pendant qu'on fait dans l'arène les derniers préparatifs, on enlace les cornes des taureaux avec le nœud coulant d'un câble qui s'enroule autour d'un treuil ; à l'aide de cette machine puissante la tête de la bête furieuse est assujettie de force, et l'on revêt de boules de caoutchouc la pointe des cornes ; sans cette précaution, avec des gens inexpérimentés, la course serait particulièrement dangereuse.

Il est onze heures et demie ; la foule impatiente réclame le commencement du spectacle.

On veut avoir avant le repas de midi un avant-goût de la séance de la soirée, on veut voir si les taureaux se comportent bien, c'est-à-dire s'ils ont de l'entrain, s'ils poursuivent avec fureur leurs nombreux adversaires, malgré les pointes des aiguillons. Enfin tout est prêt : l'alcalde, le conseil municipal et toutes les notabilités sont à l'estrade d'honneur ; le tambour et la gayta lancent leurs notes criardes ; l'alcalde donne le signal, et l'on ouvre la porte à un taureau qui s'élance dans la place. La porte se ferme sur lui, la musique cesse, le peuple l'acclame, et lui, tout épouvanté, veut rentrer, mais en vain, dans sa loge. Le bruit l'excite, et il commence à poursuivre tour à tour ceux qui ont la hardiesse de sortir de dessous les chars. On réussit à le piquer, les aficionados lui plantent des banderillas ; alors ce sont des bonds, des ruades terribles, des courses folles vers les chariots, mais une barrière d'aiguillons se dresse devant l'animal furieux et l'empêche d'approcher trop près.

On peut admirer là le merveilleux instinct de ces animaux. Cette place et cette course n'étaient pas chose nouvelle pour eux, car, l'année précédente, ils y avaient été donnés en spectacle : aussi se gardaient-ils de s'acharner inutilement contre les deux mannequins ; ils passaient à côté sans daigner y toucher. A la fin cependant, de rage, ils allaient à eux, tête baissée, et, d'un

vigoureux coup de corne, les faisaient sauter en l'air comme un fétu de paille, aux grands applaudissements de la foule enthousiasmée.

D'autres fois ce n'étaient pas les mannequins que le taureau jetait à terre, mais d'imprudents jeunes gens qui avaient voulu le braver ou le suivre de trop près. En cette soirée, cinq furent ainsi renversés; les contusions, assez sérieuses, ne furent pas mortelles, grâce aux boules de caoutchouc qui cachaient la pointe des cornes; d'ailleurs, comme les combattants étaient nombreux, le taureau ne s'acharnait pas contre ses victimes.

On dit cependant qu'en certaines années il y eut des accidents mortels. Mais cela n'arrête pas la témérité de ces toreros improvisés.

Le premier de ceux qui furent blessés, le 16 août, reçut un coup de corne au côté; il tomba sans connaissance comme une masse inerte. La course fut interrompue ; le taureau continuant son chemin s'était dirigé vers la porte de sortie. La foule frémissante s'était dressée ; on criait : « Il l'a tué, il l'a tué ! » Des enfants allaient se trouver mal. Enfin, après quelques soins, le blessé revint à lui ; on constata que la blessure n'aurait pas de suites graves. Nous ne savons s'il a été vite remis de cette terrible secousse; mais, la première émotion passée, aussitôt qu'on eut appris qu'il n'était pas mort, des jeunes gens exécutèrent une danse dans l'arène pour passer

le temps, en attendant l'entrée d'un autre taureau. En toute autre circonstance, on eût certainement trouvé inconvenante et cruelle la joie insouciante de ces hommes, alors qu'un de leurs camarades se débattait peut-être à côté d'eux entre la vie et la mort ; mais ici, tout le monde estimait naturelle et légitime cette diversion pour bannir une impression pénible.

Tout ce jeu d'ailleurs est barbare et cruel. A la longue le taureau est criblé de nombreuses piqûres d'aiguillons. Alors le pauvre animal, se ravisant, reste au milieu de la place ; ses adversaires forment un cercle autour de lui, mais il demeure immobile et semble leur dire : « Venez me chercher. » On fait approcher les roues, l'animal s'éloigne, le cercle des combattants se déplace prudemment. La foule crie : « *Otro toro* ! Un autre taureau ! celui-ci n'en veut plus. » La musique joue la retraite, la porte s'ouvre, et la malheureuse bête, qui, depuis le commencement, portait de temps en temps les regards de ce côté, s'y précipite, non sans avoir dans sa fuite reçu de nouveaux coups.

C'est ainsi que se passe la soirée ; la foule ne se rassasie pas de ce spectacle, malgré le soleil et la poussière soulevée par les coureurs. Il commence à faire nuit, et l'on crie encore : « Otro toro ! »

Ils sont là des milliers de gens ; beaucoup sont accourus des villages voisins ; tout est gratis.

la place est ouverte à tout le monde. Certains réprouvent ces jeux barbares ; mais qu'y faire ? Le peuple y est habitué et en est tellement avide qu'on pourrait craindre des excès de sa part, si on les lui refusait. Cette course populaire n'a lieu qu'une fois l'an, et « c'est bien assez », me disait M. le maire, sur qui retombe la responsabilité des désordres qui pourraient se produire. Cependant la police est en forces suffisantes pour assurer la tranquillité.

Suivant la coutume touchante de nos pays catholiques, après avoir célébré la fête de la paroisse, le lendemain, on n'a garde d'oublier ceux qui ont fait partie jadis de cette grande famille et qui ont précédé leurs frères dans la tombe. On prie pour le repos éternel des défunts. Ici, tout le monde se fait un devoir d'assister à la messe et à la cérémonie célébrées en faveur des pauvres âmes qui souffrent encore dans les flammes expiatrices.

La fête profane a aussi son lendemain, mais elle est moins bruyante et plus intime qu'elle ne l'a été la veille. Pendant que les anciens visitent les aires ou se promènent sur les rives verdoyantes du Pisuerga, la jeunesse danse ou simule une course tout à fait inoffensive. On remplit de paille la peau d'un bœuf récemment tué ; un ou deux hommes s'en affublent de manière à donner l'illusion d'un bœuf vivant. Les imaginations, toutes remplies des impressions

de la veille, veulent encore une fois savourer le plaisir que leur a procuré un spectacle si plein d'attrait, d'autant plus passionnant qu'il est plus dangereux.

Ainsi se passe la fête locale à Melgar de Fernamental et dans tous les bourgs importants de la région. Ces populations retournent ensuite à leurs durs travaux de dépiquage. Et quand les récoltes sont rentrées, chaque paroisse sanctifie par la prière et le chômage un jour sur semaine déterminé à son choix. Elle le consacre à Dieu, l'auteur de tout bien, et fait célébrer une messe solennelle d'actions de grâces pour les bienfaits reçus de la divine Providence.

CHAPITRE XVI

OYARZUN

De Bayonne et de Biarritz, on aperçoit les derniers contreforts des Pyrénées allant mourir dans l'Océan, dominés par trois sommets principaux, échelonnés en degrés, de la Rhune de Saint-Jean de Luz au Djaizquibel de Fontarabie. Entre les deux s'élève une montagne pittoresque, de forme conique, mais subitement interrompue et hérissée de curieuses dentelures : ce sont les Trois Couronnes. Si la Rhune est célèbre parmi les Basques français, les Trois Couronnes, en Espagne, ont aussi leur histoire. car c'est à leur ombre, de l'autre côté de la frontière, que les héros de Don Carlos, fortement retranchés, livrèrent maints combats pour la défense de la religion plus encore que du trône.

Les Trois Couronnes signalent maintenant à nos amis de Bayonne et aux voyageurs du littoral le refuge que la Providence a donné aux enfants de saint François proscrits de la terre de France.

Un généreux chrétien de Saint-Sébastien, Don Manuel Sanz y Ochoa, qui déjà donne asile,

dans son bel hôtel, en ville, aux Religieuses de Marie Réparatrice, voulut bien, à l'approche des événements qui allaient, en France, ruiner notre Province, acheter une maison de campagne, pour l'usage de sa famille, et en faire en attendant, pour nous, un lieu de refuge et un couvent provisoire.

C'est dans la petite ville d'Oyarzun que vivent aujourd'hui les Capucins proscrits de Bayonne. On y accède par Irun et par Renteria, en suivant les contours d'une belle route qui monte toujours et nous laisse au pied du village.

Le site est superbe. Qu'on se figure un immense cirque, au fond duquel se divisent régulièrement, dans les ondulations du sol, les prairies, les champs, les taillis et les bois. Au centre, une montagne en pyramide sur laquelle s'étagent les maisons d'Oyarzun et l'imposant édifice de l'église, s'élevant comme une forteresse pour protéger le peuple.

Tout autour du cirque, des montagnes découpées et dentelées, qui montrent sur le fond du ciel des silhouettes de pics fantastiques, semblables aux tentes d'une armée de géants. Ces montagnes et ces pics s'écartent cependant vers le midi pour laisser le regard ravi plonger vers la plaine, vers Saint-Sébastien, dont on aperçoit le phare, et vers l'immense Océan, qui se confond dans le lointain avec l'azur du ciel.

La petite ville semble avoir voulu s'élever jus-

que-là pour mieux dominer le paysage, et devenir un belvédère Mais montons encore : nous serons mieux, et nous reposerons notre âme au pied d'un petit autel, dans la solitude d'un cloître improvisé, qui, par sa position élevée, rappelle le ciel et prêche muettement le *Sursum corda*.

C'est le couvent des Capucins, car la maison de campagne, par les soins du R. P. Agathange, gardien de Bayonne, a été bien vite transformée; les cellules se sont alignées sur les corridors, et une ancienne grange s'est exhaussée et embellie pour devenir une église.

Au 2 février, fête de la Purification de Marie, quelques Religieux prenaient possession du local et commençaient à l'aménager. Vers les fêtes de Pâques, nos couvents se fermant l'un après l'autre, quelques Pères et Frères venaient se joindre à eux et formaient une communauté complète.

Ce que fut l'accueil du peuple d'Oyarzun pour les pauvres exilés, il est impossible de l'exprimer. Même ceux qui savent quels trésors de foi et de générosité se cachent dans l'âme du peuple basque, peut-être le plus complet et le plus chrétien du monde, auraient de la peine à s'en faire une idée.

A la tête de ses administrés, M. le maire, Don Ceferino Irigoyen, prodigua à la petite colonie les marques de son dévouement. Il est demeuré le meilleur ami de nos Pères et ne manque aucune

de leurs fêtes. Il se considère comme l'un des leurs et s'estime très honoré de s'asseoir à leur table.

Avec lui, méritent une mention spéciale le premier adjoint, Don Segundino Errandonea, et le Secrétaire de la Mairie. C'est toute la municipalité alors en charge qu'il faudrait nommer, et qui, avant d'être remplacée par la nouvelle aujourd'hui en fonctions, nous donna généreusement tout le bois nécessaire à la construction de la chapelle, et fit tous les frais de la fondation d'un établissement pour les Servantes de Marie, exilées comme nous, et, comme nous, reçues en triomphe par cette chrétienne population.

Tel peuple, tel clergé. C'est à Oyarzun surtout que nous avons vu la vérité de l'adage, en recevant de tous les prêtres de la collégiale, mais surtout de M. le Curé, des démonstrations de sympathie telles que devaient les recevoir, dans la primitive Église, les confesseurs revenant des prisons et échappés au martyre. Nous ne méritions pas certes la vénération enthousiaste dont nous étions l'objet ; mais les sentiments de ceux qui nous la témoignaient, inspirés par la foi et par la charité, ne laissaient pas que de nous toucher et de nous édifier profondément.

Quelques jours après la grande installation. avait lieu une bien émouvante et bien belle

cérémonie, l'entrée dans notre humble chapelle de la Vierge qui en doit être la Reine et la Titulaire : la Divine Bergère.

Voici en quels termes en rendait compte un journal de la région. Nous traduisons l'article en entier, à cause des sentiments de la population et du clergé, qui s'y montrent à jour :

« Ce fut une solennité vraiment touchante celle qui eut lieu le dimanche, 10 mai dernier, au village d'Oyarzun, à l'occasion de l'entrée triomphale de la Divine Bergère, patronne de la chapelle des religieux Capucins de Bayonne, qui ont trouvé un refuge dans ce noble vallon.

« Cette fête coïncidait avec la première communion de quatre-vingt-treize enfants des deux sexes. Le Père gardien, par une aimable déférence de M. le Curé, avait été invité à la donner lui-même. Le digne pasteur, après une très belle allocution, avait annoncé pour le soir l'entrée solennelle de la statue de la Divine Bergère, venant prendre place dans la chapelle des religieux, inaugurée depuis quelques semaines.

« La grande église d'Oyarzun, splendidement illuminée, présentait un aspect vraiment beau, et s'ornait, à chacun des côtés du maître-autel, de magnifiques candélabres dorés, d'un goût réellement artistique, aux lumières enveloppées de globes de cristal.

« Le soir, après les vêpres et la récitation du

Rosaire, la procession s'organisa, présidée par les dignes autorités de la ville.

« Le peuple en masse se transporta au-devant de la pieuse image, qui, reçue par le clergé paroissial au vestibule de l'église, y fit son entrée aux sons harmonieux de l'orgue. Les enfants de la première communion, portant des cierges allumés et des étendards et bannières de diverses couleurs, lui faisaient cortège, ainsi que les Filles de Marie, reconnaissables aux insignes suspendus à leur cou.

« A l'arrivée à l'église, la procession formait un spectacle féerique.

« Dès que la précieuse image fut placée sur son autel portatif, le digne curé, Don Martin Erice, monta en chaire pour faire entendre à la multitude qui remplissait la vaste nef sa parole autorisée; et, en quelques phrases pleines d'émotion et d'éloquence, il indiqua le sens de la solennité qui s'accomplissait à ce moment : l'entrée dans Oyarzun de la Patronne des Capucins, obligés, par la récente loi française contre les congrégations et les Ordres religieux, de chercher un refuge sur la terre étrangère, et il termina en exhortant ses paroissiens à montrer à ces religieux leur bienveillance et leur sympathie pour adoucir en quelque manière la peine de leur exil.

« Les paroles du vénéré pasteur furent accueillies par le peuple avec des marques de visible satisfaction.

« Après le sermon, quelques jeunes enfants vêtues de blanc, accompagnées sur l'orgue par le distingué professeur, Don Hippolyte Azanza, organiste de la paroisse, chantèrent de très beaux cantiques, pendant que leurs compagnes dans le sanctuaire jetaient des fleurs à la Vierge.

« Après cette touchante cérémonie, les enfants, s'avançant et baisant les pieds de la Divine Bergère, lui faisaient l'offrande de leurs cierges.

« Puis la procession, se reformant dans le même ordre, accompagna solennellement la Vierge jusqu'à la maison qui sert de couvent aux Pères Capucins. Un autel orné de fleurs et de banderoles aux couleurs de l'Espagne, était préparé devant la porte pour la recevoir.

« Là, le Père gardien, visiblement ému, prend la parole pour remercier, en parfait langage castillan, M. le Curé, le clergé, les autorités municipales et tout le peuple d'Oyarzun pour le touchant et enthousiaste accueil fait à la céleste Patronne du couvent de Bayonne, et en même temps pour la généreuse sympathie avec laquelle les religieux eux-mêmes, chassés de leur pays, victimes de la plus injuste des lois, avaient été reçus.

« La tristesse qui, à ces paroles, voilait la voix du vénéré Capucin se communique de telle sorte au nombreux auditoire qui entourait la maison, que beaucoup se mettent à fondre en larmes.

« Dès que se termine cette allocution, le Père Louis de Azcoitia, du couvent des Capucins de Fontarabie, s'adresse à son tour au peuple, et interprète, en langue basque, les sentiments de gratitude des religieux français.

« Cette parole énergique et éloquente émeut profondément l'auditoire, surtout quand il félicite ceux qui souffrent persécution pour le nom de Jésus-Christ et la justice de sa sainte cause.

« Après le sermon, le Saint-Sacrement est apporté de la chapelle dans un bel ostensoir, et placé sur l'autel de la Divine Bergère.

« Le *Tantum ergo* retentit, puis la Bénédiction est donnée en plein air à l'immense peuple agenouillé. C'est le couronnement de cette belle cérémonie, dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des habitants d'Oyarzun, surtout des petits enfants qui voyaient se clore si solennellement le beau jour de leur première communion.

« Les plus cordiales félicitations et les meilleurs remerciements au très digne curé, à son clergé, à l'excellent alcalde, à tout le Conseil, ainsi qu'à tout le peuple d'Oyarzun, qui a donné un si bel exemple de charité et de générosité chrétienne, faisant un si noble accueil aux religieux expulsés.

« Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde !

« Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ! »

Dieu a donné une autre joie à nos Pères d'Oyarzun : c'est celle de retrouver, à quelques kilomètres, la communauté des Dominicains de Biarritz, avec qui ils vivaient, à Bayonne, en si parfaite union.

Nos vénérés voisins ont trouvé, eux aussi, dans des circonstances semblables aux nôtres, un asile à Pasajes, et l'on aperçoit, dans la verdure, au-dessus du port encaissé comme un étang, sur le versant de la montagne qui abrite d'un côté le pittoresque quartier des pêcheurs, et, de l'autre, le village et la basilique de Lezo, célèbre par son crucifix miraculeux, la grande maison, ou *finca*, qui est devenue provisoirement un couvent de Dominicains.

La petite distance rend les relations faciles ; cependant la promenade de Pasajes à Oyarzun est longue et fatigante, à cause de la montée : le T. R. P. Sicard, qui se croyait encore des jambes de jeune homme, doit en savoir quelque chose.

Le grand avantage de ces deux établissements c'est d'être tout près de la frontière, en communication constante avec la France, pour ainsi dire à cheval entre les deux pays.

Nos Pères d'Oyarzun peuvent, s'ils le veulent, gravir de temps en temps le pic des Trois Couronnes, et voir alors à leurs pieds une grande

partie des Basses-Pyrénées et des Landes. Là-bas, dans le lointain, quand l'Océan veut bien dissiper son voile d'épaisses brumes, ils aperçoivent les échancrures de la côte et les rochers de Biarritz ; un peu plus loin, les hautes cheminées des forges du Boucau, avec leur panache de fumée, et, à côté, comme émergeant de la verdure des pins, les deux flèches de la cathédrale de Bayonne. Ils songent alors aux amis dévoués de cette ville, qui ne les oublient pas non plus, et ils saluent le Père Sylvestre, encore debout sur les ruines de sa forteresse, criant à l'ennemi, comme le Père Marie-Antoine à Toulouse : « La garde meurt, mais ne se rend pas ! »

Et avec ce vaillant, ils saluent aussi les autres religieux demeurés dans la ville, pour pourvoir aux besoins spirituels de tant d'âmes dont nous étions les Pères.

Ils saluent la France, qu'ils aiment plus que jamais, pour laquelle ils prient et ils souffrent, et, remplis d'espoir, parce que Dieu ne peut pas abandonner la Fille aînée de son Église, ils lui disent avec amour : « Au revoir ! A bientôt ! »

CHAPITRE XVII

NOTRE-DAME DE CARRASQUEDO

Nous sommes bien nombreux et éloignés de toute ressource à San Pedro de Cardeña ; et, à Burgos, la Casa Blanca est bien petite. Un nouvel asile serait pour nous d'une réelle utilité. Justement, la Providence vient de nous le donner, dans une maison de la sainte Vierge.

Deux vénérés chanoines de Santo Domingo de la Calzada nous auraient voulu, l'un dans cette ville, l'autre dans sa ville natale d'Ezcaray. Un pieux avocat, d'un autre côté, s'est mis en quête d'un gîte, et nous l'a heureusement trouvé.

La divine Providence conduira nos pas, et la fondation se fera dans les conditions les plus favorables. Dieu prend bien notre parti, et Marie nous traite comme ses enfants gâtés.

Au départ, nous ignorons encore quel sera le terme de notre voyage. Nous avons le temps d'y réfléchir, tandis que prosaïquement debout dans un petit débit de vin, qui sert de bureau des correspondances, nous attendons l'heure du courrier. C'était pour onze heures ; mais le cocher est à la poste, les chevaux ne sont pas attelés,

et nous reconnaissons à mille signes spéciaux qu'avant midi nous ne partirons pas. Une horrible rafale balaie la rue ; et malgré le soleil, qui est d'ailleurs très pâle, un froid intense se fait sentir : aussi les visites sont-elles fréquentes à la petite boutique des artisans et des commissionnaires, qui viennent se réchauffer, en désignant du regard la carafe pourpre ou dorée qui étale ses amples formes sur le comptoir de zinc, auprès des énormes outres, dont le col formé d'un gros robinet pend lamentablement sur la planche. On entre, on salue, sans s'étonner outre mesure de la présence de deux religieux dans cet étroit réduit, on allume une cigarette, dans un silence noble et majestueux, car la fierté castillane ne perd jamais ses droits, on déguste à petites gorgées le précieux liquide qui emplit les verres. Heureux peuple qui se contente encore de son vin si généreux et si pur, et ne sait pas s'empoisonner d'alcool ! Pourvu que, sous prétexte de l'européaniser, ses éducateurs d'aujourd'hui ne l'y amènent bientôt ! Personne ne paraît pressé, personne ne s'impatiente, personne même ne s'étonne du retard, pas même un gros colonel, qui, avec sa dame, fera route bientôt avec nous, et qui occupe ses loisirs à dévorer des victuailles.

Tout a une fin cependant, et l'heure vient de monter en voiture. Le fouet claque, les grelots s'agitent, et nous fuyons à toute vitesse sur des cailloux mal tassés, suivant la route de France

d'abord, puis obliquant à droite, sur celle de Santo Domingo et de Logroño. Dans la campagne, le vent devient plus violent encore et passe dans les fissures du coche, sous les panneaux des vitres, dans les entrebâillements de la porte ; c'est le jour le plus froid de l'année, et nous entendons nos compagnons de route l'appeler, dans leur langage imagé, le plus pervers et le plus criminel des jours.

Les haltes sont fréquentes, à cause des gargotes, nombreuses sur la route : notre cocher n'en manque pas une.

Après deux heures de course, nous voici à Zalduendo. Le village est élevé, et le froid sévit toujours plus vif. On a dételé pour laisser dîner les voyageurs. Bien que nous n'ayons pas, nous, de repas à prendre, on nous invite à entrer pour nous chauffer, parce que, nous dit-on, « *hay estufa*, il y a un poêle » . Mais où est-il, ce bienheureux poêle ? Ici, c'est l'écurie, là des escaliers au bout desquels nous trouvons des inscriptions en lettres bleues, qui indiquent la salle des réunions de la mairie et le secrétariat. Quel drôle d'hôtel de ville tout de même ! Enfin nous finissons par découvrir, au rez-de-chaussée, en contournant la maison, une cuisine, et, à côté, une petite salle aux murs noirs, plafond noir, plancher plus noir encore, avec, dans un coin, un poêle étique, qui semble n'avoir plus la force de brûler.

Quelques hommes du village lui tiennent compagnie, un verre à la main. Ils sont venus là *pasar un rato*, comme on dit ici, c'est-à-dire tuer le temps. *Pasar un rato* est la grande occupation, une nécessité de la vie. Les Anglais matériels prétendent que le temps c'est de l'argent. Les Espagnols, un peu rêveurs, ont besoin de s'arrêter souvent et de se recueillir. Aussi garderont-ils longtemps leurs lents chemins de fer et leurs éternelles pataches. L'introduction de la vitesse dans leurs relations troublerait leurs habitudes et leur rendrait la vie impossible. Ils tâchent de se faire une vie douce ; et que leur importe après cela la richesse ? Peut-être, après tout, leur philosophie est-elle la vraie.

Cette halte de une heure et demie, après deux heures de marche, nous paraissait, à nous presque incompréhensible, mais nous vîmes bien que les autres voyageurs ne partageaient pas notre avis. Elle donna l'occasion au brave colonel, qui se levait de table, de s'y remettre sans scrupule, dans cette salle d'auberge, tandis que le cocher descendait pour lui de l'impériale un énorme panier qui contenait des vivres. Pour un voyage de quatre heures, il y avait emmagasiné sans exagération la ration de six de ses hommes. Et il fit honneur certes à ce second repas, mangeant bien et buvant mieux encore. « Il a l'estomac un peu délicat, » nous dit à l'oreille le cocher malin.

Bientôt arrive la voiture qui va à Burgos. Il en descend toute une famille, et un prêtre transi de froid, qui se met en demeure, lui aussi. étendant une petite nappe sur la table, de manger les provisions qu'il sort d'un petit panier. Mais ses compagnons de voyage, qui ont apporté un dîner en règle, ne l'entendent pas ainsi, et il doit s'asseoir à la table commune, où les cochers trouveront aussi leur place. C'est simple, patriarcal et chrétien. Le chef de la famille a servi tout son monde ; la soupe fume dans les assiettes, mais, avant de l'attaquer, se tournant vers nous et les autres assistants qui ne sont pas de son coche, il pose la traditionnelle question : « *A Vd. gusta* ? En désirez-vous? » Nous faisons en chœur la non moins traditionnelle réponse : « *Muchas gracias*, grand merci ! » Et nous le disons avec une conviction d'autant plus grande qu'il ne reste rien dans l'écuelle.

Nous voici de nouveau en route. Le colonel, qui nous a jusqu'ici regardés de travers, — un mangeur de son espèce doit avoir évidemment très médiocre estime de jeûneurs comme nous — se déride un peu, sous l'effet de la bouteille.

Nous voyant prendre nos bréviaires et se souvenant qu'il a appris du latin dans sa jeunesse, il veut, d'une voix pâteuse, faire montre de sa science.

Nous montons à pied, pour nous réchauffer, une petite côte plus rapide, et puis, traversant les

Montes de Oca, célèbres par les brigandages dont ils furent le théâtre, nous dévalons à grande vitesse vers la vallée de l'Èbre. Nous venons de franchir la ligne de faîte de la péninsule ibérique, qui sépare les eaux de l'Océan de celles de la Méditerranée.

Bientôt nous arrivons à une petite ville où vont descendre l'encombrant colonel et sa dame. Un groupe de jeunes gens, malgré le froid, est venu à leur rencontre : « Et Louise, où est Louise ? interroge anxieuse la dame. — Elle est là. » Louise c'est une énorme brebis enrubannée. Tout ce monde veut monter dans la patache : on se hisse un peu partout, et nous risquons d'avoir sur nos genoux l'intéressante Louise. Heureusement qu'on lui trouve une autre place sur les pieds du cocher.

Ici, devant le bureau des omnibus, on laisse la correspondance, car notre coche est un *correo*, ou voiture de poste.

A peine a-t-on entendu dans le village les grelots des chevaux que les notables s'empressent de quitter leur coin du feu ou leurs tables à brasero, pour accourir aux nouvelles. Un groupe de prêtres s'avance à son tour pour chercher le journal. La précaution est peut-être bonne, car, au village précédent, nous avons vu les paysans sans scrupule s'emparer du courrier, enlever délicatement la bande du journal du curé ou de l'alcalde, pour avoir, sans être abonnés, la pri-

meur des nouvelles. Le facteur, bienveillant, se chauffe les pieds ou absorbe un verre de vin, en attendant que l'opération soit terminée ; après quoi, la bande est remise, et le journal, avec un petit retard, est remis à destination. Quelquefois, — nous l'avons aussi vu de nos yeux, — c'est la correspondance elle-même dans laquelle on se permet de fourrager. Doux pays, on le voit, et administration de famille.

Encore un relai à Belorado et un grand arrêt, qui permet de souper, puis seuls, dans la voiture, nous recommençons à rouler, dans l'obscurité complète.

Nous passons devant Grañon, la ville où nous devons nous arrêter ; mais, contrairement au programme convenu, personne ne nous attend. Nous nous décidons alors à aller jusqu'à Santo Domingo, cinq kilomètres plus loin, et à neuf heures et demie du soir, nous faisons au cher avocat, Don Avelino Palacios, la surprise d'arriver chez lui. Nous recevons là une généreuse hospitalité, gage de celle qui nous attend chez ses amis de Grañon et au sanctuaire de Notre-Dame de Carrasquedo.

Mais qu'est-ce donc que Notre-Dame de Carrasquedo ?

C'est un sanctuaire de la Vierge, sis à la lisière d'un vaste taillis de chênes. Les chênes, dans le pays, portent le nom de *Carrascas ;* Notre-Dame de Carrasquedo veut donc

dire Notre-Dame du Chêne, ou de la Chesnaie.

Carrasquedo est à cinq kilomètres de la Calzada, et à un kilomètre environ de Grañon, joli bourg d'un millier d'âmes, sur un des premiers mamelons de la chaîne de la Demanda, qui séparait autrefois la Navarre de la Castille.

A peine sortis de Grañon, nous traversons les aires à battre le blé. que l'on voit ici autour de chaque village, et nous nous dirigeons vers la campagne. Un oratoire antique, ou *humilladero*, à l'extrémité de ces aires, sur le chemin de Carrasquedo, rappelle la dévotion des anciens, qui, pendant les moissons, faisaient célébrer là une messe matinale. A peine l'a-t-on dépassé que l'on aperçoit le bois et le gracieux ermitage.

On est absolument isolé en ce site, au milieu d'un désert, bien que des villages soient, tout autour, fort nombreux et à petite distance.

Mais ils se cachent tous dans quelque pli du terrain doucement ondulé. Les bâtiments sont entourés d'une superbe esplanade, ornée d'arbres et de gazon, où les oiseaux de toute espèce viennent offrir à leur Reine aubades et sérénades. Les habitants de Grañon et des autres villages, très dévots à Notre-Dame, dirigent souvent de ce côté leurs promenades du dimanche. Et désormais notre voix s'unira à celle de tous ces pèlerins et à toutes les voix de la nature, si

belle et si riche en ce site enchanté, pour louer la Souveraine des cieux et de la terre, qui a voulu ici établir son trône et nous attirer à ses pieds.

Dans le lointain, au delà de la petite vallée qui se creuse à nos pieds, la montagne s'élève progressivement, couverte sur ses premières pentes de grands bois touffus, dôme superbe pour le sanctuaire de Marie. Au-dessous de la terrasse sur laquelle nous sommes, qui figure fort bien un trône, s'étend le gigantesque tapis de la plaine de la Rioja, célèbre par son excellent vin, autant que par la noble générosité de ses enfants.

Le coup d'œil est féerique. Des montagnes en pains de sucre, des dentelures semblables à celles de Montserrat, d'innombrables villages dormant dans la plaine, l'Èbre impétueux poursuivant en hâte sa course vers la mer, et tout cela dans une atmosphère si pure qu'aucun détail n'échappe et que l'azur du ciel semble descendu sur la terre, pour faire place sur nos têtes à une éclatante blancheur.

Plus près de nous, la belle pyramide ou pic de Grañon s'élève presque immédiatement au-dessus de la plaine, comme une sentinelle pour la surveiller. Le *castillo* ou forteresse, qui la dominait autrefois, devait être formidable.

Mais ce qui retient surtout les regards, c'est l'ensemble des bâtiments de l'ermitage. L'église, assez récente, est une immense nef à croix latine, surmontée au centre d'un dôme et d'une lan-

terne. En avant s'allonge l'ermitage proprement dit, portant au milieu de sa façade un clocheton ornementé, dans lequel va se balancer, pour nous saluer, une cloche au son argentin, qui réveille en ce lieu solitaire de mystérieux échos.

Tout autour, du gazon, de beaux arbres, un puits, un jardin clôturé, puis le bois descendant en pente douce vers le clair ruisseau du fond.

Entrons dans l'église. Elle est vaste, mais nue et froide. Trois autels dorés la terminent. Aux côtés sont des tableaux représentant des miracles de la Vierge de Carrasquedo, quelques-uns sont assez bien faits, mais hélas ! on a profité de la distraction du gardien pour couper dans le coin d'en haut les images de la Vierge. Dévotion de Vandales !

Derrière le maître-autel se dresse le *camarin* ou grande niche, habituellement fermé par un ample rideau de soie brodé au chiffre de Marie. On allume deux cierges et avec un bruit de sonnettes le rideau progressivement se relève. La Vierge apparait devant les pèlerins agenouillés. *Salve Regina !* La prière sort tout spontanément de nos lèvres et de nos cœurs.

De l'autre côté, sur un autre rideau, qui fait le fond de la niche, on a dessiné la Vierge apparaissant, pour justifier son titre, dans les branches d'un chêne : *carrasca*.

Et l'on nous récite, à ce sujet, un joli quatrain espagnol qui dit : « La Vierge de Carrasquedo ne

fut ni achetée ni donnée ; elle vient du ciel, apparue sur un chêne. »

L'histoire cependant se tait au sujet de cette apparition. Elle dit seulement que Carrasquedo se trouvait sur le chemin des pèlerins qui allaient du Pilar de Saragosse à Saint-Jacques de Compostelle. Un petit hospice avait été construit en ce lieu pour leur servir d'asile. La petite chapelle dédiée à Marie est devenue, comme la plupart des chapelles construites en des lieux solitaires, un but de pèlerinage.

Cette origine nous la rend chère. Notre imagination évoque le souvenir de ces saints voyageurs du moyen âge qui consacraient leur vie à la visite des sanctuaires célèbres. Du Pilar à Santiago, c'était la route la plus fréquentée, la route obligée de ces grands pèlerins, parmi lesquels sont beaucoup de Saints canonisés et de personnages célèbres.

Sans vouloir trop insister sur ce point, nous croyons que nous pouvons compter dans le nombre notre séraphique Père saint François lui-même. Il est venu certainement en Catalogne ; il est venu à Burgos, et le couvent de Santiago se glorifie d'être, en Espagne, le premier fondé par lui. Il a donc dû dans son voyage suivre la route ordinaire, visiter le Pilar, si célèbre dans l'antiquité, et, venant de là à Burgos, passer à Carrasquedo.

O séraphique Père, peut-être Dieu a-t-il per-

mis que vous vissiez alors vos enfants futurs, objet d'une inique persécution, obligés de se retirer là, pour y vivre, comme vous à la Portioncule, sous le manteau de Marie ! Vous nous avez sûrement recommandés à la douce Reine, et Marie aujourd'hui, exauçant votre prière, nous donne auprès d'elle un asile de choix !

Notre cœur s'y reposera avec une pieuse allégresse, en même temps que nos corps y puiseront la santé.

Car le climat est des plus doux et des plus agréables, éloigné des extrêmes, ne connaissant ni les frimas de Burgos, ni les chaleurs débilitantes. L'air y circule librement, et tempère, en été, les ardeurs du soleil de l'Espagne. Aussi jamais Grañon n'a connu de maladies de poitrine. Les phtisiques eux-mêmes y retrouvent leurs poumons ; et on cite le cas d'une jeune fille de Madrid, dont le père et la mère moururent tout jeunes de la phtisie, déjà atteinte elle-même par le terrible mal, qui, après un court séjour dans la région, vit disparaître tous les mauvais symptômes, et se porte aujourd'hui admirablement.

Un avantage encore plus appréciable pour nous, c'est celui de nous trouver au milieu d'une population vraiment chrétienne, qui, dès le premier jour, nous a témoigné une ardente sympathie et nous reçoit avec enthousiasme.

Comment la Providence avait-elle conduit les

pas du digne alcalde de Grañon vers M. Avelino Palacios ? Il n'était bruit, à ce moment, à Santo Domingo que de notre prochain établissement dans la région. « Ce qu'il faut aux bons Pères, pensait Don Avelino, c'est l'ermitage de Grañon. » Un noble gentilhomme que nous avions visité nous avait fait la même réflexion. L'alcalde, pressenti, se montra tout disposé à favoriser notre venue. Et, de fait, il se mettait, dès ce moment, à notre disposition, avec un dévouement qui ne s'est pas démenti ; et tout ce qu'il a promis, il l'a généreusement tenu. Qu'il soit mille fois remercié !

« — Nous avons nos défauts, nous disait-il à notre premier voyage ; mais pour la sainte Vierge, nous nous ferions tous tuer. » Et nous avons vu, en effet, que ce peuple est vraiment le peuple de Marie.

Avons-nous besoin de dire avec quel zèle et quel empressement M. le Curé de Grañon nous a reçus lui aussi ? Sa grande foi lui a fait voir en nous, non seulement des religieux, des enfants de saint François, mais encore des persécutés ; et ses rapports avec nous se sont empreints d'une franche et affectueuse cordialité qui nous a profondément édifiés et touchés.

Disons encore quel charitable accueil nous a été fait dans la chrétienne maison d'un ex-magistrat au tribunal suprême, don Estanislao de Villarejo, un pèlerin assidu de Notre-Dame de

Carrasquedo, qui, retenu aujourd'hui hélas ! sur un lit de douleur, ne peut plus lui offrir que le sacrifice de son héroïque résignation.

Mais c'est toute la population de Grañon qui se réjouit de notre venue. Nous l'avons vu, dans cette mémorable séance du conseil municipal, où nous comparaissions avec M. le Curé, pour les accords nécessaires. La ville était là, représentée par les conseillers, le médecin, le maître d'école, qui, la veille au soir, étaient venus à notre rencontre, et par l'élite de ses habitants ; et les visages épanouis pour écouter la noble harangue de M. le Maire, le discours académique de Don Avelino Palacios, puis l'acte officiel consacrant notre établissement, disaient assez le bonheur de tous.

Il paraît qu'il faudra aller jusqu'au 25 mars pour voir toute la dévotion du peuple de Grañon à sa Vierge bien-aimée. Ce jour est celui de la fête, et nous devons nous attendre à être envahis : l'église, pourtant bien grande, ne pourra suffire à contenir la foule.

Au premier dimanche de mai, la statue vénérée quittera le sanctuaire pour aller demeurer pendant l'été à l'église paroissiale, où elle recevra les hommages des habitants et protégera leurs récoltes. Mais auparavant l'ermitage de Carrasquedo aura vu, au Jeudi saint, une cérémonie bien touchante.

A trois heures du soir, le clergé sort de la

ville en silencieuse procession. Derrière lui viennent l'alcalde et les conseillers municipaux en habits de deuil, puis tous les habitants. Quatorze grandes croix sont plantées à l'avance sur le chemin de l'ermitage. Quatorze fois, devant ces croix, se prosternent les prêtres, les autorités civiles et le peuple. Ce Chemin de Croix officiel, — nous pouvons bien l'appeler ainsi, — se termine à la chapelle, aux pieds de Notre-Dame.

Nous nous attachons déjà à ce peuple si bon et si chrétien, si fidèle à ses traditions religieuses. Un fait encore le fera connaître.

Quand nous faisions pour la première fois le voyage de Santo Domingo à Grañon, on nous fit remarquer, sur la route, dominant un petit mamelon, une massive croix de bois, et on nous dit : « C'est la Croix des vaillants ! » Flairant quelque prouesse guerrière, sur cette terre qui en garde de très nombreux souvenirs, nous demandâmes des explications.

« C'était au temps où le jugement de Dieu était universellement admis. L'état de demi-civilisation dans lequel on se trouvait obligeait parfois les communes à se faire justice elles-mêmes et à s'administrer comme de petits États. On en venait parfois à la guerre ; et, pour épargner le sang du peuple, on trouvait facilement deux vaillants, deux héros, qui offraient de se mesurer, au nom des deux parties, en combat singulier. C'est un combat de ce genre qui eut

lieu ici. on ne sait ni en quelle année, ni en quel siècle. Mais le fait n'est pas douteux, puisqu'il en reste cette croix, le nom de ce lieu, et aussi la coutume immémoriale à Grañon d'ajouter au chapelet récité en famille un *Pater* et un *Ave Maria* « pour le suffrage de l'âme de Martin Garcia, qui gagna le combat sur ceux de Santo Domingo ». Chaque dimanche, au nécrologe lu à l'église. figure toujours le même Martin Garcia, avec la mémoire de sa prouesse. Il s'agissait d'assurer à Grañon la possession d'un bois que lui disputait Santo Domingo. »

N'est-ce point un trait caractéristique que cette persistance des souvenirs et cet attachement aux traditions antiques ?

La prise de possession a eu lieu le 1er mars.

La pieuse maison de Don Estanislao de Villarajo accueille le premier groupe. M. le Curé, de plus en plus dévoué à nos intérêts, le digne alcalde, le médecin. les notables viennent nous visiter. On veut nous retenir pour le repas, sachant bien que rien ne serait prêt dans notre ermitage. Selon l'usage du pays, on se met à table à deux heures du soir ; la séance se prolonge, les cérémonies suivent. si bien qu'il est déjà la nuit tombante quand, accompagnés des autorités, au son de toutes les cloches, nous sortons de la ville pour aller à Carrasquedo. Nos pauvres meubles nous y ont précédés.

Il faut procéder au déballage, et c'est une

occupation qui, pour être absorbante, ne manque pas de pittoresque. Mille objets de nécessité douteuse apparaissent tout d'abord et s'entassent sans ordre : quant à ce dont nous avons le plus besoin immédiatement pour la sacristie, le réfectoire, les couchettes, il faut démolir toutes les caisses et fouiller jusqu'au fond pour parvenir à le trouver.

En attendant, le Frère cuisinier, dans une cuisine noire, malpropre et remplie de fumée, essaye d'allumer un peu de feu et de préparer la collation. Mais le bois est vert et la cheminée ne tire pas, si bien que l'opération dure quatre heures. Au bout de ce temps, nous avons pour collation des pommes de terre préparées... à la confiture ! parce que le bon Frère a pris comme condiment quelques douceurs qu'on nous avait données pour servir de dessert !

Nous nous trouvons un peu seuls dans cette maison que nous ne connaissons pas, dans une campagne déserte, sans aucun voisin ; nous n'entendons autour de nous dans le bois que les cris effrayants des chouettes et des hiboux ; mais voilà que des aboiements désespérés appellent notre attention. C'est le chien de l'ancien ermite, le brave Pinto, qui ne veut pas s'en aller. Nous entr'ouvrons la porte, et le voilà aussitôt en fête, nous comblant de ses caresses, et nous disant, dans son langage, qu'il entend demeurer le gardien de la sainte Vierge. Rien de curieux et

de touchant comme ces démonstrations d'amitié d'un animal qui ne nous connaît pas, et qui devine en nous, néanmoins, les nouveaux maîtres de l'ermitage. C'est le meilleur gardien que nous puissions rêver : nous comptons sur lui et nous dormons tranquilles.

Le lendemain, un second groupe est arrivé, et la famille à qui nous devons déjà tant de reconnaissance, après nous avoir donné les plus indispensables provisions, sachant les embarras de notre cuisinier, s'empresse de nous envoyer deux grandes charges de bois sec.

Pour remédier à un autre inconvénient, bien grave dans une cheminée qui fume, nous nous sommes procuré un soufflet. Mais, nouveau malheur ! Voici qu'un rat, pendant la nuit, est venu nous en manger le cuir.

N'insistons pas. Toutes les fondations sont fécondes en incidents de ce genre.

Les carreaux manquent à toutes les fenêtres, et la pluie, la neige, le vent, le froid pénètrent à l'envi dans la pauvre masure. Heureusement que le soleil revient vite : nous jouissons de délicieuses journées de printemps : les violettes fleurissent tout autour du sanctuaire, et les mésanges chantent dans le bois. Tout le village en profite pour venir en promenade *à ver los Frayles* : voir les Religieux. Nous croyions être dans une solitude ; nous commençons à craindre d'avoir, au contraire, les inconvénients

de la foule. Nous en profiterons pour l'attirer aux pieds de Notre-Dame, pour catéchiser les enfants, leur apprendre des cantiques, et faire dans la chapelle des cérémonies populaires.

La Vierge est encore seule sur son trône. Elle attend la venue de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui va prendre solennellement possession de son tabernacle, et nous donner la consolation de sa présence.

Mais la paroisse veut prendre part tout entière à cette fête ; elle la prépare et fait une souscription pour avoir même des musiciens.

C'est un moment impressionnant que celui où la petite communauté quitte l'ermitage, pour aller au-devant de son Roi, de Celui qui désormais présidera à tous ses exercices.

Le soleil, voilé le matin par des brouillards, vient de se mettre de la fête, comme s'il voulait, dans un ciel des plus purs, saluer, lui aussi, son Maître, le Soleil de justice. Les cloches sonnent à toute volée, et la foule endimanchée prend à la hâte, comme nous, le chemin de l'église paroissiale.

Le grand cœur, la foi ardente et la noble sympathie de M. le Curé ont voulu que la plus grande pompe fût déployée dans la solennité qui se prépare : les plus beaux ornements, un dais brodé d'une exquise finesse, des bannières splendides, toutes les richesses de son église, qui, comme celles d'Espagne, possède de vrais

trésors. La croix processionnelle d'argent en particulier est vraiment somptueuse.

Dès que le Saint-Sacrement sort de l'église, il est salué par la Marche royale, tandis qu'un prêtre à genoux l'encense à plusieurs reprises. Quand il s'agit d'un si grand mystère, on ne laisse pas ici à des enfants le soin d'accomplir les cérémonies : ce sont les prêtres, et les prêtres seuls, qui remplissent toutes les fonctions même les plus ordinaires.

Autour du dais, la gendarmerie en costume de gala, l'arme au bras, le tricorne rejeté en arrière, rend sur tout le parcours les honneurs militaires. Quatre Capucins suivent immédiatement le Saint-Sacrement. Puis vient, au grand complet, l'Ayuntamiento, avec son digne alcalde. Ils sont là, sans doute, comme les gendarmes, pour rendre à leur Dieu un hommage officiel ; mais nous aimons à croire que le désir de nous donner une nouvelle preuve de leur sympathie a inspiré aussi cette pieuse démarche. Les musiciens viennent enfin, ayant derrière eux la foule innombrable des enfants et des femmes. En Espagne, en effet, les hommes seuls ont droit à prendre part au cortège du Saint-Sacrement, et ils se montrent vraiment dignes, par leur attitude pleine de foi et de recueillement, de cet honneur qui leur est réservé.

Les voilà en deux longues files, rangés sous les divers étendards et bannières, que d'autres

hommes portent fièrement, comme des soldats tenant leur drapeau sur le champ de bataille. La confrérie des hommes du Saint-Sacrement, portant des torches, prend place immédiatement devant le dais.

Dans la large allée qui du village conduit à Carrasquedo, la procession se déploie : la petite cloche du sanctuaire salue déjà l'approche de son Dieu. Les habitants des villages voisins, venus en grand nombre, attendent sur l'esplanade et s'agenouillent pieusement au passage du cortège. La Marche royale retentit encore : Notre-Seigneur a pris enfin possession de son trône...

L'instant est solennel. Devant la foule qui remplit la vaste église, M. le Curé paraît en chaire, et, dans un langage plein de feu, salue le Fils de Marie, qui vient désormais avec sa Mère habiter ce saint lieu. Il salue aussi et présente à ses paroissiens ces religieux, en qui il montre des enfants de saint François et des persécutés, et il dit tout ce qu'il attend de notre établissement en faveur de son peuple.

Le Père Gardien lui succède dans la chaire, et l'attention redouble, car c'est la première fois que nous prenons ici la parole en public.

Une vive émotion a saisi le prédicateur. A cette heure de joie, un triste souvenir l'assaille, et il ne peut le taire. Cette foule immense lui a rappelé les dernières réunions de nos amis en

pleurs dans nos églises de France. Le contraste est frappant entre le deuil de ces édifices qui pleurent leurs habitants dispersés et l'exil même de l'hôte du tabernacle, et cette église d'Espagne, toute pleine de soleil et de vie, où s'inaugure la vie conventuelle, où Jésus vient consoler ses serviteurs proscrits.

Aussi avec quel élan le prédicateur dit merci à cette foule, au clergé, aux autorités qui nous ont rendu ce qu'une horde malfaisante nous a ravi en France : un toit, un abri dans une douce solitude, dans un site enchanté, au milieu de la verdure des taillis et des brillantes fleurs des montagnes, où le gazouillis des oiseaux, le murmure des ruisseaux et le bruissement des feuilles vont rendre plus faciles notre prière et nos chants ; un temple grandiose, somptueux, aux lignes harmonieuses et aux brillants décors ; une image vénérée, perle précieuse, trésor des trésors, devant lequel pâlissent tous les autres charmes de ce lieu de délices ; enfin, la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et pour cette foule si recueillie et si sympathique, qui a fait en ce jour un acte de foi et de dévotion à l'Eucharistie, avec un acte de charité pour les religieux exilés, il demande, en terminant son allocution, toutes les bénédictions et la récompense promise à ceux qui, secourant les moindres de ses enfants, deviennent les créanciers de Dieu même.

Il reste maintenant à établir la clôture défini-

tive du nouveau couvent. Une dernière fois, les femmes vont être admises à parcourir les corridors et à jeter, s'il leur plaît, un regard furtif vers les pauvres couches des moines. Nous ne dirons pas que la curiosité n'a aucune part dans l'empressement que l'on met à monter les escaliers, ni que tout se passe dans un ordre parfait. La foule est trop compacte et le corridor trop étroit pour qu'il n'y ait pas un peu de gêne et de bruit. Tout a une fin cependant, et le local petit à petit se vide, tandis que les grosses clefs tournant dans les vieilles serrures disent que la cérémonie est terminée, et que les moines vont enfin jouir de leur clôture.

La foule, profitant des dernières lueurs de ce jour magnifique, encombre encore quelque temps la place gazonnée ; mais, la nuit venue, elle se retire, et nous nous retrouvons seuls avec notre fidèle Pinto, qui, ayant trop abondamment bénéficié des reliefs des goûters que l'on a pris sur l'herbe, refuse ce soir son souper.

Il nous reste de cette journée un souvenir plein de charme, et notre cœur déborde de reconnaissance pour le Dieu d'amour qui veut bien désormais partager avec nous le toit que nous a offert la charité des habitants de Grañon.

Qu'il en soit à jamais le Roi ; qu'il soit le Roi de nos cœurs, avec Marie, sa mère, la Patronne du peuple qui nous accueille et la Patronne de la France !

CHAPITRE XVIII

UNE FLEUR DE L'EXIL

Les premiers mois de notre séjour en Espagne ont été remplis de toute sorte de consolations. Nous le pouvons dire, en toute vérité, la terre étrangère n'a coulé pour nous jusqu'à ce jour que « du lait et du miel ».

Hélas ! les joies de ce monde ne sont jamais sans mélange d'affliction. Le décès prématuré d'un de nos jeunes compagnons d'exil vient de plonger dans la tristesse notre communauté de San Pedro. L'autel a revêtu, pour le sacrifice, ses parements de deuil. L'orgue a fait entendre ses mélodies plaintives. Nos prières sont montées vers le ciel, ardentes et pleines de confiance. Mais tous les cœurs restent involontairement serrés.

Et nous, qui avons connu plus intimement le cher défunt, nous sommes poussés par l'élan du sentiment fraternel et l'entraînement de l'admiration à raconter, douce et consolante tâche, sa vie très courte, en réalité, mais tout ornée de vertus et de mérites.

I

Louis-Augustin Brunet voit le jour, le 13 mai 1883, sur les confins du Bourbonnais, dans le département de l'Allier. Lurcy-Lévy, sa ville natale, tout entourée de bois, possède dans son voisinage de très beaux étangs, sur lesquels viennent en grand nombre s'ébattre les sarcelles aux approches de l'hiver.

Son père étant appelé à remplir successivement les fonctions de comptable à la gare de Carcassonne, et celles de chef de station à Lacq, près de Pau, l'enfance d'Augustin s'écoule dans les voyages et les changements.

L'enfant a grandi ; son regard est vif et sa physionomie intelligente. La vie s'épanouit en lui en fleurs de printemps.

La pieuse mère est elle-même son premier catéchiste. Nouvelle Monique, elle a conscience de son rôle d'éducatrice. Bons exemples, récits familiers, tout est mis en œuvre pour former le cœur de son enfant à l'amour de Dieu et à la pratique de la vertu. Et cette semence tombe en si bonne terre que, dès l'âge de trois ans, Augustin a entendu la voix de Dieu qui l'appelle au sacerdoce. « Je veux être habillé comme vous », répond-il souvent, aux divers ecclésias-

tiques qui prennent plaisir à l'interroger, charmés à la fois de sa candeur et de la vivacité de son esprit.

C'est assurément une grande épreuve pour un enfant d'être privé de son père. Augustin, dès l'âge de sept ans, a le malheur de perdre le sien.

M. Brunet, victime d'un accident, demeure, deux longs mois, cloué sur un lit de douleur. Pendant que sa mère est occupée auprès du malade, l'enfant va tout seul répandre ses prières au pied des saints autels Aux nombreuses personnes qui le rencontrent si souvent sur le chemin de l'église et qui lui manifestent leur étonnement, il répond : « Papa est bien malade, je vais prier le bon Dieu pour qu'il guérisse. » Hélas ! dans ses inscrutables desseins, Dieu semble ne point entendre ces confiantes prières, et Augustin demeure, seul, orphelin, avec sa mère, dont il s'efforcera de consoler la douleur.

La jeune veuve, sur le désir de son enfant, ne tarde pas à revenir à Carcassonne, pour y fixer son domicile. Dans la vieille cité du moyen âge, elle retrouve de nombreux amis, qui la soutiennent après sa grande épreuve.

Mais sa meilleure joie, c'est la présence auprès d'elle de son cher Augustin, dont elle suit les progrès avec un tendre amour. Il est studieux en classe ; à la maison, il obéit au moindre signe. Il n'est point querelleur avec ses petits camarades; charitable envers les pauvres, au point

de leur donner, un jour, jusqu'à son mouchoir de poche. Il est à l'abri de tous les écueils, car il peut dire : « Je n'ai rien de caché pour ma mère, je dis tout à ma mère, je m'abandonne, je me confie à ma mère. » Et, de fait, il lui fait naïvement sa confession avant d'aller trouver le prêtre.

La voix de Dieu va parler de nouveau à cet enfant prédestiné.

Nous ne savons trop dans quelle circonstance, un moine vêtu de bure grossière, avec une corde pour ceinture, le frappe par son aspect de sainteté. « C'est un religieux Capucin, lui dit sa mère le voyant tout étonné; il fait beaucoup de pénitence; regarde sa tête rasée et ses pieds nus !... — Eh bien ! s'écrie-t-il subitement, je ne veux plus être curé, mais capucin. Peut-être que papa est encore en purgatoire ! Je ferai pénitence pour qu'il aille au ciel. »

Dès lors il se dispose à entrer au couvent. Il veut être prêt quand le moment décisif sera venu. La mortification lui devient familière.

Chose étonnante, et qui témoigne d'une énergie peu commune, il se lève régulièrement tous les matins à cinq heures, hiver comme été, et consacre les prémices de sa journée à l'audition de la sainte messe.

Tous les soirs, au sortir de l'école, il va faire son Chemin de Croix à l'église de Saint-Gimer. Certaines personnes lui reprochent bien de ne

pas rester longtemps à chaque station. Il les désarme vite, en leur répondant naïvement qu'il n'en manque jamais aucune.

Le jeudi et le dimanche, il se rend souvent à l'église des Capucins. Là encore, on le voit recueilli comme un ange et priant comme un petit saint. Et quelle faveur, lorsqu'un jeune Père, avec qui il fait bientôt connaissance, le conduit dans le cloître et le jardin du couvent! Dans le silence de ce cloître, sous l'ombrage des grands arbres de ce jardin, il respire un parfum qu'il ne saurait trouver nulle part ailleurs.

Il arrive enfin, pour Augustin Brunet, le jour plein d'aurores intérieures et de calmes splendeurs, le jour de sa première communion. L'Église et sa mère l'ont longuement préparé à ce grand acte, qui restera pour toujours gravé dans sa mémoire et dans son cœur.

Dieu s'est donné tout à lui. Lui va se donner tout à Dieu. Il est maintenant prêt à tous les sacrifices.

Son confesseur a sollicité et obtenu pour lui l'entrée à notre École séraphique. Il va tout quitter, parents et amis, sans crainte et sans regrets.

Les obstacles se lèvent nombreux, devant sa ferme résolution. Il les surmonte tous, même ceux qui lui sont dressés par la tendresse maternelle.

Dans sa sainte obstination, il rappelle le jeune

marquis de Fénelon se présentant, à peine âgé de seize ans, au roi Louis XIII pour lui demander d'être enrôlé dans ses armées. « Vous êtes bien jeune, mon ami, lui dit le roi en souriant. — Sire, répond ce jeune homme au grand cœur, je servirai ainsi plus longtemps ma patrie et mon roi. »

« Il n'y a point d'âge pour celui qui n'a pas à compter avec le temps ! » put dire encore Augustin, avec le fils du général de Sonis, allant s'engager dans le régiment des zouaves pontificaux.

II

Augustin Brunet arrive à Millau le 1er septembre 1894, au moment où la petite tribu séraphique revient de prendre ses vacances.

Il se fait aisément au règlement et aux pieuses habitudes de l'École. L'impression qu'il donne dès les premiers jours est excellente. L'avenir ne la démentira point. Voyons-le à l'œuvre.

Le travail lui est facile. Son esprit perspicace est servi par une imagination gracieuse et par un jugement solide. Que de fois il lui arrive d'étonner son professeur par la finesse de ses remarques et l'heureux à-propos de ses reparties !

Il se garde néanmoins de se confier à son imagination, qui semble, à la fougue de sa pre-

mière jeunesse, ne devoir s'épuiser jamais. Il comprend très bien que le terrain le plus riche, lorsqu'il n'est pas remué, retourné, arrosé de continuelles sueurs, ne produit plus bientôt que des ronces et des plantes folles, qui dissimulent mal une stérilité réelle, et, passé un certain temps, absolument irrémédiable. Par une étude sérieuse, il fortifie les connaissances déjà acquises, renouvelle celles qui s'épuisent et crée celles qui n'existent pas.

Même le temps des vacances est, en grande partie, employé à la lecture, et le choix de ses livres révèle l'esprit chevaleresque et l'élan de son âme : *les Chevaliers de Malte, la Vendée militaire, Louis XVII au Temple*, etc.

Il nous arrive fréquemment de le surprendre rêvant sur ses volumes *de gestes*, complètement absorbé dans la contemplation d'un idéal de dévouement et de sacrifice, qu'il saura bien imiter autrement que sur les champs de bataille.

L'idéal, avec tout son cortège de bons désirs et de beaux projets, ne suffit pas dans la vie. Ils sont néanmoins étrangement féconds, ces rêves d'enfant, malgré le peu de compte qu'ils tiennent du temps, de l'espace et des autres conditions de la vie.

Laissons donc notre jeune confrère se chanter à lui-même, comme disait le vieux Platon, les grandes choses qu'il espère. Il est, avec le prophète, homme de désirs. Et la divine Provi-

dence, qui va lui refuser le temps de l'action, semble prendre plaisir à le voir s'exercer ainsi dans le champ intime de son âme.

Si son intelligence est brillante, c'est surtout la volonté, cette maîtresse pièce, qui met en jeu tous les ressorts de sa riche nature.

Son unique vouloir consiste dans le fidèle accomplissement des moindres prescriptions de la règle. Il est loin de considérer cette dernière comme un ensemble d'indications étroites et surannées, mettant obstacle à toute initiative. Et quand, par entraînement ou pure distraction, il s'écarte un tant soit peu de la bonne voie, un seul mot du Père Directeur suffit pour l'y ramener.

De la sorte, il progresse toujours, sans jamais reculer. Point de boutades, point de caprices. Comme le voyageur franchit les plus grandes distances en ajoutant un pas à un pas, ainsi il triomphe de tout en ajoutant l'effort à l'effort, devenant chaque jour supérieur à ce qu'il a été la veille. Rien ne lui résiste.

Cette constance dans la pratique du devoir quotidien, cette soumission entière et complète trempent encore davantage le caractère ferme que le bon Dieu lui a départi. Elles lui attirent l'affection de tous ceux qui l'entourent, parce qu'ils reconnaissent dans cette force d'âme le signe certain d'une vertu que le temps ne fera qu'affermir.

Par-dessus tout, son cœur est bon et plein de reconnaissance

Il est dévoué et compatissant. Beaucoup de ses récréations sont consacrées à rendre les services les plus humbles. Il reste, pendant longtemps, chargé de l'ordre dans le vestiaire et de la distribution du linge, sans jamais mériter une réprimande.

Un sentiment presque instinctif le porte à payer le tribut de sa gratitude à tous ceux qui sont occupés à la direction de l'École. Il sait leur offrir, avec délicatesse, les vœux de ses confrères et les siens propres.

Qu'on en juge par cette petite composition offerte, au jour de sa fête, au R. P. Directeur :

« C'était au palais de Versailles. Un jour, « Louis XVI appela le Dauphin et lui dit : Tu « sais, c'est demain la fête de ta mère. Il faut « que tu prépares un bouquet extraordinaire, et « je veux que tu composes toi-même le compli« ment dont tu accompagneras ton cadeau. — « Mon père, répondit le jeune prince, j'ai une « belle immortelle dans mon jardin ; elle sera « à la fois mon bouquet et mon compliment. En « la présentant à maman, je lui dirai : Je désire « que maman ressemble à ma fleur. »

« Révérend et bien-aimé Père, nous n'avons « point trouvé d'immortelle dans notre jardin. « Nous vous offrons tout de même en esprit

« cette fleur, comme emblème des vœux que « nous formons pour vous. »

Le séjour d'Augustin à l'École séraphique fut de quatre années entières.

Le temps d'éprouver définitivement sa vocation est arrivé pour lui. Il part pour Carcassonne, regretté des maîtres et des élèves.

III

A la porte du noviciat, le jeune postulant laisse toute sa volonté. Il revêt les livrées franciscaines, le 15 août 1898, sous le nom de Frère Léopold.

Les fleurs s'épanouissent à la place que Dieu leur a assignée, sans qu'elles s'inquiètent de ceux qui en passant les honorent d'un regard ou les foulent aux pieds, sans qu'aucune d'elles demande plus qu'il ne lui faut de rosée ou de soleil. Les plus cachées sont celles qui ont le plus agréable parfum.

Tel notre jeune clerc s'épanouit dans l'éclat d'une douce modestie. Cette belle vertu reluit dans tous ses actes. Il se contente de vivre en la présence de Dieu et mérite que Notre-Seigneur le reconnaisse pour son disciple par le soin qu'il prend de se renoncer en toutes choses.

Les humiliations ne lui sont point ménagées ;

il les accepte sans mot dire. On le voit bien souvent prendre la discipline, dîner à genoux, recevant avec bonne grâce toutes les pénitences que, pour l'éprouver, on juge à propos de lui imposer.

L'épreuve touche à sa fin presque sans qu'il s'en doute. Encore quelques jours, quelques heures, quelques instants, la victime sera immolée. N'est-ce pas un rêve charmant, une vision du ciel ?...

Le sacrifice est consommé, le 8 septembre 1899 ; dans un saint transport d'allégresse, il écrit : « Quel bonheur d'appartenir à Dieu « pour toujours ! Non, jamais l'homme le plus « puissant, le plus heureux selon le monde n'a « éprouvé la joie que j'ai ressentie en me don- « nant à ce bon Maître...

« Oui, plutôt la mort que le regret de mon « sacrifice. Avec la grâce de Dieu et par l'inter- « cession de la sainte Vierge, je serai fidèle à « mes promesses. »

C'est dans ces sentiments d'amour de sa vocation et de générosité dans le service de Dieu, qu'il partit pour Narbonne, où l'appelait l'obéissance.

Là, sous la sage et paternelle direction de ses maîtres, il travailla avec ardeur à l'acquisition des vertus et des connaissances qui font le bon religieux en même temps que le prêtre savant.



San Pedro de Cardeña. Entrée principale.

Fidèle observateur de la règle et des constitutions, on le vit toujours des premiers à tous les exercices. Plein de respect et d'affection pour ses directeurs, de charité pour ses frères, il acceptait avec reconnaissance et soumission les diverses remarques qui lui étaient faites.

Le Frère Léopold était plein de joie et d'entrain, sa belle âme s'épanouissait au pied du sanctuaire ; mais cela ne devait pas durer.

Un beau jour, alors que rien ne le faisait prévoir, le pauvre Frère fut pris d'une toux violente, accompagnée de crachements de sang ; le terrible mal de la phtisie venait de faire son apparition. A cette nouvelle, ses frères furent consternés, mais lui garda toujours le plus grand calme.

Le R. P. François-Joseph lui prodigua aussitôt, avec le dévouement de la mère la plus tendre, tous les soins que réclamait son état. Quelque temps après, le mieux se faisait sentir et le cher Frère pouvait reprendre un peu cette vie commune qu'il pratiquait avec tant de ferveur.

Le bon Dieu voulut le consoler dans son épreuve, et, le 9 avril 1901, il revoyait le cher couvent de Carcassonne et y recevait des mains de Mgr Potron la tonsure cléricale. La santé revenait peu à peu. Durant les vacances qui clôturèrent cette pénible année, le R. P. François-Joseph, afin de hâter sa guérison, le conduisit à

Gruissan, où les bains de mer et l'air pur de la plage lui firent un grand bien. Le Frère Léopold put dès le mois de septembre reprendre ses études interrompues, et ses forces revenant peu à peu, on put croire un instant qu'il était complètement rétabli. On lui accorda alors la grâce qu'il avait demandée avec tant d'instances, à savoir de suivre la vie commune. On était en été et cela n'offrait aucun inconvénient. Malheureusement, le cher Frère Léopold, entraîné par sa ferveur et son tempérament de feu, ne sut pas modérer son ardeur, et, quelques mois plus tard, il eut une crise qui, bien que moins forte que la première, eut pour résultat de détruire complètement sa santé.

Dès lors il eut quelques intervalles satisfaisants, mais jamais il ne recouvra complètement ses forces.

Vers le mois d'octobre 1902, les Supérieurs l'envoyèrent à Millau, pensant que le changement d'air lui serait favorable. Grâce aux soins du R. P. Joseph-Marie, gardien du couvent, et à la tendre sollicitude du R. P. Hilaire, directeur de l'École séraphique, le Frère Léopold sentit ses forces revenir, et, après un mois de séjour dans ce couvent bien-aimé, où il avait laissé un si bon souvenir, il rentra à Narbonne à la grande joie de ses Directeurs et de ses frères. En décembre suivant, il reçut à Perpignan, des mains de Mgr de Carsalade du Pont, évêque

cher aux enfants du Séraphin d'Assise, les ordres mineurs.

Mais de grandes préoccupations agitaient alors les esprits. Des lois néfastes avaient été votées en France ; dans quelques mois, il faudrait dire adieu à cette bien-aimée patrie pour aller sur une terre étrangère mendier la paix et la liberté qu'on voulait nous ravir. Le Frère Léopold fut particulièrement affecté par cette perspective. Le problème était en effet bien plus ardu pour lui que pour ses frères. Il voulait à tout prix demeurer fidèle à sa vocation, il désirait donc vivement aller en exil, mais en aurait-il la permission ? Les Supérieurs ne s'opposeraient-ils pas à son départ et ne le laisseraient-ils pas en France, où il pourrait mieux soutenir sa santé ébranlée ?

Ce problème le tourmentait et parfois il en faisait part à ses frères. Le temps passait, et déjà le liquidateur avait apposé sur plusieurs couvents les scellés sacrilèges. Grâce à une protection spéciale de la divine Providence, le couvent de Narbonne fut épargné ; mais si les scellés ne furent pas apposés, les religieux du moins durent abandonner ce saint asile que leur avait offert la piété des fidèles.

Le Frère Léopold, après une consultation du médecin, reçut la permission de suivre ses frères en exil. Il alla passer quelques jours dans sa famille, et, malgré toutes les objections et les

considérations que suggérait à la mère son amour maternel, le cher Frère refusa de rester en France et voulut à tout prix partir avec ses condisciples.

Il quitta Carcassonne le 25 avril. Après une station à Lourdes, où il pria la Vierge Immaculée, il arriva à Burgos par un temps très mauvais. Les premiers jours furent un peu pénibles. Le temps était, en effet, détestable ; la pluie tombait continuellement ; on était, de plus, dans un couvent où tout était à organiser.

Les premiers temps, le Frère Léopold sembla recouvrer une partie de ses forces, mais ce ne fut pas long ; bientôt il se sentit saisi par une fatigue plus grande ; il comprit alors que son état était grave. Aussi le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, s'offrit-il d'une façon toute spéciale à son divin Maître et à sa très sainte Mère, la douce Vierge Marie ; il leur demanda sa guérison et promit en retour d'aller en Afrique évangéliser les Galla et répandre partout le culte et l'amour de Marie.

« Mon Jésus, — écrivait-il dans ses notes — en « ce jour, où votre croix bénie fut portée à « Jérusalem sur de royales épaules, voyez « votre serviteur à vos pieds. Je viens pour « obtenir de vous la santé. Oh ! guérissez-moi. « Accordez-moi de pouvoir suivre absolu- « ment la vie commune, le lever des matines et « du matin, de pouvoir étudier avec toute l'ar-

« deur que je puiserai dans la prière. O mon
« Jésus, vous êtes le Tout-Puissant ; si mon indi-
« gnité blesse votre très pur regard, je vous offre
« votre très pure Mère, la Vierge Immaculée...
« O Jésus, si, à partir du jour où l'Église et le ciel
« célèbrent la glorieuse et Immaculée Concep-
« tion de votre auguste Mère, Marie, vous m'ac-
« cordez de suivre la vie commune en tout, de
« mon côté, je vous promets, avec toute la fer-
« meté, la sincérité dont je suis capable, de par-
« tir pour la mission des Galla, aussitôt après
« mon ordination, et d'y rester toute ma vie...
« De plus, je vous promets et vous fais le ser-
« ment de travailler d'une manière particu-
« lière à étendre parmi les Galla la dévotion
« et l'amour de votre sainte et très pure Mère,
« Marie. »

Mais le bon Dieu avait d'autres desseins. Le Frère Léopold, loin de voir sa santé se rétablir, sentit, au contraire, ses forces diminuer de jour en jour. On espéra que l'air de France lui ferait un peu de bien et prolongerait une existence aussi fragile. Le 12 octobre, il quitta donc ses frères pour ne plus les revoir.

Le 13, au soir, il arrivait à Carcassonne exténué de fatigue. Le voyage l'avait brisé. La fatigue cependant parut disparaître un peu et le cher Frère voulut un jour sortir pour rendre visite au T. R. P. Emmanuel, depuis longtemps malade. La demeure du Père n'était pas

loin, à peine cinquante mètres, et pourtant. lorsqu'il revint chez lui, il crut rester en chemin, tant sa faiblesse était extrême.

Tout fait prévoir un dénouement fatal. D'ailleurs, les feuilles des grands arbres tombent sur le sol humide des brouillards de l'automne...

« Le cher malade, nous a-t-on écrit dans la « suite. quoi que la pensée de la mort lui soit « presque habituelle, vit dans une douce illu- « sion. Il ne se doute nullement de la gravité « de son état. Il parle sans cesse du temps où il « lui sera donné de revenir à San Pedro. « Ah ! « oui, s'écrie-t-il souvent, c'est un vrai bonheur « de pouvoir vivre en communauté, d'observer « en tout notre sainte règle. Comme l'on com- « prend bien ce bonheur lorsqu'on est en dehors « du couvent, même quand *ce dehors* est sa pro- « pre famille. Enfin, que la volonté de Dieu soit « faite ! »

« En attendant, il accueille habituellement « tout le monde avec bonté et simplicité. « Les visites de ses frères en religion, loin « de le fatiguer. lui paraissent toujours trop « courtes.

« De son côté, sa tendre mère lui prodigue « les soins que son cœur maternel peut lui in- « spirer. « Oh ! mère, vous réparez maintenant le « temps perdu ». lui dit le cher malade, quand il « la voit lui prodiguer ses caresses et ses ten- « dres baisers. Hélas ! il ne sera pas donné long-

« temps à cette mère aimante de déverser sur
« son cher enfant le trop plein de son cœur.
« Elle semble le deviner : les caresses, les
« petits soins redoublent. Il me semble la voir
« encore, attentive au moindre signe du malade,
« se levant promptement pour lui offrir ce dont
« il a besoin. De quoi n'est pas capable une
« mère ! Elle oublie ses propres fatigues pour
« soulager son cher enfant...

« Mais la maladie fait tous les jours des pro-
« grès effrayants, favorisée par la privation pres-
« que absolue de nourriture. Et le lundi, 16 no-
« vembre, le T. R. P. Laurent juge opportun
« d'apporter le saint Viatique au frère Léopold
« et de lui administrer le Sacrement institué par
« la sainte Église pour le soulagement spirituel
« et temporel de ses enfants. Cette nouvelle ne
« le trouble point. Il est cependant quelque
« peu ému en renouvelant sa profession. Pour
« l'encourager, le T. R. P. Laurent lui pro-
« met de le conduire à Lourdes, le 8 décembre,
« si la sainte Vierge vient à le guérir.

« Hélas ! quelques jours encore, et il sera
« dans l'éternité !

« Ses derniers moments sont pleins d'édifi-
« cation pour tous ceux qui ont le bonheur d'y
« assister. Le samedi, fête de la Présentation de
« la sainte Vierge, le T. R. P. Laurent porte
« de nouveau au cher malade la sainte Commu-
« nion. Cette fois, il fait avec lui le vœu d'aller

« à Lourdes, si la sainte Vierge lui obtient la
« guérison.

« Le reste de la matinée, il souffre beaucoup
« des quintes de toux qui viennent l'assaillir à
« chaque instant.

« Après-midi, les souffrances augmentent. A
« chaque instant on le croit perdu. Le T. R. P.
« Laurent est à ses côtés, l'encourageant à
« faire généreusement le sacrifice de sa vie. Il
« s'efforce de temps en temps de dire quelques
« mots et ne cesse d'embrasser la croix, la statue
« de la sainte Vierge et de saint François, les
« reliques des Saints de l'Ordre et la médaille de
« saint Benoît.

« Il est 5 heures 20, lorsque tout à coup
« son visage devient tout rayonnant de joie et
« de contentement ; il semble jouir d'une tran-
« quillité et d'une paix indicibles. Le T. R. P.
« Laurent veut lui renouveler l'absolution : « Je
« suis guéri, dit-il alors, c'est à 5 heures et
« demie qu'on va au ciel ! »

« Tout le monde est à genoux autour du lit
« mortuaire, tout le monde est dans les larmes,
« excepté celui qui expire, dans la paix, à
« 5 heures et demie précises.

« Les funérailles, qui ont eu lieu le surlende-
« main, ont revêtu un caractère de simplicité
« toute franciscaine. Elles sont, néanmoins, un
« véritable triomphe.

« Les sœurs du Tiers-Ordre, avec leur croix,

« précèdent le cortège funèbre. Le drap d'hon-
« neur est porté par cinq prêtres de la ville et
« le cher Frère Directeur des Écoles chrétiennes.
« Au deuil se trouvent M. Rodière, vicaire
« capitulaire ; MM. les curés de Saint-Gimer et
« de Bériac ; M. l'Aumônier du lycée ; M. l'Au-
« mônier de l'hôpital ; M. Guillem, doyen du
« chapitre ; plusieurs religieux de Carcassonne,
« de Toulouse et de Narbonne ; enfin, la mère
« et les parents du défunt, suivis d'une nom-
« breuse assistance.

« Le cercueil est déposé dans notre conces-
« sion, au cimetière de Saint-Michel. Le cher
« Frère Léopold avait, d'ailleurs, manifesté le
« désir d'être enterré avec ses frères.

« A la sortie du cimetière, le T. R. P.
« Laurent prononce une touchante allocution.
« Il remercie la foule, et au nom des Capucins
« expulsés de leur couvent, et au nom de la
« famille du Frère Léopold. »

***

Et les larmes coulent encore de nos yeux... Nous pleurons, parce que le temps de la vertu est fini pour le Frère Léopold, parce qu'il n'ajoutera plus à sa couronne, parce qu'il ne peut plus mourir pour Dieu !

... Dans les catacombes de saint Laurent, à Rome, le pèlerin, au milieu des tombes des

Saints et des Martyrs, est frappé par cette épitaphe : « *Pleure sur le mort, parce qu'il s'est reposé !* »

Cette inscription est touchante et tout à fait propre à perpétuer la mémoire d'un mort à vingt ans. Qu'on la grave, en lettres d'or, sur la tombe de celui qui vient de nous quitter.

Appendice

A MA DOUCE FRANCE

Jadis, ma douce et noble France,
On te nommait pays du droit.
Dans ton glaive était l'espérance
Comme au front de l'homme qui croit

Tous les peuples, dans leur martyre,
Recouraient à ta charité.
Pour eux, ton cœur était la lyre
Qui vibrait à leur liberté.

Ton bras fort était leur épée
Que le roc put parfois briser ;
Mais l'honneur qui l'avait trempée,
Jamais ne la vit se courber.

Ta parole était l'ostensoire
Qui rayonnait la vérité,
Ton cœur comme le pur ciboire
Donnait à tous la charité.

Mais pourquoi faut-il que l'impie,
T'imposant maintenant sa loi,
Tarisse chaque jour la vie
De ton antique et noble foi ?

Pourquoi le soleil du baptême
Qui brillait sur ton grand berceau
N'est-il plus que la lueur blême
Qui vacille au bord d'un tombeau ?

Le tombeau des pures reliques
Que sèment les persécuteurs,
Comme les germes magnifiques
D'où sortiront nos rédempteurs.

Charité, sainteté, justice,
Oui ! vous descendez au tombeau,
Mais .. pour que votre sacrifice
Soit le germe du renouveau.

Sachez-le bien, ô fils de France
Qui souffrez loin de vos couvents,
Votre martyre est l'espérance
Des vrais Français, des forts croyants.

Quand on affirme la justice,
Quand on soutient la charité,
On peut vider l'amer calice ;
Mais... au fond est la liberté.

La liberté pour toi, ma France,
Qui bientôt, j'en garde l'espoir,
Renieras ton intolérance
Pour ne servir que ton devoir.

Alors dans un geste tragique,
Comme le Christ pour les vendeurs
Déshonorant le saint portique,
Tu chasseras les proscripteurs.

. . . .
. . . .

Ils reviendront tes fils, ô France,
Pour te donner le grand pardon,
Et venger dans leur pénitence
Leur amour et ton abandon.

C'est en vain que la secte impie
Sonne gaiment le sombre glas
De ta foi sereine et... meurtrie :
Ta foi, comme Dieu, ne meurt pas.

L'ÉCOLE SÉRAPHIQUE

Nous avons souvent parlé, dans le cours de cet ouvrage, de notre petit Noviciat, ou École séraphique. Elle était l'objet de nos plus vives sollicitudes, au moment de la tempête, car nous voyions en elle la petite nacelle qui portait la fortune et l'avenir de toute notre Province. Grâce à Dieu, on l'a vu, elle est en lieu sûr et à l'abri de tout danger.

Notre Père saint François a eu pitié de ses pupilles, qui doivent un jour devenir ses enfants, et il les a placés à l'ombre des grandes murailles de Cardeña, où tout parle du Cid et des deux cents martyrs qui rougirent de leur sang les dalles de ce cloître. Ils revivent ces grands souvenirs et se préparent à être à leur tour vaillants comme les anciens chevaliers, forts et généreux comme les martyrs, dont à chaque pas ils retrouvent la trace.

Fondée à Toulouse, au commencement de 1876, par le T. R. P. Exupère de Prats-de-Mollo, gardien, avec l'autorisation et les encouragements du T. R. Père Dominique de Castelnaudary, ministre provincial, l'École séraphique recevait, au mois de juin suivant, l'approbation du chapître et la bénédiction du successeur de saint François, qui le présidait, le Révérendissime Père Égide de Cortone, Ministre général. Le 20 juin 1879, la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ venait donner à l'œuvre encore naissante sa consécration définitive.

Dès novembre 1876, l'École avait été transférée à Perpignan, et, sous l'habile direction du R. P. Donatien, puis du P. Joseph Calasanz, qui devait devenir l'illustre

prince de l'Eglise dont s'honore notre Ordre, S. E. le cardinal Vivès, elle commence à donner ses fruits. Aujourd'hui, après moins de trente ans d'existence, nous comptons, parmi nos religieux et missionnaires, plus de cent de ses élèves, c'est-à dire qu'elle a déjà formé plus de la moitié de la Province de Toulouse. Quelques autres enfants qui, pour des raisons spéciales, n'ont pu entrer dans l'Ordre, sont allés à d'autres noviciats ou à des séminaires, pour devenir Frères enseignants ou prêtres séculiers. On comprend dès lors combien, par reconnaissance pour le passé et par intérêt pour l'avenir, nous tenions à conserver, dans les circonstances présentes, cette pépinière de vocations si féconde, et, malgré tout, si florissante.

Mais l'ennemi de tout bien, jaloux des résultats déjà obtenus et voulant empêcher ceux que nous espérons encore, a cherché à plusieurs reprises à anéantir l'œuvre.

Pour la seconde fois, l'École, poursuivie par la haine des sectaires, a dû prendre le chemin de l'exil. Deux fois la protection de saint Antoine de Padoue l'a accompagnée dans l'épreuve et l'a sauvée de la ruine.

Et nous pouvons dire que nous avons été encore plus favorisés en 1903 que lors de l'expulsion de 1880

A cette époque, l'Ecole, réfugiée provisoirement au collège Saint-Louis de Gonzague, de Perpignan, ne trouva qu'après un certain temps l abri qu'elle devait garder jusqu'à son retour en France, en 1893.

Aujourd'hui, l'abri a été trouvé avant la catastrophe, et, sauf le petit congé nécessité par le voyage, il n'y a eu dans la marche de l'œuvre aucune interruption.

En 1880, le Père Directeur ayant demandé aux

enfants de dire par écrit s'ils voulaient suivre leur vocation, même au prix de l'exil, dix-sept sur dix-huit répondirent affirmativement et surent faire le sacrifice exigé.

Aujourd'hui, ce sont tous les enfants que nous avons choisis qui ont consenti à nous suivre, donnant de leur fermeté et de leur attachement à l'Ordre, des témoignages qui nous ont vivement touchés.

A Cardeña, l'École est installée dans des conditions particulièrement favorables. Climat sec et très sain, bien qu'un peu froid; air pur ; liberté complète, dans des bâtiments immenses, situés en pleine campagne. Le voisinage de Burgos, une des villes les plus intéressantes de l'Espagne par son histoire et ses monuments, empêche de sentir l'inconvénient de la solitude. Enfin nous ne sommes pas très éloignés de la France et les voyages sont d'une grande facilité.

Nous prions donc nos amis, nos bienfaiteurs, les tertiaires, les prêtres qui nous sont dévoués, de vouloir se souvenir que, malgré Combes et les Loges, nous existons toujours. Qu'ils veuillent bien nous secourir, comme par le passé, de leurs aumônes. Il ne leur sera pas difficile de nous les faire parvenir par nos religieux de France, les anciens Pères Temporels de nos Couvents et les Directeurs des Revues franciscaines. Mais qu'ils songent surtout à nous envoyer de bonnes recrues, des enfants de familles chrétiennes, recommandables par leur intelligence, leur piété, leur bon caractère, aptes à devenir de bons religieux et manifestant le désir d'entrer dans notre Ordre.

On parle beaucoup de résistance aux lois scélérates, qui veulent tuer la vie religieuse. La vraie ré-

sistance, ce sera de continuer à former, à l'étranger, des novices et des religieux, qui deviendront, en France, de généreux ouvriers, lorsque sonnera l'heure des grandes restaurations.

N. B. — L'École séraphique possède un petit organe mensuel béni par Sa Sainteté Léon XIII et par Sa Sainteté Pie X, le 14 octobre dernier, la *Voix de l'Exil*, qui est envoyée gratuitement aux familles des enfants. aux bienfaiteurs et à toute personne qui en fait la demande.

Pour tous renseignements, surtout ceux concernant les conditions d'admission, adresser ainsi les lettres :

R. P. DIRECTOR DE LA ESCUELA SERAFICA

Convento de Capuchinos,

San Pedro de Cardeña

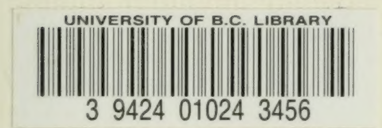
por BURGOS (*Espagne*).

Table des Matières

Table des Gravures

Paris. — Librairie H. Oudin.

8₁


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01024 3456

